U d'/of OTTAWA
39003002246311

863-Mono-407

AVR 30 1974

CHARLES BARIMORE

ET

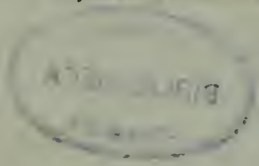
OEUVRES INÉDITES

DU COMTE DE FORBIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A.J.J.F.B.C.
16976

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.



CHARLES BARIMORE

SUIVI DES

OEUVRES INÉDITES

DE

M. LE COMTE DE FORBIN,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES MUSÉES DE FRANCE.

Hic interim liber honori soceri mei destinatus, professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus. TACIT., *Agricola*, C. III.

« Ce livre que je destine comme un pieux « hommage à honorer la mémoire de mon beau- « père, méritera peut-être à ce titre les suffrages « du public, ou tout au moins son indulgence. »

PARIS.

CHEZ CHALLAMEL, ÉDITEUR,

RUE DE L'ABBAYE, 4.

1843

405899

PQ
2253
.F5C5
1843

TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement.. VII
Madame de Genlis à M. de Forbin. XIII
Avant-propos. 1
Charles Barimore. 1re partie. 3
Id. 2e partie. 83
Le comte de Forbin à madame la duchesse de Duras. . . . 163
Réponse. 164
Le Quaker de Philadelphie. 163
I. La Complainte écossaise. 230
II. Sans la nommer. 234
III. A la belle Voyageuse. 238
IV. L'ombre d'une amante. 242
V. L'attente. 246
VI. La tourterelle messagère. 250
VII. Le roi Richard. 254
VIII. Le Paria de Bengalore. 258
IX. La plainte d'Ira. 262
X. Le regard. 266
XI. Arthur d'Angleterre. 270
XII. La commune loi. 274
Réflexions détachées. 277
Sur les arts. 279
Sur la société. 287

AVERTISSEMENT.

Hic interim liber honori soceri mei destinatus professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus.

TACIT., *Agricola*, C. III.

« Ce livre que je destine comme un pieux « hommage à honorer la mémoire de mon « beau-père, méritera peut-être a ce titre « les suffrages du public, ou tout au moins « son indulgence. »

Ce volume, réuni au *Voyage dans le Levant* qui fut publié en 1819, et aux *Souvenirs de la Sicile,* imprimés en 1825, complétera les œuvres littéraires de M. le comte de Forbin.

Le roman sentimental (car ce fut son titre originel) qui figure en premier lieu dans cette publication, eut un grand succès et quatre éditions successives. Il parut en 1810;

c'était encore une production de cette école mélancolique et passionnée, qui, commençant par un chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*, brilla d'un éclat immortel dans les chants épiques d'*Atala* et *René*, et se perpétua dans *Valérie*, et *Corinne*. *Ch. Barimore* devint à son tour le livre favori des boudoirs de l'Empire. Des femmes célèbres se chargèrent de sa renommée : il fut protégé par madame de Staël, et par madame de Krudener, aimé de mesdames de Duras, Récamier, et de Vintimille, enfin adopté par madame de Genlis. Nous le donnons aujourd'hui tel que l'auteur l'avait préparé lui-même pour une cinquième édition.

Le *Quaker de Philadelphie* est, malgré ce titre, un épisode tout vénitien, où se retrouvent le sentiment et la simplicité qui assurèrent le succès de *Ch. Barimore*. On remarquera également dans cette nouvelle inédite, le talent particulier avec lequel l'écrivain sait entremêler aux égarements du

cœur, et aux vicissitudes de l'amour, le goût et les études des beaux-arts, en même temps que la description de sa chère Italie: « Italie », s'écrie-t-il dans quelques notes éparses, restées en nos mains, « terre for-
« tunée, tes souvenirs si présents et si doux
« à nos âmes, nous feraient-ils donc croire
« que le ciel nous a doués d'une imagina-
« tion ardente comme ton climat, d'une
« mémoire riche comme ta nature, et qu'il
« ne nous créa que pour t'admirer? »

Barimore et *le Quaker*, réunis ici pour la première fois, le *Rajah de Bednoure*, et *Ismayl et Mariam*, mêlés aux récits de ses voyages; voilà tout ce que M. de Forbin a écrit dans le genre du roman. Ce dernier épisode oriental valut à l'auteur des suffrages précieux; et longtemps après cette lecture, nous avons vu d'illustres académiciens frappés encore de la terrible peinture, toute neuve alors, d'une tempête et d'un ouragan de sable au désert, qui en fait le triste dénouement.

Les romances de M. de Forbin, que nous avons cru devoir reproduire, passèrent, il y a trente ans, dans toutes les bouches élégantes, et se distinguent par une certaine empreinte d'amour et de chevalerie, bien effacée aujourd'hui. Les princes de la mélodie appliquée à la romance, Plantade, Bruguière et Beauplan se disputèrent la gloire de les faire applaudir dans les salons les plus harmonieux.

Quelques réflexions détachées et sans suite terminent ce Recueil : elles sont le fruit de la longue expérience du peintre, appréciateur habile des arts qu'il a dirigés si longtemps avec tant de goût, comme aussi de l'homme du monde, si juste observateur de cette société dont il fit le charme par la grâce de sa conversation et de son esprit.

Paris, le 1er décembre 1842.

LE COMTE DE MARCELLUS.

CHARLES BARIMORE.

MADAME DE GENLIS

A M. DE FORBIN.

Vous désirez, malgré mon âge,
Savoir quel est mon jugement
Sur le mérite d'un ouvrage
Que tout Paris trouve charmant.
Autant vaudrait, assurément,
Mettre votre esprit en problème,
Et prétendre que sur vous-même
Je vous dise mon sentiment.

De maint ouvrage somnifère,
Que le matin voit publier
Et que le soir voit oublier,
Combien *Barimore* diffère!
C'est comparer le don de plaire
Avec le talent d'ennuyer.
Ici, le sens n'est pas contraire
A l'éclat de la diction;
Ici, l'esprit, de sa lumière
N'obscurcit jamais la raison :
Mais sous un vernis de paresse
L'auteur déguisant sa richesse,
Des couleurs de la fiction
Sait, avec une heuerues adresse,
Farder son érudition.
L'amour des arts, de la nature
Se trahit dans plus d'un tableau,
Où sa plume brillante et pure
Sous ses doigts devient un pinceau.
A l'intérêt de ma lecture
Faisant participer mon cœur,
Je m'attendrissais au malheur
Du héros de cette aventure,
Et séduit par la douce erreur
D'un sentiment involontaire,
Sur cette scène imaginaire

Je me croyais moi-même acteur.
Cet ouvrage a plus de mérite
Qu'il n'en fallait pour réussir ;
Trouvant, au gré de mon désir,
Qu'il finissait beaucoup trop vite,
J'ai su prolonger mon plaisir
En le lisant trois fois de suite.

AVANT-PROPOS.

Je n'offre pas cette nouvelle édition au public, pour donner une plus grande publicité à une production de ma jeunesse, mais pour prouver l'importance que j'attache aux avis de ceux qui n'ont pas dédaigné d'en faire une critique juste et raisonnée. Ceux qui connaissent la vérité du fond de cette aventure, me blâment de n'avoir pas insisté sur l'authenticité et l'exactitude des faits ; je me contenterai de répéter qu'ils sont assez récents, pour qu'on puisse en rencontrer de nombreux témoins.

CHARLES BARIMORE.

PREMIÈRE PARTIE.

—

Je suis Anglais, j'habite depuis trois ans les Indes orientales, et j'ai fixé ma résidence à Calcutta au milieu d'une société qui convient à mes goûts, sans partager toutes mes opinions. La plupart des individus qui en font partie connaissent plus ou moins l'Europe ; quelques-uns la regrettent ; d'autres viennent de la quitter, dégoûtés de ses agréments par les troubles qui l'agitent.

Ma maison est bien située ; nous allons sou-

vent tous ensemble jouir de la fraîcheur de la brise du soir sur ma terrasse ; elle est construite avec des bambous entrelacés, et des palmiers forment une voûte qui la couvre dans toute sa longueur.

C'est là que nous causons, sans que l'un ait plus d'envie d'être écouté que l'autre, ou soit distrait de ce qu'on raconte, par le désir de dire mieux. A la suite de plusieurs conversations sur la fatalité et la bizarrerie des destinées humaines, on me pressa vivement un jour de faire connaître l'histoire d'un de mes compatriotes que l'on avait vu pendant quelque temps chez moi à Madras ; on n'en savait que peu de particularités.

Tous les souvenirs que je conserve de M. Barimore lui étant avantageux, j'ai cru pouvoir les réunir ici sans indiscrétion. Dans l'extrême inquiétude que me cause aujourd'hui sa destinée, je trouve une espèce de soulagement à me rappeler les événements de sa vie.

Quand on a eu un tel ami, quand on a été distingué dans la foule par un homme d'un mérite aussi éminent, cet homme change la direc-

tion de vos idées : votre propre intérêt finit par devenir tout à fait secondaire dans une pareille liaison, on n'a plus le temps de s'occuper de soi ; c'est une domination bien douce, mais bien puissante, que celle qui se compose d'admiration et d'amitié.

J'avais vingt-quatre ans; établi à Londres, où je suis né, j'y dirigeais une maison de banque considérable, lorsque M. Charles Barimore me fut particulièrement recommandé par l'un de mes correspondants d'Italie. Il m'était annoncé comme possédant une grande fortune, on le disait doué des plus nobles qualités et de l'imagination la plus brillante, mais aimant peu le monde et disposé naturellement à la tristesse.

Une seconde lettre, contenant un crédit illimité, me fut remise par M. Barimore lui-même. Sa figure me frappa et m'intéressa aussitôt ; il avait à peine vingt-sept ans ; ses traits étaient d'une régularité parfaite et d'une expression animée, ses cheveux bruns, sa taille très-élevée et d'une proportion tout à la fois élégante et forte ; ses manières formaient un mélange de

la gravité anglaise et de l'aiance naturelle aux Français; mais le malheur avait éteint son regard et marqué d'une trace profonde tout l'ensemble de son visage et de sa personne.

Il revenait alors du Levant par l'Italie, où il avait passé d'abord toute sa jeunesse, et il se trouvait ainsi presque étranger dans sa patrie qu'il avait quitttée à seize ans; son retour avait pour but l'accomplissement d'un devoir de famille. M. Wisburne, oncle paternel de M. Charles Barimore, avait pris un soin extrême de l'éducation de son neveu, resté orphelin dès sa naissance; et cet oncle qui n'avait qu'une fille, Miss Emma, n'existait plus. Il avait désiré que son testament ne fût connu que deux ans après sa mort, et que son neveu assistât à l'ouverture qui en serait faite alors. Le moment étant arrivé, cette triste formalité devait se remplir chez M. Denham, oncle maternel de M. Charles Barimore, et de plus tuteur de miss Wisburne. Je connaissais déjà tous ces détails, parce qu'on parlait de Miss Emma comme d'une riche héritière, le père ayant fait une fortune immense dans la compagnie du Malabar.

M. Barimore se rendait à Bath, où il devait trouver sa cousine ; elle y avait suivi son tuteur. Il comptait ensuite visiter avec eux une terre qu'il possédait dans l'un des comtés du nord.

Ma santé m'obligeait d'aller à Bath ; j'y étais entraîné d'ailleurs par un sentiment de sympathie qui m'avait été inconnu jusqu'à ce jour, et je proposai à M. Barimore de l'accompagner. Absorbé dans une rêverie presque habituelle, il garda pendant le voyage un profond silence. Je suis d'un caractère timide ; cependant, quoique à notre arrivée nous fussions en apparence encore étrangers l'un à l'autre, il nous parut pénible de nous séparer. Il m'offrit avec tant de cordialité de loger dans sa maison, que j'acceptai cette proposition sans hésiter et avec un véritable plaisir ; je fus présenté à sa cousine et à M. Denham. Le visage pâle et sérieux de Miss Wisburne me parut agité et embelli par le retour de M. Barimore ; le sentiment de la joie fut moins équivoque chez le vieux tuteur ; elle était vive, bruyante, et son accès de goutte en fut presque oublié. M. Denham avait été militaire toute sa vie ; son patrimoine fut dissipé

de très-bonne heure. Le mauvais état de ses affaires lui avait laissé peu de crédit dans sa famille; mais il se trouva tout à coup à soixante-huit ans, par la mort de tous ses proches, riche, chargé de la tutelle de sa nièce et obligé de veiller sur de grands intérêts. Ce n'était pas un logicien subtil, mais c'était le meilleur des hommes : franc, loyal, sensible, il n'avait jamais su achever une phrase, tant il s'empressait d'en commencer d'autres. Son attachement pour sa pupille et pour son neveu était porté à l'excès; tout l'y ramenait, politique, finances, parlement; la moindre attention de leur part excitait sa reconnaissance. Il était toujours tenté, quoiqu'infirme, de s'élancer de son fauteuil pour aller au-devant de leurs moindres désirs. Ayant fort aimé sa sœur , toute sa tendresse s'était reportée sur M. Barimore. Il ne pouvait se lasser de le contempler, de l'admirer; c'était comme la folie d'un bon cœur. Miss Emma Wisburne avait vingt ans, une figure agréable et douce, de grands yeux bleus, souvent baissés, et qui ne se levaient que pour révéler une belle âme. Son excessive timidité la

privait quelquefois des avantages qu'un esprit cultivé et des talents remarquables auraient dû lui assurer. Sa santé était délicate, le son de sa voix avait un charme attachant; mais il eût été difficile de lui prédire un avenir heureux.

J'observai qu'après avoir paru touché de l'accueil qu'il avait reçu, M. Barimore était retombé dans un état d'abattement plus apparent encore qu'à l'ordinaire. J'appris en même temps, que les dernières volontés de M. Wisburne étaient enfin connues des siens, qu'il priait son neveu de s'unir à Miss Emma, et privait cette dernière de la moitié de sa succession, qui serait reversible sur la tête de M. Barimore, si elle disposait autrement de sa main. Le tuteur était très-pressé de conclure ce mariage, et répondait du consentement de sa pupille. L'embarras de Charles devint alors très-visible pour tout autre que M. Denham qui n'avait jamais attendu la réponse de personne; il ne commença à trouver quelque chose d'étrangedans la conduite de son neveu, que lorsque ce dernier lui demanda un délai de six mois.

Je prévis que le sort de cette famille serait

bientôt moins heureux qu'on ne le supposait. Il suffisait à M. Denham et à sa nièce de me savoir l'ami de ce parent si désiré, pour qu'il me fût aisé d'obtenir leur confiance; celle que me témoignait Charles augmentait aussi journellement. Nos conversations occupaient une grande partie de son temps; il en consacrait le reste, et souvent des nuits entières à écrire. Au reste, si les soins de M. Barimore pour miss Emma n'étaient pas empressés, ils ne pouvaient être plus délicats, plus constants; mais de longues distractions, et un besoin continuel de mouvement, annonçaient le trouble de son âme.

Lorsque M. Denham s'apperçut enfin de la tristesse de son neveu : « M. Egerton. me dit-il « avec mystère, rien ne m'échappe; je ne le « vois que trop, Charles est dévoré d'inquié- « tude; je gagerais que cet enfant a des dettes « sur le continent. J'ai été exactement comme « cela à son âge. Vous le verrez bien changer, « le jour où il saura que tout l'héritage de mes « deux frères, de John et de ce pauvre Wil- « liam, est à lui, et qu'il en peut disposer. Il « le saura, M. Egerton, il le saura, et son cha-

« grin partira comme le mien quand mon accès « de goutte est calmé. Peut-être y a-t-il aussi « un peu d'amour dans tout cela. Belle et no- « ble créature ! ce ne sera pas ma faute s'il « n'est pas plus heureux que tous les pairs de « la Grande-Bretagne ensemble. » Sans partager complétement l'opinion de M. Denham sur les causes de la tristesse de son neveu, je pensais qu'il fallait attendre et ne point exiger une explication.

Nous tâchions vainement de distraire M. Barimore ; son imagination n'était réveillée que par le souvenir de l'Italie ; et son existence semblait-elle s'y être consumée tout entière. L'air épais de l'Angleterre, son ciel nébuleux, ne faisaient plus pour lui de sa terre natale qu'une sorte de tombeau. Il nous parlait de Naples surtout, comme une ombre parlerait du retour à la vie. Quatre mois se passèrent ainsi. Nous ne voyions personne, et la saison des eaux était terminée depuis longtemps, quand mes affaires me rappelèrent à Londres. La situation morale de mes amis avait fort empiré ; ils paraissaient tout aussi à plaindre qu'après un malheur réel.

M. Denham était d'autant plus touché de l'état de son neveu, qu'il l'avait remarqué plus tard. Ainsi mille idées contrariantes l'accablèrent à la fois : et sa gaîté n'ayant plus d'aliment, son cœur fut en proie à des chagrins d'autant plus vifs qu'ils étaient à peu près les premiers de sa vie. Miss Wisburne de son côté éprouvait ce découragement de ne pouvoir plaire, qui donne un si grand désavantage auprès de celui qu'on aime. Elle portait en elle un principe de souffrance et de langueur qui menaçait de se développer. Son cousin, s'il avait déployé dans le monde des qualités brillantes, eût été bien moins dangereux pour elle, qu'il ne le devint dans un intérieur solitaire.

Sous une apparence calme, miss Emma cachait une âme vive, aimante ; mais une sorte de fierté intime la rassurait sur le sentiment que pouvait lui inspirer un homme qui lui témoignait seulement de tendres égards, et rien au delà.

Malgré ce malaise général tous ils comptaient avec une certaine confiance sur l'avenir. Chacun d'eux entrevoyait encore le bonheur,

comme un malade éprouve parfois avant ses dernières angoisses, un instant de repos qui lui montre la vie parée de tous ses charmes.

Mon intérêt pour eux devint si vif que je partageais tous leurs maux. J'aimais Barimore avec la chaleur d'une première amitié. Je ne pouvais me résoudre à fixer le jour de mon départ, parce que je n'étais rien moins que certain de l'époque d'une seconde réunion.

Le mois de novembre commençait ; de sombres pressentiments me poursuivaient toujours. C'était avec une répugnance inexprimable que je laissais mes amis livrés à eux-mêmes. Mais j'allais être forcé de reprendre la route de Londres dès qu'ils partiraient pour Sumpton-Abbey ; c'est une terre de la branche aînée des Barimores, située dans le Westmoreland qu'ils n'habitaient plus depuis de longues années.

Je faillis pourtant renoncer à tous mes engagements, quand M. Denham me dit avec émotion au moment de nous séparer : « Eh bien ; « M. Egerton, vous abandonnez donc mon « pauvre Charles?... (Il pouvait à peine achever). Mais si nous devenions plus malheu-

« reux, promettez-moi de venir.... — Oui, tout « de suite. — Nous vous en supplions, ajouta « Miss Wisburne en soupirant. » M. Barimore entrait alors: « Mon ami, nous dit-il, après « nous avoir tous considérés un instant, vous le « voyez, telle est ma funeste destinée. Ce « n'est que depuis mon retour qu'ils ont connu « le chagrin, il est entré avec moi dans ma « famille; n'était-ce donc pas assez d'une vic- « time? — Parle, cruel enfant, lui dit alors « M. Denham en lui tendant les bras, parle, « c'est ton silence qui nous tue. — De grâce, « reprit Barimore en cachant son visage dans « ses mains, attendez encore quelques mois, « vous me l'avez promis. Permettez..... Il « faut absolument que je parte avant vous. » Il sortit, s'élança sur son cheval, et nous l'entendîmes s'éloigner au galop. Nous nous quittâmes sans avoir pu proférer une parole. Quand un départ sépare des amis, il semble qu'une sorte de révélation intérieure devrait leur apprendre s'ils doivent se revoir ou si l'éternité va les séparer. Je m'acheminais vers Londres, ne pouvant deviner la cause ni

prévoir l'issue de ce que je venais d'entendre.

On juge combien j'étais impatient de recevoir des nouvelles de Sumpton-Abbey. Charles m'avait promis de m'écrire en arrivant, et même dans nos derniers entretiens, tout prêt quelquefois à me confier le sujet de ses peines, il avait remis toujours au temps de notre séparation, le soin de me le faire connaître. J'attendais avec anxiété le journal de ses voyages qu'il avait promis de me communiquer ; je devais y trouver le secret qui l'oppressait et qu'il n'avait pu se résoudre à m'avouer de vive voix. J'avais du pour ma part respecter son hésitation, et lui montrer moins une indiscrète curiosité que le besoin d'adoucir ses chagrins.

Dès que j'eus perdu de vue mon ami, toutes mes anciennes habitudes me parurent ternes et froides. J'avais passé d'une sorte d'école industrielle aux travaux assidus d'une maison de banque. Je connaissais peu le monde, et m'identifiant avec Barimore, j'éprouvais de l'éloignement pour tout ce qu'il fuyait. Si cet homme ne se trouve pas heureux au milieu de ses semblables, malgré tant de divers avantages, me disais-je sans cesse

que doit en attendre ma triste médiocrité? Cette réflexion ralentissait mes efforts et remplissait mon âme de doute et de méfiance. Je lui avais déjà écrit deux fois, lorsque je reçus enfin cette lettre de M. Barimore.

Sumpton-Abbey, 19 novembre 1805.

Mon cher Egerton,

« Ce serait me faire tort que d'élever le « moindre doute sur mon empressement à vous « écrire, et ce serait mal juger votre ami. Oui « votre ami; mon cœur vous a bien connu, et « vous ne le démentirez pas. Mon oncle et Miss « Wisburne partagent tous les regrets que « j'éprouve en ne vous voyant plus auprès de « nous: vous nous manquez chaque jour davan- « tage. Mes parents ont été aussi reconnaissants « que moi des preuves d'affection que vous « nous avez prodiguées. Je suis arrivé à Sump- « ton-Abbey quelques heures avant M. Den- « ham; il m'eût été impossible de voyager avec

« eux. Je dois exécuter le plan que ma position
« me prescrit. Hélas ! ma présence ne sert qu'à
« les affliger davantage : mon oncle est plus
« mal et cherche à nous le dissimuler. Ma
« cousine a des instants de fièvre. Cette mai-
« son ne leur convient pas : ils ont voulu m'y
« suivre, et je ne puis obtenir qu'ils m'y lais-
« sent seul. En outre, notre but commun sera
« manqué ; car aucun de nous n'est en état de
« régler des comptes et de s'occuper d'affaires
« négligées depuis un demi siècle.

« Les environs de l'abbaye sont sauvages ; ce
« vieil édifice est bâti au pied d'une montagne,
« dans l'endroit le plus étroit d'une vallée où
« s'écoule un torrent. On a devant soi une col-
« line couverte de sapins. Les appartements
« sont vastes ; le jardin est au milieu d'un cloî-
« tre ; une source abandonnée s'est emparée
« peu à peu de l'église, de ses souterrains, et en
« a formé une espèce de lac. Les toits de cette
« ruine ont presque disparu sous le lierre ; tout
« est humide, funèbre, malsain. Voilà, mon
« cher Egerton, une peinture exacte de notre
« retraite. C'est de là que je vous tiens parole.

« Francis vous remettra ce manuscrit, je n'ai
« voulu en charger que lui. Je finis par ce té-
« moignage de mon entière confiance, et j'étais
« honteux de ne vous en avoir pas encore donné
« des preuves. Adieu, plaignez votre ami.

CHARLES BARIMORE. »

A peine m'eut-on remis ce paquet que je le décachetai à la hâte, et je lus ce qui suit.

JOURNAL

DE

CHARLES BARIMORE.

J'ai été sujet à des misères trop communes à tous les hommes, pour prétendre à être distingué dans la foule des malheureux ; et j'ai écrit ce journal, qui fut commencé à Florence, il y a sept ans, uniquement pour fixer mes souvenirs et retrouver dans l'âge mûr (si je dois y atteindre) les sensations de ma jeunesse telles qu'elles furent, afin de les juger alors sans indulgence comme sans sévérité.

Je souffre, mais je ne ressens point de misanthropie, et ne connais pas la haine. Le bien

et le mal se sont pressés de remplir mes plus belles années. Mon imagination a eu de la peine à suffire à l'exaltation de ce moment de ma vie ; aussi suis-je demeuré une sorte de ruine incomplète de moi-même, comme ces monuments antiques dévorés par la flamme, et détruits avant leur perfection. Depuis que l'adversité a émoussé toutes mes facultés, et que je suis devenu presque insensible aux beautés des arts et de la nature, j'en détourne les yeux, comme un homme les ferme pour se dissimuler que sa vue est affaiblie.

Je suis arrivé sur la terre sous les plus tristes auspices. Le deuil a couvert mon berceau : mes parents n'ont survécu que de quelques mois à ma naissance, qui comblait tous leurs vœux. M. Wisburne Barimore, mon oncle paternel, fut chargé de ma tutelle. Il devint veuf à l'époque où Emma, sa fille unique, avait deux ans ; alors j'en avais neuf, et l'on me plaçait au collége d'Eaton.

Je ne m'y liai qu'avec un Français de mon âge ; je le défendais contre tous les autres écoliers, et bientôt, travaux, récompenses et puni-

tions, tout devint commun entre nous. Paul de Moléar ignorait si son père et sa mère existaient encore; un banquier payait sa pension. Il ne recevait que rarement des lettres de Paris, et seulement d'un homme qui se disait l'ami de ses parents, dont il ne lui parlait jamais.

Le temps rendit notre liaison plus intime. J'étudiais avec ardeur, et Paul et moi nous entrâmes ensemble à Oxford. J'avais alors quinze ans. Nous n'avions quitté le collége que deux fois pour passer quelques jours à Londres, et à la campagne chez mon oncle; il nous recevait bien quand il n'était pas absorbé par ses grandes affaires. Emma me traitait comme un frère chéri; je n'en sentais pas moins le malheur d'être orphelin. Nous étions depuis un an à Oxford, quand Moléar reçut l'injonction de revenir en France. Je ne balançai pas un instant sur ce que j'avais à faire; j'obtins de mon oncle la permission d'entreprendre mon premier voyage, et je ne quittai pas mon ami; j'étais transporté de joie. Je me reprochais cependant d'être si satisfait de ce qui semblait affliger M. Wisburne et désoler la petite Emma.

Nous arrivâmes à Paris, en 1790, chez M. Ferrand, le même personnage qui écrivait de temps en temps à Paul. Il me parut trop bien instruit de tous les détails de notre éducation, pour qu'il ne fût pas aisé de voir l'intérêt qu'il y avait pris. Et il reçut mon ami avec tant de trouble et de sensibilité que j'en fus aussi surpris que satisfait.

Devant nous présenter, dès le lendemain, chez madame la duchesse de B..., il dit simplement à Paul avant de l'y conduire. « Je suis l'inten-
« dant de madame la duchesse; elle aimait vos
« parents, vous les avez perdus, et elle cher-
« chera à vous en tenir lieu. » Il ne répondit ensuite que vaguement à toutes les questions que nous lui fîmes pour avoir des notions plus assurées sur l'existence et la position de Moléar.

Nous partîmes tous les trois pour l'hôtel de B... La duchesse était seule, elle nous attendait. Elle chercha d'abord à se contraindre; mais cédant tout à coup à son émotion, elle prit Paul dans ses bras, en l'appelant plusieurs fois son cher enfant. Moléar paraissait embarrassé, et M. Ferrand ne l'était pas moins. Il prétendit

que la ressemblance extrême de Paul avec sa mère était une cause bien naturelle du trouble excessif de la duchesse, qui avait tendrement aimé madame de Moléar. Malgré son explication, cette scène ne m'en parut pas moins étrange et mystérieuse.

Madame de B... avait près de cinquante ans et quelques restes de beauté ; mais la maigreur détruisait l'agrément de sa figure et de sa taille. Elle avait dans les traits une fierté que son sourire ne tempérait que difficilement. Son imagination était vive ; ses expressions étaient hardies, ses manières absolues : aussi fûmes-nous bientôt frappés de leur contraste avec l'impression que la première vue de Paul avait produite sur elle. Bien loin d'en être intimidé, Moléar se sentait porté vers cette femme impérieuse par un attrait irrésistible.

Elle était veuve, jouissait d'une fortune immense et habitait un hôtel somptueux, avec sa fille, âgée de dix-sept ans, mariée au comte Adrien de Saverande, qui était alors à son régiment. La duchesse présenta Paul à madame de Saverande comme le fils de sa meilleure amie,

morte depuis dix ans : « Il n'a plus que moi au « monde, ajouta-t-elle, il me sera doux de lui « rappeler sa mère : j'espère que Mélanie ne « désapprouvera pas cette adoption. » La comtesse répondit quelques mots tout bas. Elle était aussi ingénue, aussi naturelle que la duchesse paraissait l'être peu. J'ai rarement rencontré une femme plus intéressante : grande, élancée, ses cheveux bouclés étaient d'un blond charmant; elle avait de l'indolence dans le maintien, de la lenteur dans le langage, et certaine grâce idéale que le Corrége donnait aux figures qu'il plaçait dans les plus hautes régions célestes.

Madame de B..... me traitait avec égards, et sa fille avec bonté. On voyait beaucoup de monde chez elle; et surtout des gens de lettres, qui régnaient alors sur la haute société, et recevaient des pensions et des compliments de ceux-là même à qui ils disaient des injures en face et qu'ils faisaient rire à leurs propres dépens. L'hôtel de B..... avait été le centre des hommes connus sous le nom d'*économistes*, mais on commençait à les y recevoir plus froidement. Désabusée trop tard sur le compte de ceux dont

elle avait appuyé les premiers efforts, la duchesse, alarmée par la fureur des factions, résolut de quitter la France.

Il fut décidé que nous la précéderions à Lausanne. Celui de nous tous qui me sembla le moins satisfait de ce projet fut M. Ferrand. Il avait une belle figure et beaucoup de ressources dans l'esprit. De simple secrétaire de M. le duc de B....., il était devenu l'intendant et l'ami de sa femme. Il possédait une âme ardente et jalouse d'indépendance, qui lui avait fait placer son bonheur dans la destruction des abus, et ses espérances dans cette révolution que nous allions fuir. Mais il devait sa fortune à madame de B....., et il avait pour Moléar cette sorte d'attachement qui prépare les succès d'un jeune homme et cherche à les assurer. Je ne sais trop pourquoi je lui inspirai très-promptement une confiance qui ne s'est jamais démentie. Logé chez lui, j'y rencontrais journellement ceux qui travaillaient avec le plus d'ardeur à la destruction de cette monarchie, dont la chute devait les écraser: Champfort, Vergniaud, Guadet, Valazé, apôtres éloquents de la liberté, la servant

tous avec talent, quelques-uns avec bonne foi et courage : et pourtant le génie brillant de la Gironde n'apparut que comme l'éclair au milieu des ténèbres, pour éblouir et égarer.

Je n'eus pas la pensée de rester à Paris plus longtemps que Paul; je l'avais suivi dans la société, où j'ai toujours été mal à mon aise, surtout chez les Français. Leur genre d'esprit me fatiguait : un persiflage continuel, ces petits à-propos, cet art de dire gaiement des choses sérieuses, et sérieusement des choses gaies, ne faisaient que m'attrister.

Je m'aperçus bientôt que Moléar n'avait pu vivre impunément sous le même toit que madame de Saverande, et que les sentiments qu'elle lui inspirait n'étaient pas partagés; j'en témoignai à mon ami une sorte d'effroi, il sourit de mes craintes, et méprisa mes pressentiments. Nous allions en Suisse; la route fut agréable, nous nous rendîmes à pied de Genève à Lausanne; c'était une suite d'enchantements. J'avais un goût décidé pour la peinture, j'aurais voulu dessiner à chaque pas en traversant Nyon, Morges, Rolle. Quelles douces journées!... Je

ne souhaitais rien au monde, et je ne voyais pourtant pas une maison dont la terrasse fût baignée par les eaux du lac, sans imaginer qu'une aventure nous y attendait. Mon cœur battait avec violence ; le spectacle d'une nature toute nouvelle pour moi, la pureté de l'atmosphère, la richesse et la variété des aspects élevaient mon esprit et donnaient un nouveau cours à mes idées.

Nous ne nous occupâmes d'abord que de ce qui nous environnait et nous frappait si vivement ; mais, dès que madame la duchesse de B....., sa fille et M. Ferrand furent arrivés, Moléar redevint homme du monde. Je restais seul, me sentant peu de penchant à grossir le cercle nombreux qui se réunissait chez madame de B..... et se composait d'émigrés. Là, parmi des gens de la cour et les arbitres du bon goût et de l'élégance, se glissaient quelques gentilshommes de province, livrés au ridicule par ceux qui auraient dû applaudir les premiers à leurs principes et à leur conduite. Je trouvais plus de bonhomie dans les réunions suisses, mais une singerie de nos usages et de nos manières, qui

me poursuivait jusque chez moi. Mon hôte avait l'air d'un puritain ; sa femme, bonne petite Savoyarde, n'osait dire un mot, parce qu'on ne lui vantait que la retenue des dames anglaises ; leur fille, que l'on appelait toujours *miss*, souffrait aussi beaucoup de l'exactitude de cette imitation, et ne laissait pas d'annoncer, de son côté, de grandes dispositions pour le genre sentimental.

C'est à Lausanne que mes premières observations ont éveillé mes premières peines ; c'est là que je me suis aperçu tout à la fois de l'orgueil et de la bassesse des hommes, comme de cette morgue des gens puissants, dont ils deviennent si embarrassés quand on a le bon esprit d'en rire. Presque tous les grands de la terre que j'ai connus pourraient être comparés à ces montagnes dont on admire de loin la forme imposante, la couleur azurée, et qui n'offrent plus, quand on s'en approche, qu'un escarpement inculte et des sommités stériles, avec cette différence que la montagne paraît plus élevée lorsqu'on en est plus près, tandis que ces hommes conservent à peine alors une dimension ordinaire. C'est à

Lausanne que j'ai commencé à me sentir blessé de l'indifférence de Paul, et que j'ai eu tant de motifs de remarquer son changement envers moi: la confiance sans réserve est le seul aliment qui soutienne l'amitié, et lui devient aussi indispensable qu'à l'amour.

Moléar voyait madame de Saverande à toute heure; il s'enivrait d'un poison plus violent sous un beau ciel que partout ailleurs. La duchesse était bien loin de se douter de cette passion. Distraite de tout par sa haine pour la révolution, entourée de gazettes, ayant passé subitement des abstractions philosophiques aux rêves de la chevalerie, elle ne remarquait pas même la répugnance de sa fille pour toutes les occasions qui amenaient avec Paul des tête-à-tête.

Madame de B..., se rappelant peu sa jeunesse, affectait de ne pas croire à l'amour. La nature ne lui avait donné que quelques vertus fortes qu'elle exagérait; aussi sa fermeté n'était-elle que de la dureté, sa franchise de la brusquerie, et sa dignité de la hauteur. Elle faisait des lieues entières à pied, gravissait les

montagnes, et plaçait son héroïsme à braver l'intempérie des saisons.

Lausanne aurait pu paraître très-gai; beaucoup de gens, longtemps gâtés par la fortune, s'y trouvaient réunis. Arrivés en sommeillant, sur le bord d'un abîme, la frivolité et le plaisir leur en cachaient encore la profondeur. Il y avait ce que les Français nomment du mouvement (et c'est ce qu'ils aiment à la folie), des bals, des thés, des promenades nocturnes, de grandes espérances, de faux bruits, des prétentions de toute espèce, un passage continuel de gens animés du même esprit et répétant les mêmes choses.

C'était pourtant à cette époque mémorable qu'il eut été plus intéressant que jamais d'étudier le caractère de cette nation, tour à tour légère ou magnanime, dont la plus faible partie entreprenait une nouvelle croisade avec tout l'esprit d'aventure et de chevalerie de ses aïeux, tandis que le reste de ce grand peuple rappelait à la fois, au milieu de ses convulsions, les crimes des siècles barbares, et les faits d'armes les plus héroïques de l'antiquité.

Nous n'étions occupés, M. Ferrand et moi, qu'à fuir ce tourbillon qui nous poursuivait. Le caractère de M. Ferrand était devenu susceptible, par le doute de sa position ; d'ailleurs le beau roman de la liberté remplissait sa tête, mais ses vues étaient droites, pures, honnêtes comme son âme.

Il devait tout à madame de B... ; il lui restait pour elle un mélange de reconnaissance, d'habitude et de tendre souvenir. La différence d'opinions avait néanmoins amené entre eux une tiédeur graduelle, et l'on avait fini par garder devant lui le silence le plus mortifiant. Ne trouvant pas ainsi autour de lui, ni même chez Moléar, l'affection qu'il avait lieu d'en attendre, il cherchait des consolations dans notre intimité solitaire. Les aveux de cet homme sensible m'apprirent jusqu'à quel point il était malheureux. Nous avions passé quelques jours à Vévay ; ce fut le soir, sur la colline de Moutru, qu'il m'apprit enfin que ce Moléar qui s'éloignait de lui chaque jour davantage, était son fils. Nous déplorâmes ensemble la légèreté de Paul ; c'était cependant le seul trait de son caractère qui dut

nous rassurer sur les suites de son attachement pour madame de Saverande. Je devinai dès lors ce qui me restait à connaître de la naissance de mon ami. C'était à mon honneur que l'on se confiait, et l'on m'associait au supplice de voir Moléar préparer sa perte; en effet, si j'étais affligé du présent, l'avenir m'effrayait bien davantage, et je jugeais que M. Ferrand, lié par des serments et des engagements sacrés, ne pouvait éclairer Paul sur le danger qui le menaçait. « Je pars, me dit-il enfin, je n'y sau-
« rais tenir; je ne vivais que pour eux, et ils
« me méprisent. Je vois l'égarement de mon fils
« sans pouvoir l'empêcher; il ne me reste plus
« qu'à mériter leurs regrets. » Je l'écoutais en silence, des larmes furent le seul baume que je pus appliquer sur ses profondes blessures. Il partit pour la France, et madame de Saverande essaya seule de le retenir, mais elle craignait trop sa mère pour oser insister.

Moléar semblait être dans une ignorance absolue sur son état et ses parents; il ne m'en parlait jamais que dans ce sens, et je ne cherchais point à éveiller sa curiosité sur un sujet si dé-

licat. Il ne fut pas plus touché que madame de B... du départ de M. Ferrand.

Madame de Saverande devint veuve alors à dix-neuf ans, son mari fut tué à l'armée. Le deuil si gracieux pour une jeune femme vint encore embellir Mélanie, augmenter ses succès et enflammer l'imagination de Paul. Six mois s'écoulèrent ainsi. Détrompé sur l'amitié, je songeais à m'éloigner quand nous reçûmes la nouvelle de la captivité et de la mort de l'infortuné Ferrand; il avait prévenu lui-même son arrêt, et il périt misérablement, avec plusieurs députés de la Gironde; cet homme était digne d'un meilleur sort, et n'avait commis la grande et dernière faute sous laquelle il succomba que pour n'avoir pu soutenir le poids de la première.

Je ne parlerai pas de l'effet que produisit sur moi ce fatal événement; je fus encore plus affecté peut-être de la dureté de ceux qui m'entouraient.

Celui qui nous transmit les tristes détails de sa fin, était parvenu à s'échapper de France, d'une manière miraculeuse; c'était un prêtre Catholique Romain, âgé d'environ trente-six ans.

L'humilité chrétienne avait ajouté aux traits de la figure de l'abbé de Formont, une empreinte calme, et un certain mélange de la douceur et du courage d'un missionnaire; on citait de lui des faits aussi honorables qu'attachants. Il nous parla des erreurs et de la fin de M. Ferrand avec une tolérance qui me prévint fortement en sa faveur. Il partait pour l'Italie, je me décidai à l'y accompagner, et notre voyage fut arrêté malgré les instances de madame de B... et les prières de sa fille. Moléar voulut me prouver aussi, dans une longue explication, que mon humeur seule avait subi des changements, et qu'il était encore le même qu'à Oxford ou à Eaton. Il essaya vainement de me convaincre; nous ne pouvions plus nous comprendre. Vous concevrez le vide qu'il laissa dans mon cœur, vous seuls qui fûtes trompés par l'ami, objet de tous vos sacrifices, et vous hésiterez ainsi que moi à vous interroger sur une telle douleur, dans la crainte de ne plus trouver en vous que le désespoir. C'était mon premier ami; la séparation fut pénible, mais j'eus la force de l'accomplir.

Nous partîmes pour Milan, M. l'abbé de Formont et moi, dans la nuit du 20 août 1793. La duchesse se préparait dès lors à quitter la Suisse pour l'Allemagne. La révolution française avait pris tout à la fois le caractère le plus terrible dans l'intérieur et le plus redoutable pour ses voisins. La famille royale n'était plus. Paris ne présentait que le spectacle du crime et de la faiblesse, quand les armées offraient celui du dévouement et de la gloire.

Nous traversâmes le Simplon, je saluai cette terre dont les délices m'ont ensuite coûté si cher. Nous vîmes les îles Borromées. Le dôme de Milan me parut le plus solennel et le plus religieux des temples de l'univers. J'allai chercher les dernières traces du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci ; rival d'Apelle et de Parrhasius, il sera plus heureux ; le burin de Morghen fait revivre cette Cène des apôtres, ouvrage digne de l'immortalité, et qui aurait subi dans trente ans le sort des peintures grecques. Mon portefeuille et ma mémoire s'enrichissaient partout. C'était tantôt une fabrique pittoresque, tantôt un temple renversé, une fontaine cou-

ronnée par des pins, et sa cuve de marbre ornée de bas-reliefs, chargée de l'épitaphe d'un préteur ou d'un consul. Je connus Appiani, le seul artiste qui possède aujourd'hui le secret et la magie de la peinture à fresque. Comme l'Albane, c'est dans sa famille qu'il choisit ses modèles les plus gracieux.

Nous passâmes rapidement à Bologne ; je désirais avec ardeur arriver à Florence. Je ne fus point trompé dans l'idée pompeuse que je m'étais formée de cette ville embellie par le noble orgueil des Médicis, de cette fleur de l'Italie, où la seule façade du palais Strozzi explique toute l'histoire des Guelfes et des Gibelins.

L'aisance et la bonté des habitants, l'aspect riant du site, la fraîcheur des promenades, les arbres couronnés de pampres qui donnent toujours un air de fête à ses campagnes ; les grands édifices, les belles églises, tout nous retenait à Florence.

M. de Formont se reposait des scènes sanglantes dont il avait été témoin, devant les peintures touchantes d'Andrea del Sarto. Libres dans nos goûts, si nous nous rencontrions dans nos

recherches curieuses, c'était par hasard. Nous nous trouvâmes ainsi plusieurs fois dans cette église de Santa-Croce où reposent les restes de l'Arioste, du Dante, de Michel-Ange, de Galilée et de Machiavel. C'est dans ce Panthéon des arts et des lettres, que, du haut des régions les plus élevées du domaine des sciences, sont descendus ces princes du génie, qui semblent s'y être donné rendez-vous, pour jouir ensemble de leur immortalité, et dormir dans la même poussière [1].

J'allai seul à la Vallombreuse ; c'est un couvent caché dans une belle solitude, au milieu d'une forêt de sapins ; les moines sont hospitaliers, et la règle permet qu'on s'y arrête trois jours.

On me donna pour me conduire dans les bois, un religieux dont l'unique occupation était de guider les voyageurs. Ce pauvre jeune homme avait perdu la raison, mais il était tranquille et habituellement silencieux ; il suivait et ramenait

[1] Chaque siècle brigue l'honneur d'y déposer un cercueil ; le nôtre vient d'y présenter les restes d'*Alfieri*.

l'étranger sans jamais s'égarer dans ce labyrinthe immense. Le dernier jour, pendant que je dessinais, il regardait alternativement le paysage et mon dessin. « Je t'admire, me dit-il « enfin ; il me semble qu'après avoir étudié à « côté de toi je ferais bien mieux la vue de Fo- « ligno et du palais de... (il me le nomma), car « c'est toujours là... là... devant mes yeux.... « J'ai essayé, regarde... n'en parle à personne.» Et il tira de son sein un papier plié en quatre, sur lequel était tracé à l'encre, d'une manière toute minutieuse, une ville et ses alentours. Un endroit seul n'était pas fini, je lui en fis l'observation et je louai tout le reste. « C'est que j'at- « tends, me dit-il... Je voudrais la peindre dans « son jardin, je n'ai jamais pu... j'ai recom- « mencé encore hier ; il est si beau ce jardin !... « Hélas ! je n'y réussirai jamais. » Ces mots furent suivis d'un sourire égaré ; il reprit son trésor, le cacha de nouveau, et retomba dans une morne stupidité. Je n'en obtins pas même un adieu. On m'assura qu'il n'avait pas proféré une parole depuis dix-huit mois ; qu'il était d'une famille noble de la Toscane, et que ses parents,

pour adoucir sa vie, avaient préféré ce couvent à un hospice.

Je continuai ma route par Buon-Sollazzo et Camaldoli. Ces âpres déserts semblent plus propres à cacher des remords qu'à servir de refuge à des solitaires et de sanctuaire à la méditation religieuse.

De retour à Florence, j'y errais à l'aventure des journées entières, n'ayant d'heure fixe pour rien, indifférent à l'univers, cherchant la solitude pour me livrer à mes illusions, comme on appelle le sommeil pour retrouver un songe qui caressait nos espérances. C'est ainsi que souvent assis aux *Caccine* sur les bords de l'Arno, je m'amusais tout à coup à me croire aimé de la jeune femme qui passait plusieurs fois en calèche dans une allée déserte. Je me persuadais que ses yeux s'étaient fixés sur les miens. Mon cœur ne connaissait pas encore l'amour, et pourtant mes rêveries lui en offraient le prestige. Je faisais de ma nouvelle conquête une héritière du nom des Capulet ou des Fieschi; je la plaçais dans un de ces palais imposants, bâtis par le Bramante. La nuit me surprenait créant des

événements qui me comblaient de gloire; je courais ensuite chercher mon inconnue au théâtre. Si, dans cette vive anxiété, je parvenais à la trouver, à me placer auprès de sa loge, bientôt un geste trivial, un sourire déplacé de mon héroïne, faisaient évanouir mon sentiment, mes brillantes chimères, et je m'en consolais en écoutant la voix de la Banti ou de Crescentini.

Je visitais souvent les ateliers des artistes, celui de Fabre dont le talent honore l'école de David ; je m'arrêtais chez l'aimable et bienfaisant Desmarets, chez Morghen et Santarelli, mais plus souvent dans le palais des Médicis. La beauté de la Vénus y régnait encore à côté de la sublime douleur des filles de Niobé.

Je trouvais partout dans les cloîtres monastiques que j'aimais à parcourir, une politesse naturelle et une grande simplicité. J'ai senti, quoique prostestant, qu'on y rencontrait de hautes vertus, et souvent de véritables consolations.

Cependant l'abbé de Formont me pressait de partir pour Rome ; j'appris par mon domestique de place, Vénitien assez bavard, que, peu de jours auparavant, un homme s'était jeté aux

pieds de l'abbé, dans l'église souterraine de Saint-Laurent, auprès des tombeaux de Côme et de Laurent de Médicis. Cet homme, après l'avoir appelé son libérateur, l'avait tenu longtemps embrassé : mon compagnon de voyage était sorti de l'église vivement ému. M. de Formont n'avait pas dû toujours consacrer sa vie au service des autels; des élans de fierté qu'il cherchait à réprimer, et une profonde connaissance du monde me le persuadaient. Il avait vu de près les gens les plus marquants de son siècle; il parlait des événements en homme qui en avait étudié les causes et suivi les effets. Sans prévoir que son caractère influerait un jour sur ma destinée, je trouvais plus que du hasard dans notre rencontre. Nous partîmes. Je désirais connaître les événements de sa vie; trop pénétrant pour ne pas s'apercevoir de ma curiosité, il n'attendit pas que je lui en fisse l'aveu, et comprit lui-même qu'une réserve mutuelle ne devait plus nous rien dérober l'un à l'autre.

Nous avions dépassé Spoletto; le Vélino roulait avec fracas à nos pieds; il tombait en cascade, à cent pas de nous, et son eau transparente glis-

sait ensuite sur des rochers dont elle laissait apercevoir la surface polie. Denis, ce rival de Claude Lorrain, étudiait les effets du soleil levant sur la vallée fraîche et majestueuse de Terni. C'est dans ce désert, près de ces belles eaux, sous ces riches ombrages, que mon nouvel ami me raconte sa vie.

Né en Franche-Comté, d'une famille ancienne, nombreuse et pauvre, M. de Formont était entré fort jeune au service; il y contracta des dettes que sa famille ne pouvait acquitter. Sa raison ne tenant pas contre l'approche du déshonneur, dans l'excès de l'égarement le plus coupable, il crut pouvoir se délivrer par le suicide du fardeau de ses peines. L'infortuné fut six mois aux portes de la mort; il ne trouva de secours que chez les sœurs grises, dans la maison desquelles on l'avait transporté, et de consolation que dans les avis charitables d'un prêtre, vieillard expérimenté. La religion lui tendait les bras; les hommes l'avaient abandonné, la vocation la plus décidée le conduisit à l'abbaye de Sept-Fonds. Il en avait été nommé abbé depuis peu de temps, lorsque le premier

cri de liberté vint ébranler les voûtes silencieuses de ce monastère ; ses religieux se réfugièrent en Suisse avec lui. Une mission secrète, d'un grand intérêt pour le repos de quelques personnes du plus haut rang, le contraignit de se rendre à Paris, de s'y déguiser et de jouer un rôle dangereux autant que pénible pour son cœur. Il ne quittait les assemblées les plus séditieuses que pour le palais des rois de France, alors triste et désert ; c'était là qu'il puisait des exemples du dévouement le plus sublime. Aidé de quelques autres Ecclésiastiques, il portait des paroles de paix au milieu des sanglantes convulsions de l'anarchie; c'était l'ordre du chef de l'Église ; mais il envia souvent le sort des infortunés auxquels on présentait la palme du martyre. Le délabrement de sa santé l'obligea bientôt de laisser à de plus jeunes prêtres ce poste d'honneur ; il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre en Allemagne, en quitta bientôt la route, et se jeta dans les montagnes du Jura; puis il revint à Fribourg chez ses frères dans un état d'épuisement et de douleur qui fit craindre longtemps pour sa vie.

« Je ne me relevai de cet abattement, me disait-il, que pour rougir de la soumission que me témoignaient mes confrères, heureux dans la retraite de tout le calme de leur âme. Hélas! la mienne était devenue orageuse, incapable d'apprécier un saint repos ; je ne savais plus prier. Le spectacle des malheurs de ma patrie avait énervé tous les ressorts de mon être et affaibli ma raison : mes yeux avaient versé trop de larmes; j'avais vu trop souvent la puissance, la jeunesse, la beauté, parées de la robe mortuaire ; cette image me poursuivait sous la cendre de la pénitence. Je reçus le conseil d'aller à Rome, et c'est à ce voyage dont j'espère un grand soulagement que j'ai dû le plaisir de vous rencontrer à Lausanne. »

Nous étions très-près de Rome, quand M. de Formont cessa de parler. Cependant rien ne nous rappelait encore l'ancienne maîtresse de l'univers. Un seul tombeau, placé sur la route, annonce l'approche de la seconde Babylone. Le sable qui roule sous les pas semble être la cendre des nombreuses générations englouties; le peu d'habitants que l'on rencontre est pâle

et livide. La coupole de Saint-Pierre s'élève sur cet horizon stérile. On traverse le Tibre sur le pont où Maxence et les dieux de l'Olympe furent vaincus par le Christ et Constantin. Le cœur s'attriste devant des monuments que l'on supposait magnifiques et dont il ne reste pas un marbre, et devant des temples qui ne sont plus que des masses de briques, la plupart informes. Parmi tant de vestiges ornés d'un nom respectable, le Colysée seul parle dignement de la splendeur de Rome ; c'est le plus grand témoin de la vérité de l'histoire.

Pressé par une curiosité avide, j'aurais voulu jouir de tout à la fois. Quand j'étais fatigué de parcourir des ruines, des galeries, des églises, je venais me reposer le soir à la Villa-Médicis, sur la hauteur de la Trinita de Monti. De là, je voyais le soleil descendre derrière les lignes prolongées des édifices ; la vapeur dorée dessinait leur silhouette élégante ; lointain immense, pompeusement orné de dômes, de colonnes, de pyramides, et ne s'arrêtant qu'aux rivages d'Ostie.

Je reçus à Rome des lettres de madame de

B...; elle arrivait à Vienne, et madame de Saverande était parvenue à faire partir Moléar pour Hambourg. Il devait y veiller sur leurs intérêts. C'était là qu'avaient été placés les fonds que la duchesse et sa fille avaient emportés de France, et dont le capital était déjà fort réduit par l'imprévoyance de l'une et la générosité de l'autre. Je reconnus encore dans ce parti décisif, la prudence de madame de Saverande; toute sa conduite à Lausanne m'avait prouvé que, soupçonnant fortement la vérité, elle voulait et avait su conserver tout à la fois le secret et la tranquillité de sa mère, sans laisser la moindre espérance à Moléar.

Madame de B... m'écrivait qu'elle comptait toujours nous réunir à Paris, l'été prochain : la lettre de Paul peignait son mécontentement; et celle de madame de Saverande, la satisfaction d'être échappée aux embarras de la situation la plus pénible.

Cependant chaque jour me faisait apprécier de nouvelles beautés dans cette ville, pour la quelle mon premier coupd'œil fut peut-être injuste. Enfant barbare du nord, je n'en admirais

pas moins avec enthousiasme les chefs-d'œuvre de Canova, ce Corrége de la sculpture ; chez lui, je me comparais à un Scythe dans l'atelier de Praxitèle. Pour que le charme fût complet, en sortant d'Athènes, j'allais entendre madame Caradori, ou bien un oratorio de Guglielmi, dans une église à demi éclairée. On nous présenta au poëte Monti ; s'il récitait ses odes devant nous, elles me semblaient une noble restitution des temps anciens que nous faisait la mort ; ce sont d'aussi beaux vers que ceux dont elle a privé l'Italie par le trépas prématuré du Dante. Le chevalier d'Agincour m'apprenait combien la science peut être aimable, tandis que Verri et de Rossi cherchaient à m'initier à la grâce originale de leur langue.

Camuccini, Dupaty, Granet, artistes distingués, qui paraissez ignorer vos succès, je vous ai dû de vrais plaisirs, et votre souvenir s'allie chez moi à celui de vos ouvrages, que personne n'a pu oublier.

A la profusion comme à la beauté des peintures à fresque qui ornent les palais et les églises, on pourrait croire que les *Raphaël*, les *Buonaroti* et

les *Dominicain* prévoyaient que le sceptre des arts tomberait un jour des mains affaiblies de Rome; qu'un jour cette reine, veuve désolée, pourrait dire au voyageur : « Ici furent l'Apollon, le groupe du Laocoon, le Gladiateur; ici, l'un des plus illustres de mes fils peint la Transfiguration, un autre la Communion de saint Jérôme. Ah! pourquoi ces trophées des arts n'ont-ils pas toujours orné mes murailles et animé les voûtes de mes temples! » En parlant ainsi, Rome ouvrira les portes de la chapelle sixtine, et la majesté de Dieu apparaîtra dans la fresque immense du jugement dernier.

La ville éternelle était alors dépeuplée par une fièvre épidémique; les convois funèbres se promenaient lentement sous le portique du Colisée; des pas fréquents retentissaient dans les catacombes; et la psalmodie du *miserere* était redite par le même écho qui répétait jadis les cris impies du peuple-roi.

J'ai vu, dans les funérailles, la croix portée par les pénitents s'engager dans les festons d'aubépine qui traversent les arcades ruinées; la rose sauvage résistait un instant, mais cédait

enfin; elle s'effeuillait sur le front du jeune homme[1] découvert dans son cercueil et quittant à regret la vie dont il n'avait connu que les fausses joies.

Malheur à celui qui ne rapportera pas une ample moisson de souvenirs de cette ville privilégiée, ou chaque jouissance emprunte à l'idée de la mort un charme mélancolique. Le Poussin n'aurait peut-être jamais composé ailleurs son tableau de l'Arcadie; à Rome, la pensée sublime d'une autre vie se reproduit à chaque pas; l'enfance joue sur les tombeaux, l'amour et le plaisir s'y reposent.

Pour fuir la contagion, on se réfugiait en foule à Tivoli, à la Riccia et sur les bords du lac Albano; c'était là que les belles Romaines oubliaient, dans de nouvelles voluptés, cet amant que la mort venait d'arracher de leurs bras, et à qui elles pensaient naguère ne pouvoir jamais survivre. Les femmes de Rome rappellent encore ces antiques Romaines qui troublèrent plus d'une fois l'empire et gouvernèrent les Césars:

[1] On a coutume en Italie d'enterrer à visage découvert.

si elles ne se piquent pas aujourd'hui de constance, elles ignorent, dit-on, le manége de la coquetterie, de cet art cruel qui se joue des affections les plus sacrées, et se voile si souvent sous les apparences de la modestie la plus pure; poison dangereux qui ne se compose qu'avec des fleurs.

Mon compagnon de voyage me parut avoir recouvré un peu de calme à Rome. Nous passions notre vie ensemble; ensemble nous admirions l'église de Saint-Pierre, mais nous retournions plus souvent à Saint-Paul et à la Rotonde. Nous préférions, pour nos promenades, les allées solitaires de la Villa-Panphili aux bosquets trop fréquentés de la Villa-Borghèse.

Je tentai vainement d'entraîner M. de Formont à Naples; on annonçait une prochaine éruption du Vésuve. Je quittai Rome à regret; hélas! j'étais loin de prévoir qu'elle deviendrait le théâtre de mes plus cruelles infortunes. Si M. de Formont ne vivait plus que pour la pénitence, il n'avait pas fermé son cœur à l'amitié: il me vit partir avec peine, et j'en éprouvai beaucoup à m'éloigner de lui.

Absorbé dans une profonde rêverie, je me

trouvai transporté à Naples sans avoir jeté un regard sur la route, depuis Saint-Jean de Latran jusqu'au quai de Chiaia, où je descendis à l'hôtel d'Angleterre. Ce fut de là que je vis, pour la première fois, tout le golfe de Naples, Pausilippe, Caprée, et Castella-Mare. J'éprouvais un doux enivrement, je respirais une nouvelle vie. Comment peindre l'effet de ce spectacle et de ce climat sur un homme jeune, sensible, qui en espère mille sensations inconnues, et trouve d'avance une joie intérieure, une sorte de tressaillement qui le mettent hors de lui?

A peine est-on à Naples que déjà on y est naturalisé; une langueur paresseuse s'insinue dans les veines. Arrêté où l'on se trouve, on ne pense pas que le mieux puisse être plus loin. Mollement couché au pied d'un pin, ou d'un citronnier en fleur, la pensée et les yeux errent doucement sur cette plage fortunée.

Le soir, la scène s'animait : une gerbe enflammée vomie par le Vésuve, s'élevait dans les airs et retombait en pluie ardente sur Portici et Torre del Greco. Le peuple de Naples répondait par des cris de plaisirs aux détonations redou-

blées du volcan. Des fusées, le son de la guitare et la danse de la tarentelle égayaient le rivage; des barques chargées de musiciens voguaient légèrement sur cette mer sillonnée de feu, et la lumière de la lune disparaissait devant le reflet rougeâtre de ce vaste incendie.

J'ai cherché quelquefois à m'approcher de cette lave qui dévorait les jardins en terrasses, et les berceaux d'orangers de Résina: plus souvent encore je parcourais Baïa, Pouzzolles, et, quand la mer était tranquille, je me plaisais à contempler, sous les eaux, les ruines des palais enchantés qu'elle a conquis sur ce rivage.

Mais hélas! il n'existe plus, le laurier du tombeau de Virgile! on cherche en vain à Patria l'épitaphe de Scipion. Cette Pompeïa qui dormait sous la cendre, depuis seize siècles, n'offre que de petits monuments. Herculanum ne satisfait guère davantage; peu de gens ont parlé avec bonne foi de leurs visites dans ces deux villes. L'architecture de Pestum me parut grossière et lourde; la délicieuse Neptunia n'a plus de roses, et les gracieux Sybarites qu'elles couronnaient toute l'année, sont remplacés par des

habitants à peine civilisés. Près de là, à côté du cap Minerva, on voit ces écueils, ces grèves abandonnées, imitées tant de fois par le pinceau fier et sauvage de Salvator Rosa.

J'étais recommandé à des gens considérables que je ne vis que deux fois ; ils étaient fort occupés de jeu et de galanterie.

Ces deux visites me valurent le plaisir de connaître Cimarosa ; il avait un esprit aussi gai, un cœur aussi bienveillant que son talent fut brillant et varié. On parlait avec de grands éloges de la signora Anna Baldi, sa plus célèbre écolière ; on vantait l'étendue de sa voix, la pureté de sa méthode ; il me pressa de l'entendre et me présenta chez elle. C'était une jeune fille charmante, peintre, poëte et musicienne : l'accord de son chant avec sa harpe prenait tantôt le caractère de la plus enivrante volupté, tantôt une teinte religieuse d'où elle passait parfois d'une façon ravissante au mode sombre et rêveur de notre Calédonie ; c'était alors Malvina sur les rochers de Morven.

Malgré la grâce de la danse du schall et la verve de ses improvisations, je ne pus jamais

voir dans Anna qu'une jolie bayadère, et je l'admirai sans danger, quoiqu'elle réunît tous les genres de séduction.

J'avais ainsi passé près d'une année dans cet état d'oisiveté qui précède les impressions fortes et les fait désirer; j'éprouvais un besoin de changement, une inquiétude vague; je cherchais le bonheur, parce qu'un pressentiment puissant m'annonçait que j'étais au moment de le saisir. Toujours trompé dans mon attente, je m'en serais peut-être fatigué si mes recherches n'eussent pas été elles-mêmes une source de jouissances pour moi.

Molear m'écrivait d'Hambourg assez régulièrement; il se doutait que l'on ne prolongeait son absence que pour le tenir éloigné de madame de Saverande. Il menaçait de tout quitter pour voler à ses pieds; son exaltation paraissait être portée à son comble. Je redoutais le dénouement de ce drame bizarre, comme j'en craignais la publicité; mes efforts tendaient à en prévenir les suites. Toutes les lettres que je recevais de Vienne me prouvaient que madame de Saverande n'appréciait que trop justement

sa cruelle position. Madame de B..., trompée tous les ans dans ses plus chères espérances, négligée par tous ceux que la diminution de sa fortune devait refroidir pour elle, était tombée, me disait-on, dans une sorte de découragement si éloigné de son humeur habituelle qu'il était la preuve de l'altération de sa santé.

Ce fut à cette époque que je rencontrai par hasard, dans l'île de Procita [1], une jeune fille, dont la beauté naïve eut un attrait bien plus puissant sur mon cœur que les talents d'Anna Baldi. J'étais allé seul à Procita; je m'étais oublié dans cette île, peuplée jadis par une colonie grecque, et qui conserve des titres certains de son origine dans son langage, son costume et sa physionomie. Surpris par le mauvais temps, assez loin du bourg, je me réfugiai chez un pêcheur dont la maison isolée située au fond d'une anse, entre les pointes de Pezzalo et de Chiavonella, recouverte en entier par une treille, est adossée à un rocher qui la défend contre l'ouragan; un bois d'oliviers la protége contre

[1] A trois lieues de Naples.

l'ardeur du soleil, et une pelouse assez fraîche lui sert de péristyle.

C'était là que se jouaient de jeunes filles qui m'étonnèrent par leur beauté quand elles se levèrent pour me recevoir. L'une d'elles entre autres, c'était l'aînée, qui avait alors dix-sept ans me sembla plutôt la Psyché de Phidias, animée depuis peu par un souffle de vie, que l'enfant d'un pêcheur. J'essaierais inutilement de peindre ma surprise, et le charme subit qui s'empara de mon âme ; ce premier instant ne s'effacera jamais de ma mémoire ; ces moindres détails y furent empreints en traits de feu ; je vois toujours Nisieda telle qu'elle me parut alors. Ses cheveux noirs, séparés sur son front et simplement tressés autour de sa tête, ses traits si nobles, si délicats, si réguliers, cette taille souple et élevée dont la grâce était relevée par les plis onduleux d'une simple tunique, ses bras nus jusqu'à l'épaule qui semblaient destinés à répandre le lait et les fleurs sur l'autel des sacrifices, ses discours, sa démarche sa politesse facile et naturelle annonçaient une éducation plus soignée que celle de toutes ses compagnes.

Cependant l'orage avançait rapidement. Il était précédé d'un silence profond. La forme élégante de Nisieda et le groupe des jeunes filles se dessinaient sur un nuage sombre, tandis que les branches des oliviers et des grenadiers, se détachant sur le ciel, auraient pu être prises pour la bordure de ce délicieux tableau. Le tonnerre grondait sur le cap Misène, et la pluie dérobait déjà la vue du Monte Epomeo, du Promontoire du Bivara d'un côté, et de l'autre celle de Cumes, des champs Éliséens et des coteaux de Falerne. La mer agitée se brisait sur le rivage avec un mugissement sourd, et les flots roulant longtemps sur eux-mêmes, venaient couvrir d'une écume blanchâtre la plage sablonneuse qui n'était qu'à cinquante pas de nous.

Cette famille de pêcheurs se nommait Adora; le grand-père, le père et sa femme s'empressèrent de m'offrir tout ce qu'ils avaient dans leur maison. Ensuite le vieillard me raconta longuement comment ils étaient devenus pauvres, après avoir possédé tous les champs voisins. Ils avaient eu plusieurs bateaux et conservaient même le pavillon d'un petit bâtiment barbares-

que, à la prise duquel ils avaient contribué; mais des naufrages, de mauvaises récoltes, des maladies, venaient de les réduire à une extrême misère; et ce n'était encore, selon eux, que leur moindre chagrin.

La pluie cessa; les jeunes filles dansèrent le soir sous la treille au son du tambour de basque. Nisieda n'avait qu'une sœur bien moins âgée qu'elle. On se sépara après un souper très-frugal, et je passai la nuit sur un lit formé tout de suite avec les voiles du bateau. Je le quittai au point du jour, je montai sur le rocher couvert de mousse et de rosée. On nomme ce lieu la *Couronne d'Aloës*, parce qu'en effet la sommité est entourée partout d'aloës naissants, vigoureux, et de quelques tiges en fleurs. L'air était froid, la mer s'était calmée; j'entendais de loin les chants du chevrier saluer la nouvelle aurore, tandis que les chèvres, errantes sur la montagne, broutaient ses plantes embaumées. Je voulais dessiner, mais les traits de mon crayon rendaient d'une manière si froide ce beau spectacle, que je m'arrêtai. Un sentiment religieux, reconnaissant, remplissait tout mon être; un

cri étouffé, plus ardent que la prière, s'échappait de ma poitrine et montait vers le ciel. Je sentais que j'avais enfin trouvé ce que je cherchais avec tant d'ardeur; mon sort était fixé, le moment d'aimer était arrivé pour moi.

Ce fut alors que la fille de Procita, pure et fraîche comme la vapeur matinale, vint timidement m'apporter du lait, des coquillages, du pain noir. Son embarras était extrême. Elle s'assit près de moi; dans l'excès de son émotion, elle feignait de regarder ailleurs; et, pendant qu'elle détournait la tête, j'esquissai promptement son profil, qui semblait être le modèle d'une médaille antique d'Ephèse ou de Ténédos. Peu à peu elle se rassura, se reconnut même dans mon dessin. Quand elle sourit, quand son regard perça ses longues paupières noires et s'arrêta sur moi, son visage prit une expression céleste. Elle parla; et le son de sa voix, si bien en harmonie avec ce qui m'agitait, avec tous les objets qui m'entouraient et m'avaient frappé, cette voix acheva de me ravir. Je jure que, depuis ce moment, aucune autre n'a pénétré jusqu'à mon cœur. J'appris son nom; je sus qu'elle sortait du couvent

de Santa-Maria, à Naples, dont l'abbesse l'avait élevée, et qu'elle n'était plus que pour quelques mois au milieu de sa famille. En me parlant de ceux qu'elle aimait, sa figure s'embellit encore, et devint d'une perfection idéale. Je vis qu'il se passait aussi dans son cœur quelque chose de nouveau dont elle ne pouvait se rendre compte; il me semblait qu'elle aurait voulu m'en demander la cause. Je me serais facilement oublié sur la montagne une journée entière, mais Nisieda était nécessaire à ses parents; nous descendîmes. Je fis une plus ample connaissance avec ces bonnes gens, dont les aïeux avaient peut-être habité Athènes ou Corinthe. J'y retournai dès le lendemain; j'en trouvai facilement le prétexte dans mon goût pour la peinture, dans la variété des paysages de Procita. Mes hôtes étaient simples, bienveillants, fort peu curieux, habitués à voir des artistes fréquenter cette portion de leur île; d'ailleurs, les hommes partaient pour la pêche dès l'aube du jour et n'en revenaient que fort tard; les femmes travaillaient à des ouvrages en laine, sous une treille épaisse. C'est de là, entre les piliers qui la sou-

tiennent, c'est à travers les pampres de vigne balancés par le vent du sud, que l'on découvre à la fois les coteaux de la riante Mégaris, les rochers volcaniques d'Enarimé, et ses fabriques blanches dont les toits sont chargés de vases de fleurs. Les terrasses ainsi couvertes d'orangers semblent être suspendues entre le bleu éclatant du ciel le plus pur, et l'azur foncé des flots de la mer. Tandis que je dessinais cet horizon magnifique, le pêcheur de Meniscolo animait de ses chants sonores les écueils de la Caricella [1]. Souvent encore je causais avec la mère de Nisieda, qui parlait un italien assez pur. Son histoire me parut singulière ; elle était petite-fille d'un gentilhomme, cadet de la maison de Monteleone, qui fut désherité pour une mésalliance contractée à Procita, où il se trouvait avec son

[1] Qui ne reconnaît, à cette description si poétique et si animée, une de ces vues délicieuses que le crayon de M. de Forbin retraçait dans son portefeuille de peintre, en même temps que sa plume en enrichissait son journal de voyageur? N'est-ce pas ce magique amphithéâtre et cette pittoresque cabane au rustique péristyle qu'il a si admirablement représentés dans *une vue de Cumes* ?

(*Note de l'Éditeur.*)

régiment. Les Monteleone ne faisaient une modique pension à la famille d'Adora qu'à la condition expresse que leurs enfants entreraient dans des couvents où ils prononceraient des vœux. La crainte et la pauvreté avaient obligés ceux-ci de subir cette loi imposée par des gens puissants. Je fus frappé de la cruauté de cet orgueil, qui punissait encore la prétendue faute d'un homme jusque dans ses descendants. Celle que je supposais devoir en être la première victime m'en parut mille fois plus intéressante ; je croyais ne plaindre qu'elle, et j'étais déjà dominé par un sentiment irrésistible. C'est ainsi que chaque circonstance me la rendit plus chère, et me la montra sous un jour plus avantageux. Dès lors je crus vivre dans un autre univers : toutes mes habitudes changèrent; les rapports que j'avais avec la société furent entièrement détruits. J'avais résisté sans effort à ce qui séduit le plus chez les femmes, la beauté, l'esprit, les talents environnés de tout le prestige du luxe ; je me plaignais d'être étranger au pouvoir de l'amour : c'était à Procita qu'il devait m'assujettir ; c'était sans le savoir, sans le vou-

loir, qu'un être ignoré devait s'emparer de toutes mes facultés et de mon existence entière.

Si la figure de Nisieda m'avait d'abord ébloui, je ne tardai pas à me convaincre que son âme était digne d'animer le corps le plus parfait; elle possédait le germe de toutes les choses distinguées. Le désir de plaire développa son imagination avec une rapidité et un éclat inexprimables. Son éducation n'avait pas été plus soignée que ne l'est ordinairement celle des jeunes filles dans les monastères de l'Italie; mais son goût pour l'étude avait suppléé à ce défaut de culture; elle s'y livrait avec un zèle inouï. Rectifier ses idées, répondre à ses nombreuses questions, devint mon occupation la plus douce. Elle me satisfaisait en justifiant mon idolâtrie; nous lisions ensemble les poésies du Tasse, qui la transportaient d'enthousiasme. On l'avait élevée dans une multitude de croyances superstitieuses, que je respectais parce qu'elles tenaient de trop près à la plus fervente piété; mais les perceptions de son esprit, et ses réflexions étaient d'une finesse comme d'une sagacité qui redoublaient mon enchantement. Je sus inspirer

tant de confiance à cette famille vertueuse, que je suivais Nisieda dans les lieux les plus écartés de l'île, où je goûtais mille délices à partager et adoucir ses travaux. Dieu sait s'il me vint jamais dans la pensée d'abuser de son abandon, ou de la solitude dans laquelle nous aimions à vivre! J'éprouvais un saint respect auprès de celle qui n'était protégée que par son innocence.

Les parents de Nisieda la traitaient avec une sorte de considération ; on la consultait. Carina, sa sœur, recevait des caresses moins vives et moins fréquentes; les regards de la mère suivaient la fille aînée partout avec une tendre inquiétude ; elle me parut chercher à lui dérober un chagrin dont je voulus connaître la cause. « Hélas! me dit la bonne femme, vous la voyez « cette enfant qui ne nous a jamais donné que « des consolations, qui prévient nos moindres « désirs : par ses soins, et souvent par un seul « mot, elle fait oublier à son aïeul et à son père « les fatigues des journées les plus infructueu- « ses ; et nous allons la perdre pour toujours ! « Qui donc soutiendra notre vieillesse quand « Nisieda ne sera plus auprès de nous? Ah!

« j'en mourrai, j'en suis sûre, et son père me sui-
« vra de près. Quand vous la connaîtrez mieux,
« vous ne pourrez aussi vous empêcher de l'ai-
« mer, cette douce enfant ! malheureuse que je
« suis, c'est moi qui l'ai sacrifiée. Lorsque je la
« portais dans mon sein, le Vésuve menaçait
« d'engloutir Naples : la solfatare brûlait; les
« prédictions les plus effrayantes assuraient que
« le courroux du ciel ne serait désarmé que par
« des vœux. Tous nos amis et nos voisins s'em-
« pressèrent d'en faire ; je les imitai, j'offris à
« Dieu l'enfant de mon amour. La supérieure
« de l'abbaye de la *Madona delle Fiore* avait de
« l'amitié pour nous; elle adopta ma fille que
« je lui confiai à l'âge de six ans ; Nisieda en a
« passé dix auprès de cette dame qui la compte
« d'avance au nombre de ses religieuses. Je ré-
« clamai au moins une année de la vie de ma
« pauvre fille; je l'obtins, et la seconde est déjà
« près de s'écouler : c'est dans cinq mois que
« seront prononcés les serments qui nous l'en-
« lèveront pour jamais. Sans ce vœu cruel nous
« l'aurions peut-être conservée. J'ai à Smyrne
« un parent qui vient de nous écrire ; il est

« assez riche et veut nous aider à rendre aux « Monteleone ce qu'ils nous ont donné. Il va « nous délivrer de leur oppression ; cela sau- « vera Carina, ma fille cadette ; mais Nisieda, « ma Nisieda est perdue pour moi !.. » Et cette tendre mère se livrait aux regrets les plus amers. Je cherchai vainement à lui rendre un peu d'espérance ; j'étais moi-même troublé, épouvanté ; je n'apprenais que par les difficultés que je rencontrais, combien cette jeune fille était déjà nécessaire à mon bonheur. Pour Nisieda, la certitude de son sort avait imprimé à son caractère une teinte de tristesse résignée, une sorte de tranquillité que la violence de mon amour devait bientôt altérer. Une pâleur graduelle vint alors voiler l'éclat de son visage et en bannir les couleurs brillantes de l'enfance. L'embarras succéda à la plus franche naïveté ; le tambour de basque fut oublié ; la tarentelle n'amusait plus ; et les plantes que l'on avait cultivées avec tant de soin furent abandonnées. Un chevreau favori suivait partout Nisieda; elle l'appelait jadis vingt fois par heure; non-seulement le pauvre animal ne fut plus caressé, mais il s'égarait

des journées entières sans qu'on s'en aperçût. Combien je voyais souffrir mon amie, quand l'une de ses plus jolies compagnes arrivait le dimanche, unissant dans son costume grec, la richesse et l'élégance! Nisieda rougissait et fuyait souvent lorsque la jeune fille, s'accompagnant de la voix, défiait à la danse son amie timide et inquiète. Qu'elle me semblait belle quand tous les sentiments d'une âme ardente se réfléchissaient sur ce visage modeste, comme on voit un ciel orageux se peindre dans les eaux d'une source solitaire, et effacer pour un instant l'image d'un lis qui régnait sur ses bords! Cependant les travaux de la chaumière n'étaient point négligés. — Je parvins à faire accepter, à titre de prêt, à ces bons pêcheurs, une somme d'argent, qui ramena l'aisance dans leur intérieur; tout l'ensemble de la maison acquit un degré de propreté plus recherchée, mais déjà naturelle à ces insulaires. Quand j'améliorais ainsi le sort de sa famille, les yeux de Nisieda se portaient sur moi; ils étaient mouillés de larmes, mais un sourire qui laissait entrevoir des dents comparables à la perle de

Ceylan, me disait que ces larmes étaient celles de la reconnaissance. Je ne tardai pas à acquérir la certitude que l'amour y avait part aussi. « Qui êtes-vous donc? me disait-elle; d'où ve-
« nez-vous? Depuis votre arrivée ici, les jour-
« nées me semblent bien plus courtes, et la vie
« me paraît un doux rêve: devenez mon frère
« chéri : ne quittez plus ma mère, elle vous
« traite déjà comme un fils; où vous aimerait-on
« d'aussi bon cœur? — Mon Dieu, lui répondis-
« je, c'est vous-même qui allez nous quitter; la
« visite de ce religieux me parut hier l'annonce
« de ce jour sinistre. De quel intérêt sera pour
« vous alors le lieu de mon séjour? que vous
« feront mes peines, puisque celles de vos pa-
« rents ne peuvent rien changer à votre cruelle
« résolution? » — Elle gardait le silence, sa tête se penchait sur sa poitrine, et un long soupir se faisait jour à travers ses lèvres virginales. Je me trouvais malheureux, mais je l'aurais été bien davantage si elle eût ignoré mon amour ou si elle ne l'eût point partagé.

La pauvre famille n'osait appuyer mes efforts, et ne pouvait néanmoins les désapprouver. Ils

regardaient leur fille comme une offrande consacrée à Dieu, mais ils me bénissaient, ils m'appelaient leur protecteur ; si je m'éloignais, tout le monde était triste ; et des cris de joie annonçaient mon retour. Pour me rapprocher d'eux j'avais loué une maison à Pouzzoles, au-dessus des ruines du temple de Jupiter Sérapis. Francis, ce domestique fidèle qui ne m'a jamais quitté, eut ordre de la faire arranger ; la situation en était pittoresque, l'intérieur en devint commode et agréable. Quand je retournais à Procita, le vent n'était jamais assez fort, les rameurs assez nombreux, je n'allais jamais assez vite ; si la brise devenait tout à fait contraire au trajet, cette barrière insurmontable me mettait au désespoir ; quelquefois alors, les rescifs nous empêchant d'approcher de la côte, je me jetais hors de la barque à la nage, et n'arrivais dans l'île qu'épuisé de fatigue. Nisieda m'apercevait du haut du rocher : pâle et tremblante, elle me faisait ensuite promettre de ne plus tenter cette dangereuse épreuve : mais que sont les ténèbres et les orages quand on les brave pour l'objet aimé qui attend ! que leurs périls sont légers au-

près de l'insomnie, du regret et de l'abandon !

Le cœur de cette jeune fille était d'une sensibilité exquise. Une douce familiarité nous unit chaque jour davantage, et me mit à portée d'étudier celle qui était devenue le seul intérêt de ma vie. Je m'aperçus que la révolution qui s'opérait dans ces idées et lui prêtait à mes yeux une grâce toujours nouvelle, éprouvait trop fortement son imagination.

Je lui reconnus aussi ce penchant à la méfiance qui devait troubler le peu de jours que je devais passer auprès d'elle. Chaque soir, par exemple, elle exigeait que je lui promisse au soleil couchant que le lendemain me retrouverait encore à Procita. Les scrupules religieux combattaient ensuite l'amour si pur et si vif qu'elle m'offrait mille fois le jour sous le nom de la simple amitié.

Je passai ainsi quatre mois qui s'écoulèrent avec une rapidité effrayante. Journées remplies tout à la fois par la crainte et la confiance, par mes projets de félicité et de délire d'une passion invincible, qu'êtes-vous devenues ? Fleurs des champs cueillies par elle, couvertes de ses

baisers, que vous seules pouviez me transmettre, hélas, mes plaisirs n'ont eu que votre durée!

Cet état d'amour et de contemplation me causa plusieurs fois une effervescence qui tenait de la folie. Poursuivi par une affliction vague, je fuyais même Nisieda; dans la saison des tempêtes, je courais les braver; je m'embarquais pour chercher et affronter les écueils; sa voix seule pouvait alors pénétrer jusqu'à mon âme, et en calmer les agitations.

Mon amie souffrait beaucoup elle-même: ses doutes m'accablaient; elle aimait de toute la puissance de son être. Prévoyant quel serait l'excès de ma douleur, ne s'étant prémunie que contre celle de ses parents, elle me reprochait souvent de ne l'avoir pas évitée dès que j'avais connu son fatal engagement. Pensant ensuite que je ne lui avais été envoyé que pour ajouter plus de prix à son sacrifice, elle se rappelait le calme du cloître, les assurances de bonheur qu'on lui avait données, et elle semblait irrévocablement décidée à me fuir; je l'écoutais en frémissant. Souvent mes forces furent prêtes à

m'abandonner quand je la vis sur le point de renouveler une promesse qui me semblait devenue un sacrilége ; cependant je n'avais réfléchi à aucun moyen de la conserver, et je sentais que la mort la plus cruelle le serait moins que le départ de Nisieda pour son couvent. La différence de nos religions vint encore augmenter son trouble ; enfin, les heures, les journées, les mois entiers s'écoulaient dans les regrets ainsi que dans les plaintes inutiles et sans cesse répétées. Quand une passion naît au milieu des obstacles, son ardeur s'en nourrit et s'en augmente ; comme ce feu artificiel et destructeur que l'eau rend plus actif, la violence de l'amour redouble aussi par les larmes. Un jour entre autres étant assis tous deux sur la pointe du promontoire : « Mon ami, me dit-elle, le dernier « moment approche ; songez que je n'ai plus « qu'un mois à passer à Procita, ne me parlez « plus que de vous pour que j'emporte un sou- « venir agréable de la vie. — Si vous tenez à la « mienne, lui dis-je alors, fuyons plutôt que « d'être éternellement séparés... Vois cette bar- « que abandonnée au milieu de la mer, elle est

« sans gouvernail, et cependant les vagues la « balancent plus mollement que si elle était « conduite par un pilote habile; elles lui choi- « siront une plage où elle abordera sans se- « cousse. Abandonnons-nous à cette provi- « dence qui veille plus spécialement sur le « malheur; livrons-nous ainsi à notre destinée, « à ce sentiment puissant, infini, que Dieu n'a « pas placé dans nos cœurs pour en faire le « tourment. Dis un mot, sois assez forte pour « rompre une chaîne douloureuse, deviens mon « bien légitime; songe que tu en seras payée « toute ta vie par mon amour et par le bonheur « de ta mère. — Tu te trompes, répondit-elle, « Dieu se vengerait; le remords empoisonne- « rait nos plaisirs, flétrirait mon visage et dé- « chirerait ce cœur que tu lui disputes. Tu es « riche, et je suis pauvre et inconnue : tu te « réveillerais de ce délire; le moment de la « pitié viendrait, et je ne suis pas assez certaine « que ce fût celui de mon trépas. Laisse-moi, « Charles, laisse-moi mourir au monde, en em- « portant ton amour et tes regrets. » Après de semblables discours, je la quittais éperdue, ne

pouvant rencontrer de soulagement nulle part, en proie aux terreurs et à tous les prestiges d'une passion toujours croissante. Moi-même, privé des douceurs du sommeil, j'errais pendant des nuits, abandonné aux agitations tumultueuses de mille résolutions détruites aussitôt que formées ; les projets les plus sages comme les propositions les plus violentes venaient toutes échouer contre la décision courageuse d'une jeune fille qui puisait sa seule force dans la prière. Peut-être en me lisant me croira-t-on le plus insensé des hommes, quand j'avouerai que je souffrais, mais que je chérissais mes maux ; j'avais jusqu'alors vécu dans cette sorte d'engourdissement d'un malade que l'on ne tire d'une profonde léthargie que par une opération douloureuse; ce furent les peines les plus vives qui me firent apprécier l'existence. La mère de Nisieda ne servait point mes projets, quelque brillants qu'ils lui parussent. Tout entière à ses idées superstitieuses, elle restait persuadée que rien ne devait soustraire la victime au cloître dont les barrières allaient pour toujours se fermer sur elle. Le père n'avait d'autre avis que celui de sa femme, et le vieil-

lard résigné à ce chagrin, se contentait d'en trouver la vie moins regrettable.

A mesure que le terme fatal approchait, la santé de Nisieda devenait plus languissante. A la pensée continuelle de notre malheur se joignait une inquiétude, une jalousie sans objet positif, qui la consumait. Quelque contradiction qui s'établît entre son avenir et sa conduite, elle n'en était pas moins maîtrisée par sa passion; le principe en était dans son sang, et c'est de l'ardeur de ce climat qu'elle tenait peut-être sa seule imperfection. Sa sœur, ses compagnes devenaient les causes innocentes de cette jalousie : loin que je fusse éclairé sur les inconvénients de cette triste maladie de l'âme, ses accès les plus déraisonnables m'auraient comblé de joie. Bonheur d'être aimé, jouissance céleste, tu fais tout pardonner; tu tiens lieu de tout, et rien ne console de ta perte.

Je négligeais mes amis; je n'écrivais plus à personne : je n'avais pas fait retirer de la poste où elles s'entassaient, une seule de mes lettres; j'ignorais même que des factions troublaient déjà la tranquillité de Naples. Une parole, un geste

de Nisieda m'intéressait bien plus que le sort de l'Europe entière ; je m'en affligeais et m'en réjouissais bien plus que des succès ou des revers de ma patrie. Contraint de me rendre à Naples pour des affaires pressantes, ce voyage, qui ne devait être que de quatre jours, fut remis vingt fois et n'eut lieu qu'après les instances les plus réitérées de mon correspondant. On m'accompagna jusqu'au rivage ; les regards me suivirent jusqu'à ce que l'espace ne permît plus de rien distinguer. Je souffrais aussi violemment de cette absence. A chaque coup de rame, cette course me paraissait moins indispensable, et je me sentais prêt à y renoncer. Enfin j'étais à Naples depuis deux jours, quand un pêcheur de Procita me remit une lettre de Nisieda. Sa main mal assurée avait eu à peine la force de tracer ce qui suit :

« Mon ami, c'en est fait, voici la dernière « fois que je vous appellerai de ce nom ; encore « quelques jours, et votre souvenir serait un « crime. Madame l'abbesse a tout appris. Pro- « fitant de votre absence et voulant m'arracher « de Procita, elle dit que vous êtes excommunié;

« que si je vous revois, je serai damnée et mes « parents aussi. Elle exige de la manière la plus « impérieuse que je retourne auprès d'elle, et « nous reproche ses bienfaits. Je serais déjà à « Santa-Maria sans une fièvre violente qui me « retient dans mon lit. Je crois que je désire la « mort ; mais, mon ami, ne vous verrai-je pas « encore une fois ? Ah ! venez, de grâce ; je ne « puis plus supporter votre absence. »

Francis, que j'avais laissé à Pouzzolles pour avoir des nouvelles plus promptement, m'apprit que Nisieda s'était évanouie plusieurs fois en traçant cette lettre, et que son mal augmentait d'heure en heure. Retrouvant des forces dans l'excès de mes craintes, j'emmenai un médecin en qui j'avais grande confiance. Nous volâmes. Je parus au milieu de cette famille désolée comme une divinité tutélaire ; ils m'entouraient, me pressaient les mains, cherchaient à nous expliquer les symptômes de la maladie et ne pouvaient que pleurer. Nisieda, déjà très-affaiblie, put à peine prononcer ce peu de mots : « Charles, vous voilà ! rassurez-vous, votre vue pourra seule me faire du bien. » Et elle retomba

dans un accablement profond. Le docteur déclara qu'elle était atteinte d'une fièvre maligne; il ne nous dissimula point que le danger était extrême et le deviendrait pour tous ceux qui approcheraient de la malade. Il insistait pour que je m'éloignâsse; je m'y refusai d'une manière si absolue qu'on renonça à toute tentative pour me détourner de mon dessein; il était invariable. Etabli sur une natte, à côté de la bien-aimée de mon cœur, mes yeux se fixèrent sur elle et ne connurent plus de distractions. Profondément triste et inquiet, je ne versais pas une larme, tandis que tout ce qui nous entourait poussait des sanglots de détresse et de désespoir.

Elle ne recevait de breuvage que de ma main; souvent mes lèvres cherchèrent avidement l'empreinte des siennes sur la coupe qu'elle me rendait; quand mes bras soutenaient sa tête, les longues tresses de ses cheveux noirs nous couvraient tous deux. Enfin dès que je ne pus plus douter que son mal circulait aussi dans mes veines, j'en éprouvai une véritable joie. Je partageais ses accès, j'enviais son délire, nous

étions du moins unis par la douleur, et aucune puissance sur la terre n'aurait pu m'arracher de ce lieu que les indifférents fuyaient avec épouvante. Ce fut vainement qu'on en fit l'essai à plusieurs reprises ; je m'indignais contre le docteur, je maltraitais Francis; et je m'enivrai pendant six jours et six nuits de cette horrible volupté. Le médecin m'apprit, dans un moment où il me trouva plus calme, qu'il ne conservait plus d'espérance pour Nisieda; il ajouta que, ma maladie étant de même nature et fort aggravée par l'incommodité de ma position que je m'obstinais à ne pas quitter, je devais aussi me préparer à la mort. J'ignore ce que je lui répondis; je ne me rappelle cet instant que comme un songe : je crois pourtant lui avoir dit que je remerciais le ciel de mourir avec Nisieda, que je le prenais à témoin de l'union la plus désirée, que je préférais le trépas à la vie si elle avait dû nous séparer. Rassemblant alors toutes les forces qui me restaient, je me levai, et, malgré tous les obstacles, je saisis ce corps presque inanimé, je l'enlaçai de mes bras, et retombai privé de sentiment. Je ne sais

plus ce qui arriva, je ne me souviens que de la sensation convulsive que me causa la voix de M. de Formont; il me semble même qu'il posa sa main sur ma poitrine en m'appelant plusieurs fois : mais l'effort que je venais de faire m'avait tellement anéanti, que je ne pus proférer un seul mot.

La première lueur d'une idée ne vint que longtemps après réveiller ma tête embarrassée. Nisieda poussa un cri de plaisir quand mes paupières appesanties s'entr'ouvrirent pour la revoir; et M. de Formont, sans me parler, mit la main de la jeune vierge dans la mienne : c'était me dire que je pouvais revenir à la vie sans méfiance. Une crise inespérée nous avait sauvés tous deux : ce miracle précéda de beaucoup pour mon amie le moment où l'on put répondre de ma guérison. Nous la dûmes en grande partie à la force de notre âge; mais je sentais en moi-même que je n'aurais jamais pu me résoudre à vivre, si je n'avais été rassuré sur l'état de Nisieda, et certain qu'elle m'appartiendrait, puisque je l'avais conquise sur la mort. Voici ce que nous dit alors M. de Formont de ce qui s'était

passé pendant le complet anéantissement de mes forces. Inquiet de mon long silence, il était venu me chercher jusqu'à Procita; là, il avait appris notre malheureux amour, et nous avait trouvés près de rendre le dernier soupir. Se confiant à l'habileté du médecin, il ne s'occupa que des moyens de guérir mon âme; il courut à Naples, obtint, après des difficultés inouies, la révocation des vœux de Nisieda, apaisa l'abbesse *de la Madona del Fiore*, décida les parents, et finit par nous annoncer notre bonheur. « Le ciel s'est prononcé, ajouta-t-il, le Dieu de bonté sera satisfait de cette terrible épreuve. » Ne trouvant pas de termes assez forts pour remercier le missionnaire, dès que je pus articuler quelques paroles, je le nommai notre ange de consolation, et je saluai mon amie du doux nom d'épouse. La pudeur vint colorer de ses roses ce visage que la beauté aurait suivi jusqu'au tombeau.

Le peu de convenance de cette union, la misère et la grossièreté de ses parents, ce mariage si étrange, si bizarre à ne considérer que les préjugés du monde, tout disparut à mes yeux devant le plaisir ineffable de la posséder. Mon on-

cle et ma patrie furent oubliés; un torrent de félicité remplit mon âme quand elle m'engagea sa foi, et que, selon l'usage du pays, l'aïeul vint m'embrasser en me promettant sa petite-fille. J'aurais été moins fier de la plus haute alliance.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre convalescence fut longue; nous fîmes ensemble nos premiers pas hors de la maison. Nous fûmes éblouis en même temps par l'éclat du soleil, et la même prière offrit à l'Eternel l'hommage de deux êtres qui le remerciaient de leurs maux terminés par un si doux remède. Nous aidant l'un l'autre, nous allions lentement chercher la place où nous avions prononcé les premiers mots d'amour. Je chérissais jusqu'à la pâleur et la faiblesse de ma bien-aimée; je craignais que la santé ne me ravît encore ma Nisieda. « Rassurons-nous, me disait-elle, je « t'appartiens; tu es un bienfait que je tiens de

« Dieu, comme la vie à laquelle je ne renais que « pour toi. »

M. de Formont détruisit ses scrupules et ceux de la bonne famille; l'abbesse de Santa-Maria n'écrivit plus ; et c'était à qui nous soignerait et hâterait le moment qui devait nous unir.

Ce jour si désiré arriva. L'abbé de Sept-Fonds et un ministre anglais bénirent notre mariage; je résolus de le tenir caché, jusqu'à ce que je pusse en prévenir mon oncle avec ménagement. Il désirait me revoir, et depuis six mois ses instances devenaient plus vives. Je redoutais que cette nouvelle ne lui parvînt indirectement et ne lui fût annoncée par le bruit public.

J'emmenai ma femme chérie dans ma maison de Pouzzoles. Le tumulte politique de Naples et de l'Italie si agitée à cette époque couvrit notre voyage et notre établissement; nos parents nous suivirent et se livrèrent à une joie bruyante. Ils passèrent deux mois avec nous, ainsi que M. de Formont, partageant notre ravissement. Nous aurions voulu garder Carina, mais elle était trop utile à sa mère. On promit de se

voir tous les huit jours, et l'on tint parole. Notre ami nous quitta aussi vers le même temps; il retournait à Rome, où l'appelaient ses devoirs, et, malgré nos plus tendres prières, il fut impossible de le fixer auprès de nous.

Les charmes de Nisieda acquirent un nouveau degré de perfection, sous l'influence d'une vie douce et sereine. Son costume demeura le même pour la forme, mais les tissus du Levant remplacèrent ceux de la Sicile; je me plaisais à essayer de l'embellir; je l'entourais de toutes les recherches du goût et de l'élégance; j'aurais voulu que ses pieds délicats n'eussent foulé que des fleurs. Un statuaire qui l'avait entrevue me fit supplier de lui permettre de copier ses mains et ses bras; il fit aussi apporter un buste de la Vénus de Médicis, pour analyser l'espèce de ressemblance qui se rencontrait entre ce type de la grâce et de la beauté et la figure de Nisieda. En effet ses traits étaient à peu près les mêmes, mais les proportions de sa taille étaient plutôt celles de Diane ou d'Atalante.

Nisieda écoutait les louanges, comme si l'on se fût occupé d'un autre. « Je n'aime d'éloges,

« me disait-elle, que ceux que me prodiguent « tes yeux ; voilà les seuls que je voulusse faire « répéter. » Elle avait raison, et j'aurais défié l'univers de lui faire entendre un langage plus brûlant et plus passionné. Quand je fis graver son profil en camée, l'artiste crut revoir en elle une de ces nobles filles du Péloponèse, choisies pour leur beauté parmi leurs compagnes pour couronner les vainqueurs aux jeux d'Olympie. Son teint était habituellement assez pâle, d'une couleur unie, que la timidité et le plaisir animaient tour à tour; elle savait apprécier le charme d'une belle soirée et des merveilleuses nuits de l'été de Naples. Aussi, bien souvent l'enveloppant dans des châles des Indes, je passais une partie de la nuit avec elle sur les hauteurs de la Solfatare, et puis, la plaçant dans mes bras, je revenais chez moi, chargé de mon précieux trésor ; je reprenais des forces en respirant son souffle, émanation si douce et si pure qu'elle semblait être le parfum de son âme.

Je ne voyais jamais d'Anglais : le peu qu'il y en avait alors à Naples m'aurait désapprouvé ou

envié. Cimarosa et deux autres Italiens venaient quelquefois jouir de la paix de mes beaux jours. Nous quittions fort rarement notre retraite. Nisieda redoutait l'agitation de la ville ; étrangère au tumulte, à la pompe du spectacle, elle me pressait toujours de revenir à elle, persuadée que ce mouvement avait pu m'en distraire : son inquiétude ne s'effaçait que lorsque nous étions rentrés dans notre asile. J'en avais fait un lieu charmant ; on y construisit des bains à la manière antique, et les marbres les plus précieux furent prodigués partout. Des eaux abondantes et limpides vivifiaient les jardins, et de grands arbres nous abritaient pendant les ardeurs de l'été.

Notre temps était alors employé à faire des lectures et de la musique; il était plus souvent encore rempli par des conversations sur tout ce qui nous avait intéressé avant de nous être connus, nos moindres pensées à cette époque, et ce que nous avions éprouvé en nous voyant pour la première fois. La journée du lendemain ramenait les mêmes scènes tranquilles du bonheur de la veille, et nous regardions chaque

jour ainsi écoulé comme un bienfait de la providence. Nos souhaits étaient simples : je ne formais d'autre vœu que celui de devenir père. Nisieda désirait avoir un fils ; elle le demandait avec ferveur : c'était notre seule ambition. Sans humeur contre les hommes, dont nous évitions la société, nous n'en attendions rien ; et, sans redouter l'avenir, nous étions effrayés parfois de l'étendue de notre félicité. Nous aurions voulu être aussi sûrs des événements dont la vie humaine est sans cesse menacée, que nous l'étions de la durée de notre amour.

Je lui avais dépeint mes parents, et le lieu de ma naissance ; elle connaissait mes amis comme si elle eût étudié longtemps leurs divers caractères. Je me proposais de passer ainsi quelques années en Italie, seul avec Nisieda ; et quand je l'aurais jugée assez préparée aux usages de ma patrie, et prémunie contre ses préjugés, je devais la présenter à ma famille, qui aurait jusque-là ignoré notre union.

En attendant, je perfectionnais ses connaissances, nous allions relire l'histoire des empereurs romains sur les ruines de la maison d'Agrip-

pine à Baïa; et, comparant l'agitation d'une cour corrompue à la paix de notre ménage, nous bénissions mille fois le ciel de notre obscurité. Nous fîmes plusieurs courses sur le sommet du Vésuve; nous allions ensuite à Capoue, à Sorrente et dans l'île de Caprée.

Nous assistâmes à la fête de Saint-Janvier; l'âme tendre et crédule de ma femme se livrait avec un abandon aveugle à tout ce que sa religion présente de merveilleux; les secours qu'elle offre à l'adversité étaient souvent l'objet de nos entretiens. Nisieda voulait me ramener à sa croyance : c'était de si bonne foi, qu'elle craignait que nous ne fussions séparés après notre mort!

Beaucoup d'amour sans entraves, des goûts honnêtes et faciles à satisfaire, une fortune considérable, voilà quel fut notre partage pendant plus d'un an. Jamais interrompus par des fâcheux, ignorant tout ce qui désole l'univers, nous voyions le monde entier dans un horizon dont Procita était pour ainsi dire le centre. Alors nous ne croyions pas plus aux méchants qu'au malheur. Nisieda ne me cachait que des actes

de bienfaisance : du reste, je lisais toujours dans sa pensée ; et l'échange était complet entre nous. C'était même sans nous parler que, sur le bord de la mer, nous contemplions silencieusement cette succession de vagues inégales qui venaient toutes expirer à nos pieds, image si naturelle des diverses destinées des hommes, dont la fin est toujours la même.

Les souvenirs de toutes nos promenades étaient fixés par des dessins que nous faisions ensemble ; ma femme avait toujours le choix du site. J'écrivais au-dessous un mot qui m'avait frappé, une remarque, une phrase touchante. Par ce moyen, rien n'était perdu ; et la vue d'une esquisse légère nous rappelait ce que nous avions senti.

« Tout ceci ne serait-il pas une illusion ? me « disait-elle quelquefois ; es-tu bien mon « époux ? suis-je bien à toi ? Le sentiment que « tu m'inspires est mêlé d'une telle crainte de « te perdre, que je doute que mes forces puis- « sent y suffire longtemps. Quand je te vois au « théâtre Saint-Charles, regardé par ces femmes « fières de leur naissance et de leur beauté,

« j'éprouve autant d'effroi que quand tu arri-
« vais à la nage, malgré la tempête, au travers
« des rochers *del Soccorso*. Tu as pour mes pa-
« rents des attentions qui, seules, me feraient
« t'adorer, mais je crains qu'un jour leurs ma-
« nières trop simples ne te deviennent impor-
« tunes ; je me demande ce que tes amis et ta
« famille vont penser de ton mariage. Mon
« Charles, restons ici; cache-moi toujours ; s'ils
« blâmaient ton choix après m'avoir connue, tu
« en serais peut-être humilié, et alors ton amie
« n'aurait plus qu'à mourir. » Qu'on imagine ce que je pouvais lui répondre !...

Les maîtres les plus habiles cultivèrent la voix enchanteresse qu'elle avait reçue de la nature, et son effet sur moi devint tel que je la priais souvent de s'arrêter, surtout dans un air de Paësiello, *Passarano questi giorni*, etc. La tristesse, la langueur de ce chant faisaient sur moi une impression qui semblait prophétique. Le soir nous trouvait souvent engagés dans des propos sans suite, dans une lutte d'impressions douces et vives, qui se confondaient et se terminaient par une sorte d'extase et de rêverie déli-

cieuse. Une nuit d'automne, à Naples, est le triomphe de la création ; son voile mystérieux nous isolait de tous les êtres : si nous jouissions de ce spectacle imposant sur le penchant du coteau de Pouzzoles, un golfe immense se dessinait devant nous à la lumière douteuse qui précède l'éclat de la lune. Savourant avec émotion les harmonies solennelles de la nuit, et ces bruits incertains qui semblent être les soupirs de ceux qui ne sont plus, nous étions ensuite rappelés à nous par les mouvements de la mer et par ces vagues écumeuses qui s'élancent comme pour prendre possession du rivage.

Cependant, tous deux portés à la méditation, nous sentions germer dans nos cœurs le principe encore vague des maux qui devaient nous assaillir. Nisieda conservait toujours des doutes sur la régularité de notre union, et cherchait aussi vainement à les cacher qu'à les combattre.

Tantôt c'étaient de vieilles femmes qu'elle allait consulter à mon insu et dont les prophéties lui laissaient une vague inquiétude ; tantôt des songes troublaient son sommeil. Quand ses

anxiétés devinrent plus graves, et que j'exigeai un aveu de la cause de sa tristesse, elle me raconta, en tremblant, qu'une ombre lui apparaissait toutes les nuits pour lui reprocher son apostasie et lui prédire que le ciel allait s'en venger. Plus tard, elle entendait, à minuit, disait-elle, une voix lamentable qui semblait crier à plusieurs reprises, en dehors de la maison : « Prenez garde, l'heure approche ! l'heure approche ! » Ainsi ce que je m'obstinais à ne regarder que comme les écarts d'une imagination méridionale, fut le signal précurseur de nos peines. Nous étions mariés depuis quinze mois, quand la grossesse de ma femme vint la rendre plus susceptible encore de recevoir des impressions sombres et ineffaçables. Mes efforts pour la guérir de ces terreurs nocturnes furent quelquefois mal jugés. Réveillé par ses sanglots, je la trouvais assise sur son séant, pâle, défaite, me considérant avec tous les signes de l'épouvante ; elle conservait le reste du jour un mélange convulsif de tendresse et d'effroi qui altérait ses traits d'une manière effrayante. Des scrupules de religion furent, comme je l'ai déjà

dit, la première cause de ses craintes ; j'ignore même si un confesseur superstitieux ne lui montra pas un hérétique dans celui qu'elle aimait, et ne le peignit pas sous les couleurs les plus noires. Hélas ! dès que sa tête fut affaiblie par tant d'appréhensions, cette première idée s'envenima de tous les soupçons de la jalousie la plus aveugle.

M. Denham, mon oncle maternel, m'avait envoyé un portrait de miss Emma Wisburne, ma cousine, à laquelle il désirait m'unir. La boîte qui contenait ce médaillon fut, en mon absence, remise à Nisieda ; elle ne put résister à la curiosité d'ouvrir le paquet, et elle n'en fut que trop punie par la perte de son repos que mes explications ne purent jamais parvenir à lui rendre. Elle prétendit toujours, depuis ce temps, que cette image d'Emma Wisburne semblait s'animer pour la poursuivre.

Elle revint un jour de l'église au moment où des dames anglaises sortaient de notre jardin, qui avait acquis quelque célébrité par la richesse de sa végétation. L'entrée n'en était pas permise, mais un valet fut apparemment gagné.

Je me promenais sur les bords du lac Lucrin, ne me doutant de rien, n'ayant rencontré personne. A mon retour je trouvai Nisieda dans un trouble extrême ; elle gardait un morne silence, et je n'appris que par Francis la visite des dames anglaises. Quoique je leur fusse tout à fait étranger, il me fut impossible de le persuader à ma femme. On attribuait aussi ces inquiétudes exagérées à l'irritabilité de ses nerfs, qu'augmentait encore une grossesse pénible ; elle me conjurait sans cesse de ne point l'abandonner, elle me parlait de mon enfant et me rappelait mes serments. Je ne connaissais d'autre remède à cette situation désespérante, que de la presser sur mon cœur, de lui répéter qu'il fallait qu'elle y reposât avec confiance, et que ce cœur devînt son refuge contre ses cruelles chimères. Je feignais ensuite de sourire et de paraître certain de sa guérison, lorsque je ne prévoyais plus que des malheurs.

J'appris dans ce moment même le départ de mon oncle Wisburne Barimore pour l'Italie : cette nouvelle m'affligea, quoique je le connusse indulgent et bien que je fusse libre de ma per-

sonne et de ma fortune. Il quittait Londres, me disait-on, pour des affaires pressantes qui l'appelaient à Florence et à Naples. Témoin de mon émotion, mon amie voulut en connaître la cause; j'hésitai, elle insista ; je cherchais à la préparer à cet événement inattendu, et j'autorisai dès lors sa méfiance, en me décidant à la tromper maladroitement. Cependant, ce voyage trop redouté éprouva tant de retards, que je finis par croire que M. Wisburne y avait renoncé.

Six mois s'écoulèrent encore sans que les soins les plus tendres pussent calmer l'imagination de Nisieda. Toutes mes espérances s'évanouirent, le découragement s'empara de moi; nous n'avions offensé personne, et l'on aurait pu nous croire bourrelés par des remords. Un crêpe funèbre vint voiler la couronne de fleurs du plus saint, du plus innocent amour. J'ai vu le vice prospérer dans des palais, j'ai vu réussir les projets les plus homicides, pourquoi ma pauvre demeure semblait-elle habitée par des gens coupables? Une main invisible s'était-elle appesantie sur nous? Aucun ennemi ne nous poursuivait, aucune calomnie ne cherchait

à nous atteindre, et le chagrin nous avait flétris comme si nous eussions toujours été sous sa dépendance. Hélas! il change l'âme comme une cicatrice profonde dénature les traits; la facilité durable n'habitera jamais chez les hommes, puisqu'elle a fui si promptement ce coin du monde où la bonne foi et l'amour croyaient l'avoir fixée. Je ne l'ai que trop éprouvé depuis, rien n'est stable ici-bas; la douleur même ne semble l'être, que parce qu'elle est ingénieuse à se reproduire sous toutes les formes.

Je pensais qu'un voyage à Procita nous serait salutaire; c'était le théâtre de nos premières émotions, de nos premiers plaisirs, mais des yeux noyés de larmes ne reconnaissent plus rien; nous surprîmes et nous attristâmes nos vieux parents; ils ne pouvaient nous comprendre. Ma passion pour Nisieda s'accrut par l'empire que ses souffrances lui donnaient sur moi; je ne la quittais pas un instant : toujours placé auprès d'elle, mon regard s'emparait du sien, et chacune de ses paroles se gravait dans ma mémoire. Je pressentais le besoin de les y conserver.

Les angoisses et l'ivresse de l'amour se partageaient ainsi tous nos moments.

Ma femme était encore embellie par sa langueur et la grâce touchante de son état ; tout en elle semblait alors appartenir à une créature d'une essence plus parfaite que celle qui avait reçu ma foi ; mais le jour approchait de la grande et fatale épreuve.

Madame la duchesse de B... avait été foudroyée d'apoplexie à Vienne ; surprise par le trépas, elle n'avait fait aucune disposition : il ne restait rien qui pût éclairer Paul de Moléar sur le secret de sa naissance. Il était à Hambourg et faisait toujours hautement profession d'adorer madame de Saverande. Celle-ci restait presque entièrement isolée en ce monde, tous les faux amis ayant disparu ; ses ressources étaient médiocres, et la cause des émigrés français paraissait désespérée. Cette mère dont elle avait connu et respecté la faiblesse n'étant plus, madame de Saverande devait enfin instruire Moléar de la barrière sacrée qui le séparait d'elle pour jamais ; mais faible, timide, redoutant de le voir arriver à Vienne, d'où elle avait toujours eu l'art de

le tenir éloigné, craignant cette terrible explication, elle partit à la hâte pour Rome, où elle se mit sous la direction de M. de Formont. Elle m'écrivit de cet asile, et m'adjurait, au nom de son infortune et de notre amitié, de partir sur-le-champ pour Rome. M. de Formont me pressait, de son côté, d'arriver, de me joindre à lui; il me rappelait la violence du caractère de Moléar, et me peignait vivement l'importance des services que je pouvais rendre à mes amis. « Les révoltes de Naples, ajou-« tait-il, exposeraient madame de Saverande « aux plus grands dangers, si elle s'y rendait, « ainsi que j'avais d'abord pensé à l'y en-« gager. » J'avais conçu, dans ce moment-là même, une faible espérance de voir renaître la confiance dans l'âme de ma Nisieda : mais cette tranquillité passagère devait être pareille au calme sinistre et profond qui avertit les peuples de l'Amérique de l'approche d'un ouragan.

Ma femme connaissant l'histoire de mes amis, je crus pouvoir hasarder de lui faire part de ce nouvel incident et de leurs prières réitérées, qui me forceraient peut-être à me séparer d'elle

Univ. Illas

pour quelques jours. Malgré les ménagements que je mis à lui en faire sentir la nécessité, bien que je lui laissasse entrevoir que je ne combattrais pas trop vivement sa répugnance et ses refus, j'obtins un consentement froid et contraint. Repoussant toutes mes caresses, elle me répétait sans cesse qu'elle avait prévu ce malheur.

Je renonçai dès lors à l'idée d'abandonner Nisieda dans une pareille situation, même pour secourir mes amis ; j'en écrivais à M. de Formont, lorsqu'une lettre de mon correspondant anglais m'annonça tout à la fois l'arrivée de mon oncle Wisburne à Rome et le danger de son état. Il y était seul, atteint d'une maladie très-grave, et témoignait le désir le plus pressant de me voir. Je fus atterré ; quand je fis part à ma femme de cet événement, en lui avouant que j'attendais mon oncle depuis longtemps, elle sembla, malgré mon trouble, n'y voir qu'un prétexte de plus pour la quitter. Je n'espérais pas l'engager à me suivre, elle était arrivée au huitième mois de sa grossesse, et nous avions éprouvé une difficulté extrême pour la ramener de Procita à Pouzzoles; devais-je donc

courir le risque de compromettre sa vie et celle de son enfant, en la faisant venir à Rome ? Les gens de l'art en avaient reconnu l'impossibilité. Mortellement combattu entre ce que je devais à l'honneur et ce que j'allais faire souffrir à l'être qui m'était le plus cher au monde, je fus mille fois tenté de ne point entreprendre ce voyage. J'appelai la famille de ma femme auprès d'elle, et je mis inutilement en œuvre pour la rassurer les promesses les plus positives, les engagements de tous genres ; elle n'y répondait que par quelques mots entrecoupés ; un morne désespoir pesait sur son cœur. Cependant le temps s'écoulait, et je ne savais à quoi me résoudre. Des signes que j'aurais dû comprendre m'avertissaient pour ainsi dire, que j'allais perdre tout ce qui me faisait aimer la vie. L'adversité nous avait désignés, son arrêt devait s'exécuter au milieu de l'agonie la plus déchirante. Dans l'un de ces instants où l'imagination s'affaisse sous le chagrin, craignant de voir Nisieda succomber à ses fréquents évanouissements, je lui promis de ne pas la quitter ; alors sa main posa la mienne sur sa bouche, ses yeux à demi éteints

cherchèrent à me remercier. Un peu de repos suivit cette assurance : elle s'endormit, et ce sommeil devait aider à notre séparation. Hélas ! on me remit une troisième lettre : on désespérait de la vie de M. Wisburne, qui se plaignait de ma négligence, me croyait déjà en route, et souhaitait ardemment de pouvoir me parler avant sa mort. Cet appel à l'honneur, l'opprobre dont je me serais couvert, si, par faiblesse, j'avais trompé la dernière espérance de celui qui m'avait tenu lieu de père, tout vint m'assaillir et m'aveugler sur ma position. Cette dernière lettre me faisait honte de mes incertitudes ; je pris mon parti d'une manière irrévocable, je répondis que je serais à Rome dès le lendemain. Dans ce moment-là même, ma femme poussa un cri qui retentira toujours au fond de mon cœur. Je m'approchai, elle dormait encore ; on voyait même que l'espérance dominait dans son rêve.

Délices de mon être, mon épouse, mon amie ! pourquoi le Dieu de bonté permit-il que je pusse m'éloigner après t'avoir trompée ? Par quel esprit de vertige fus-je donc entraîné ? et de-

vais-je me résigner à l'accomplissement de ce devoir cruel?

Francis avait reçu l'ordre le plus précis de de pas la perdre de vue une minute. Un médecin était établi chez moi ; ses femmes et ses parents l'entouraient. Rassuré par tant de précautions, je commis la faute involontaire que je me reproche à présent comme un crime, cette faute qui rendit Nisieda coupable, qui m'a aigri contre la providence même, et devait me faire abhorrer l'existence. Je partis, après avoir exigé de tout le monde et surtout de sa mère, la promesse de la veiller sans cesse et de me dépêcher un courrier si son état empirait; je partis, après lui avoir de nouveau juré dans quelques lignes d'être revenu le dixième jour au plus tard. Dieu sans doute avait voulu que le sommeil dont il l'enveloppa fût une sorte de léthargie. On m'arracha d'auprès de son lit sans qu'elle eût été éveillée par mon désordre, par les baisers dont je couvrais son sein et ses lèvres décolorées. Ah ! que ne se réveilla-t-elle alors ! que n'a-t-elle pu dire un mot, un seul mot, je serais encore le plus heureux des hommes.

Le repentir me ramena de plus de dix lieues de Naples à Pouzzoles; je voulus revoir encore une fois le lieu qu'elle habitait, j'en fis le tour lentement. C'était la nuit, le moindre frémissement des feuilles me paraissait être le bruit de ses pas; j'espérais qu'elle allait m'appeler. Honteux de tant de pusillanimité, je repris enfin cependant la route de Rome, et en y arrivant je rencontrai M. de Formont à quelques pas de la maison où mon oncle venait de mourir peu d'heures auparavant. Des étrangers lui avaient rendu les derniers devoirs; il avait vainement appelé son Emma, sa fille chérie, et ses regards mourants ne purent pas même s'arrêter sur un neveu dont il avait protégé l'enfance.

« Mon ami, me dit le bon prêtre, je ne de-
« vine que trop ce qui a pu vous priver de rece-
« voir l'adieu d'un vieillard qui vous aimait si
« tendrement.... Hélas ! ma liaison avec son
« Charles était mon seul titre auprès de lui, et
« déjà j'avais obtenu sa confiance sans trahir la
« vôtre... Mais revenons à vous; n'aurais-je
« béni qu'une union malheureuse? Quelle pâ-
« leur, quel changement!... Ce sentiment si

« pur que Nisieda semblait apporter au pied « des autels s'est-il donc transformé, ainsi « que je le redoutais, en une passion orageuse « et tyrannique?.... » Je n'avais pas la force de lui répondre.... « Allons, ajouta-t-il, que celui « qui proportionne le courage aux souffrances, « vienne à votre secours, car, je le vois, la me- « sure de vos maux sera bientôt à son comble. »

Après avoir senti redoubler mes regrets par tous les détails de la perte que je venais de faire, j'appris que la dernière volonté de M. Wisburne Barimore m'obligerait à me trouver en Angleterre deux ans après sa mort, pour assister à l'ouverture de son testament. J'écrivis à M. Denham, à miss Emma et à ma femme, pour leur faire part de ce triste événement, je renvoyai les gens de mon oncle à Londres, assez promptement pour qu'ils ne pussent pas être informés de mon mariage. « Quand irons-nous « chez madame de Saverande, dis-je ensuite à « M. de Formont, car je suis pressé, très-pressé « de retourner à Naples?.... M. de Moléar est « à Venise, reprit le missionnaire; n'y ayant « pas trouvé la comtesse, il la poursuivra sans

« doute. Elle n'a pu se décider à lui écrire une « révélation qu'il lui sera bien plus difficile de « faire ici à ce jeune homme emporté... Elle « compte sur vous... — Ah! qu'elle y compte « toujours! m'écriai-je, je ne trahirai pas « deux fois l'amitié, mais allons tout de suite « chez elle. — Vous ne pourrez la voir que « demain; après avoir prodigué ses soins à « M. Wisburne Barimore, elle est partie pour « Lorette, où s'est retirée la marquise de Sen- « necy, sa parente. Celle-ci a supplié madame « de Saverande d'aller l'y voir. La marquise est « émigrée, infirme, ruinée; vous connaissez « notre amie, elle n'a pu résister. Je l'attends, « et nous déciderons ensemble quel est le plan « le plus convenable et le plus sage qu'elle « puisse suivre. »

Partagé entre le chagrin d'avoir quitté ma femme et celui d'être arrivé trop tard auprès de mon oncle, j'attendais madame de Saverande avec une vive impatience. Francis m'écrivit douze heures après mon départ; il m'assurait que Nisieda était mieux. La lecture de ma lettre ayant paru la tranquilliser, elle avait témoigné

le désir de prendre quelque distraction. Il allait même à Naples chargé de commissions à cet effet, et ma belle-mère se rendait à Procita pour ramener une de ses cousines que ma femme affectionnait particulièrement. J'étais loin de partager leur sécurité, et cette modération me semblait si éloignée de son caractère, que j'en appréhendai d'abord les suites ; mais je la croyais bien surveillée, j'écrivais jusqu'à trois fois par jour, et je reprenais un peu de confiance.

Rome était alors menacée de l'invasion des Français; j'étais le seul à n'en être pas même préoccupé; les peines de l'âme rendent si indifférent pour les maux étrangers à celui qui nous affecte !

Le lendemain, à l'heure indiquée, nous nous rendîmes avec empressement chez madame de Saverande ; nous la trouvâmes dans un hôtel garni de la place d'Espagne. Elle chercha d'abord à me consoler de la mort de mon oncle, en atténuant mes torts, en excusant mon retard, et elle m'entretint ensuite de Nisieda avec l'effusion de la plus touchante sensibilité, avec cette curiosité douce et tendre des moindres détails de la vie, qui caractérise l'amitié des femmes et lui

prête souvent tout le charme d'un sentiment plus vif. Nous fûmes tout à coup distraits d'une conversation très-animée, par un grand bruit qui se faisait sur l'escalier. Nous vîmes descendre et porter une personne qui nous parut être une femme. Le groupe qui l'entourait la dérobait à nos yeux et la plaignait d'une manière si bruyante, que l'on ne répondit même pas aux questions d'un domestique de madame de Saverande, qu'elle avait envoyé aux informations. Cependant, ému par une sensation indéfinissable, mon cœur battait avec violence, ma tête s'embarrassait, mes jambes chancelaient sous moi, je me trouvai mal. Cet accident fut long; on ne l'attribua qu'à l'altération de ma santé. Il avait tellement agi sur moi, qu'une heure après je ne pouvais ni réunir, ni fixer mes idées; on me traîna dans une voiture. En descendant l'escalier, l'hôtesse apprit à madame de Saverande, qui avait voulu m'accompagner, qu'une jeune femme que l'on venait d'emporter, avait été trouvée étendue à sa porte et privée de sentiment. « Personne ne la connaît dans le « quartier, ajouta l'hôtesse; je ne sais comment

« elle se sera glissée jusqu'à votre chambre,
« c'est sûrement la faute de mon mari. Je suis
« surprise que vous ne l'ayez pas entendue
« tomber, cette chère dame; c'était digne de
« compassion, car elle paraît riche, elle est
« très-bien mise, et sa figure est charmante.
« Dieu lui soit en aide! elle m'a tant priée,
« qu'on l'a portée à Transtevere. Mes gens ont
« été fort bien payés, mais je crains que sa tâ-
« che ne soit finie en ce monde. Je ne m'y con-
« nais pas, ou ce sera un amour malheureux
« pour quelqu'un qu'elle n'aura plus trouvé
« ici. Ah! sainte Vierge! je sens qu'il n'en faut
« pas davantage pour devenir folle. [1] »

J'écoutais avidement cette femme; il me semblait que j'allais recevoir quelque renseignement important. J'attendais, et je faisais mille questions sans suite; tous mes sens étaient bou-

[1] Voici ce qu'écrivait à M. de Forbin, après la lecture de *Charles Barimore*, une femme célèbre dont nul ne contestera l'esprit et le jugement :

« Je vous rends grâces, pour ma part, de la simplicité de « votre narration. Car vous connaissez mon antipathie pour « l'emphase et la chaleur glaciale des malheureux imitateurs « de Chactas. Il y a un grand attrait dans votre récit. Il rap-

leversés. Je n'avais pas reçu de lettre le matin, déjà j'entrevoyais mille lueurs sinistres. Arrivé chez moi, je ne pouvais tenir dans mon lit, où M. de Formont exigea que je me misse. J'allais abréger ce tourment en demandant des chevaux de poste, lorsqu'on frappa à ma porte à coups redoublés. Il était deux heures après minuit, Francis entre : « Ah ! monsieur, se peut-il « qu'elle ne soit pas près de vous? s'écria-t-il « tout de suite. — Comment ! près de moi, ma « Nisieda? Je vous l'avais confiée, qu'en avez-« vous fait? où est-elle? rendez-la-moi.—Hélas ! « monsieur, elle s'est échappée après nous avoir « tous éloignés, car nous la savions trop faible « pour marcher sans appui, même dans la « maison. Elle a pris la route de Rome; on l'a « vue mourante à Velletri il y a quinze heures,

« pelle vos conversations ; il vous repète ; et les meilleurs en-« droits sont ceux où l'on croit vous entendre ; ne confondez « pas ceci avec les flatteries du monde, et les petites phrases « de vos odalisques parisiennes ; c'est d'une amie vraie, qui « vous rend justice, et qui ayant passé sa vie à voir et à lire les « premiers auteurs du siècle, a appris ainsi à vous mieux « apprécier. Sophie Gay. »

(*Note de l'Éditeur.*)

« et je la croyais chez vous. — Juste ciel ! dis-je « alors, ce n'est donc que trop vrai ; c'est toi, « femme adorée, qui m'auras suivi chez ma- « dame de Saverande ; mon cœur ne m'avait « pas trompé, peut-être succombes-tu main- « tenant à l'excès de tes maux. Courons vite ; « sachons où on l'a transportée. » Je sors à demi vêtu. M. de Formont me suivait en soupirant ; nous cherchâmes inutilement tout le reste de la nuit et pendant les deux journées suivantes. Nisieda n'était restée que peu d'instants dans la maison où elle s'était fait conduire en sortant de l'auberge ; on avait inutilement tenté de la retenir. On disait aussi qu'elle donnait des preuves de démence, qu'elle luttait contre les douleurs de l'enfantement ; et les barbares avaient permis qu'elle se traînât hors de chez eux. Harassé de fatigue, l'âme et le corps épuisés, je la cherchais encore le quatrième jour, offrant un spectacle presque public de l'égarement de ma raison. Je demandais mon amie à tout le monde ; on fut obligé d'employer la force pour me contraindre à m'arrêter quelques instants. Je tombai dans une stupeur ina-

nimée. M. de Formont ne me quitta qu'alors, après avoir essayé, sans succès, de me faire prendre quelque nourriture. Étant lui-même au dernier degré d'inanition et de chagrin, il venait de sortir lorsqu'on m'apporta un billet écrit de la main de ma femme, et ne contenant que ceci :

« Venez près de *Santa Rosalia in Cosmedin*,
« dans la grande maison à côté du monastère
« *della via Crucis.* »

Je dévore des yeux, je baise ces caractères chéris... Il était neuf heures du soir, Francis me soutient, me porte, j'arrive enfin. Une sœur de la charité semblait nous attendre. — Vous êtes sûrement le père? me dit-elle. — Oui; et je l'entraîne sans l'écouter; respirant à peine, tout à la fois glacé, brûlant, oppressé, j'entendais le bruit du battement de mes artères. Nous entrons dans une petite chapelle, et là, quel spectacle terrible, déchirant et ineffaçable! là, par terre, au pied d'un autel, était étendu un pauvre enfant mort, entouré de cierges et couvert de fleurs; on avait placé sur son petit linceul plusieurs tresses de cheveux et une lettre. Tout mon sang était glacé dans mes veines. O grand

Dieu ! pourquoi, dans cet épouvantable moment, ne m'as-tu pas réuni à cette innocente créature? il fallait donc, pour consommer le sacrifice, que tu me donnasses la force de lire ces mots :

« Charles, tu m'as trahie ; tu n'es venu ici « que pour retrouver celle que ton cœur a tou- « jours aimée en secret. Ta fuite a empoisonné « mon fils dans mes entrailles ; regarde-le, « contemple ton ouvrage. Je puis te pardonner, « mais je vais me punir de la honteuse faiblesse « de t'adorer encore. Ne me cherche plus ; il « te serait moins impossible de rendre à la vie « l'enfant de mon amour que de me retrouver « et de ramener le bonheur dans l'âme de Ni- « sieda. Adieu à jamais. »

J'étais tombé la face contre terre, je me roulais sur la dépouille inanimée, seul gage qui me restât de l'union la plus malheureuse. J'ignore ce que l'on fit de moi quand un voile épais vint me dérober à ce supplice, mais j'avais senti dès le premier instant que tout mon sang refluait vers mon cœur ; et j'y souffrais des déchirements qui auraient dû amener la destruction de mon être.

Ainsi le tombeau s'entr'ouvrit encore une fois pour me recevoir; ce ne fut que bien longtemps après que je reconnus ceux qui m'avaient rendu le service cruel de me conserver la vie. L'homme condamné à périr sur l'échafaud, voit avec moins de saisissement ceux qui sont destinés à l'y conduire.

Voilà comment cette jalousie aveugle alluma une telle soif de vengeance dans le cœur d'un ange, qu'elle fit de celui qui l'adorait l'homme le plus misérable. J'ai été la victime de la frénésie d'un amour que je partageais. Quand je me réveillai, quand je sortis du sépulcre dont j'avais, en quelque sorte, goûté le repos pendant deux mois, le nom de Nisieda fut encore le premier mot que j'essayai de prononcer, même avant d'avoir recouvré ma raison. Sa mère, sa sœur, madame de Saverande et M. de Formont étaient autour de moi, et j'appelais celle qui venait de me traiter si cruellement sans que je m'attendisse à une réponse; seulement sa pauvre mère me disait en sanglotant : « Mon fils, mon cher fils, prenez courage; « Dieu nous la rendra; nous irons la chercher

« ensemble, fût-elle au bout de la terre, je « vous le promets. » A peine fus-je revenu à la vie, que ma première idée fut un odieux souvenir ; j'éprouvais parfois des mouvements de haine, mais surtout un éloignement invincible pour tout ce qui n'avait pas rapport à l'objet de mes regrets.

Voici, à force de recherches, le peu de détails que je pus recueillir sur cet inconcevable événement.

Après avoir quitté le lieu où elle m'avait rencontré et celui où elle se fit transporter, ma femme s'était traînée seule dans un hospice. Ayant exigé le secret de la supérieure de cette maison, elle y mit au jour un enfant mort. Le prêtre qui dirigeait cet établissement avait entendu sa confession ; lui seul pouvait connaître sa retraite, car elle s'était hâtée de fuir dès que son état le lui avait permis. Ce prêtre n'était plus à Rome, et tout ce qui composait l'hospice gardait à ce sujet un silence impénétrable, qui sut résister à toutes les séductions. Le père de Nisieda la cherchait alors à Naples, où le rapport d'un voiturier nous fit imaginer qu'elle

aurait pu se rendre. Quoique ses principes religieux me rassurassent sur la crainte d'un suicide, je n'en tremblais pas moins que, sans attenter à ses jours, elle ne tînt plus à les conserver. Il paraît que, m'ayant suivi pas à pas, elle fut témoin de l'accueil que me fit madame de Saverande, elle vit sa figure, sa beauté; l'ignorance où elle était de la langue que nous parlions, finit par porter l'égarement dans le cœur de ma malheureuse épouse. Quand je songeais aux tourments qu'elle avait endurés, pouvais-je ne pas lui pardonner? D'ailleurs il n'était pas en mon pouvoir de former un autre vœu que celui de la retrouver, de revoir celle que j'idolâtrais, et sans qui l'existence ne sera plus désormais pour moi que la coupe la plus amère. L'inaction à laquelle me condamnait mon affaiblissement augmentait encore mon chagrin; il me semblait que, si j'avais pu parcourir Rome, j'aurais obtenu des renseignements plus positifs.

M. de Formont et madame de Saverande ne pouvaient se pardonner d'avoir été en partie les causes innocentes de mon désastre. J'étais obligé de consoler cette dernière, qui n'avait

cessé de me prodiguer les soins de la pieuse amitié, tandis que Moléar, homme froid et frivole que nous connaissions bien mal quand nous redoutions la constance de son amour, Moléar apprit d'abord avec beaucoup de sangfroid, à Venise et par une simple lettre de M. de Formont, ce que nous avions tremblé de lui annoncer. Il fit plus, il négligea madame de Saverande, sa sœur, cette femme digne de tous les hommages; et oubliant bientôt un sentiment que sa vivacité seule eût pu faire pardonner, il nous fit part, pendant ma convalescence, de son mariage avec une jeune et riche Allemande. Le mépris qu'il m'inspira dès lors eut bientôt effacé ce faux ami de ma pensée. Hélas! mes maux ne me laissaient aucun relâche. Quand je ne m'accusais pas d'indifférence envers mon oncle, je me reprochais ce qui n'était que l'ouvrage de la plus cruelle destinée. Pourquoi, me disais-je, n'avoir pas écouté cette voix intérieure qui me criait de ne pas m'éloigner d'une femme chérie?

Il n'était plus temps, et chaque jour on me flattait, on m'abusait encore parfois. Un mot d'espoir prononcé par mes amis m'épargnait

quelques larmes; mais, quand je considérais ce que le monde allait devenir pour moi sans Nisieda, je ne voyais plus qu'un long désert qu'il faudrait traverser sans but et sans abri. Je tombais alors dans un état de doute et de dégoût général; mon âme, fatiguée par la souffrance, n'éprouvait même plus d'amour. Il est une période de cette passion où, ne pouvant plus donner le bonheur, elle ne subsiste encore que par le désespoir. Peut-être celle que j'adorais m'eût-elle paru bien plus blâmable si elle eût été en ma puissance, et c'est une suite de cet empire de l'imagination, qui n'accorde jamais plus d'indulgence et ne prête jamais plus de charme qu'à l'objet de nos désirs ou de nos regrets.

Quelquefois, comme après un rêve fatigant, j'attendais le jour avec impatience, et je ne me croyais pas irrévocablement malheureux.

Dès que je pus me livrer à des poursuites actives pour découvrir l'asile de ma femme, ce fut avec une persévérance qui, sans me distraire, me rendit un peu d'énergie; j'usai de mille moyens pour retrouver ma bien-aimée. Je semais l'or, j'employais de toutes parts des gens

intelligents, auxquels l'espoir d'une forte récompense prêtait un zèle qui fut toujours en défaut. Secondé par madame de Saverande et par M. de Formont, je fixai à chacun de nous son quartier de Rome à explorer, et nous rivalisions d'exactitude et de ruse pour pénétrer jusque dans l'intérieur des maisons religieuses.

Je m'étais logé près du couvent des carmélites. Je m'oubliai un soir dans leur église, où mon fils avait été enterré. Grâces aux soins de M. de Formont, un marbre noir m'indiquait la place qui devait être longtemps arrosée de mes pleurs; c'était au fond d'une nef, on ne m'aperçut pas, les portes se fermèrent. Les religieuses réunies, à minuit, psalmodiaient lentement des cantiques. Leur procession traversa le chœur; elles remerciaient Dieu de les avoir placées à l'ombre de ses ailes, loin des orages du monde; et dans le même sanctuaire, un pauvre naufragé de la vie, abattu, consterné, ne lui adressait que des plaintes et de longs gémissements. Peu à peu les chants s'éloignèrent; les lumières s'éteignirent, les voûtes sonores ne répétèrent plus que faiblement les accents mé-

lancoliques dont l'impression venait de rouvrir toutes les plaies de mon cœur. Couché sur ce marbre humide, dans l'obscurité funèbre du lieu saint, je contemplais les statues qui couvraient les tombeaux, et qui, prises pour des ombres, ajoutaient encore à la sombre horreur qui régnait dans mon âme. J'avais cru reconnaître la voix de Nisieda dans celle d'une jeune religieuse qui répéta par trois fois ce dernier verset qui terminait la cérémonie : *dona eis pacem*[1]. Au même instant toutes les cloches sonnèrent, et, malgré moi, je poussai un cri qui se perdit dans la vaste étendue de cet édifice. Je voulais m'élancer vers le chœur, et je restais immobile, les cheveux hérissés, la bouche sèche et paralysée. J'appelais ensuite mon enfant à haute voix ; penché sur la pierre, j'interrogeais sa cendre innocente ; mon imagination égarée poursuivait cette ombre chérie dans l'immensité des cieux. Je lui créais un visage, je le voyais me sourire en étendant vers moi ses bras caressants. Accusant alors sa mère : « C'est toi, bar-« bare, m'écriai-je, qui nous a tous séparés ;

[1] Accordez-leur la paix.

« c'est ton caractère injuste et odieux qui m'a « privé de mon fils, toi seule répondras de sa « mort et de la mienne. Je maudis le moment « où je te vis pour la première fois, et bien « plus encore celui où je te fus uni. J'ai hor- « reur de ta beauté, de ta grâce perfide qui m'a « séduit et entraîné dans un abîme de maux. « Puisse mon souvenir être désormais pour toi « une source de tortures toujours nouvelles ! « puissé-je te conserver la haine que tu m'in- « spires à présent ! » Hélas ! de nombreuses larmes vinrent bientôt interrompre le cours de mes reproches. A peine son image suppliante m'avait-elle apparu, que je la rappelais ; je sollicitais mon pardon, je prodiguais à cette infortunée les noms les plus tendres, les excuses les plus passionnées, et, renouvelant la promesse de consacrer mon existence entière à la chercher, à la ramener à son époux, je prenais à témoin de ma résolution tous les monuments sacrés dont j'étais environné. Ce fut dans cet état impossible à décrire que me trouvèrent les premiers rayons du jour, quand ils purent traverser et colorer les vitraux.

Je renouvelai de sérieuses informations ; il me parut certain que Nisieda n'était point dans ce monastère.

Cependant, mon oncle Denham, sachant que j'avais été longtemps et sérieusement malade, me conjurait de venir respirer l'air natal ; il m'assurait que ma cousine Emma le souhaitait vivement aussi ; il me proposait de venir lui-même me soigner, malgré ses infirmités, si je m'obstinais à ne pas me rapprocher de mes parents. Je lui répondais avec reconnaissance, mais je le prévenais que, n'espérant mon entière guérison que d'un voyage en Sicile, qui m'était conseillé par les médecins, j'allais partir pour Palerme, d'où il était possible que j'entreprisse un trajet plus considérable.

A cette époque, l'aïeul et la femme d'Adora moururent ; cette dernière succomba aux sollicitudes de la tendresse maternelle ; et le vieillard s'éteignit doucement à Procita, ne comprenant plus rien depuis longtemps au déplacement et à l'agitation de sa famille. Carina fut mise dans une maison d'éducation.

Le séjour des Français à Rome n'avait été

fâcheux pour aucun de nous. La providence récompensa le courage de mes amis, qui n'avaient pas voulu me quitter; bien loin de maltraiter leurs compatriotes, les chefs offrirent à madame de Saverande des moyens de rentrer en France que nous la pressâmes d'accepter. Elle suivit ce conseil, et fut accompagnée de nos vœux quand elle se mit en route avec la marquise de Sennecy sa tante.

M. de Formont et moi, nous nous embarquâmes ensuite à Civita-Vecchia pour Palerme. Je soutins mieux les fatigues de la navigation que je n'avais osé l'espérer. Nos perquisitions à Palerme ne furent pas plus heureuses que mes recherches constantes à Rome et celles du père de Nisieda à Naples, où il s'était fixé. Il me fit écrire qu'il avait des parents très-proches à Syracuse, à Céphalonie, et d'autres à Smyrne. On croyait possible que ma femme se fût retirée auprès de l'un d'entre eux; cependant toutes les lettres écrites à ce sujet étaient demeurées sans réponse. Je ne m'en décidai pas moins à visiter d'abord la Sicile; je parcourus sans curiosité les ruines d'Héraclée et de Sé-

geste, les temples d'Agrigente, de Taormine et de Sélinunte; nous relâchâmes au cap Pelore et traversâmes la vallée d'Ispica, ainsi que tout le val *di Noto*. Je trouvai à Syracuse un oncle de ma femme, prieur d'un ordre monastique dont le couvent est bâti au-dessus des fameuses carrières ou Latomies. Il savait à peine qu'il eût une nièce, et fut cependant touché du sort de cette infortunée et du mien.

Nous vîmes les sépulcres de Timoléon et de Denys, ceux d'Hiéron et d'Archimède, dans Néapolis.

Je suivais docilement M. de Formont, dont tous les efforts pour me distraire se bornaient sagement à faire passer sous mes yeux une grande variété d'objets, à fixer un instant mes regards par l'importance des monuments dont ces rivages sont couverts. Il me ramenait sans cesse, mais avec peu de succès, à l'admiration de cette terre classique, où les phénomènes de la nature la plus riche se mêlent aux plus nobles souvenirs.

Mon cœur repoussait toutes les jouissances; peu m'importait, quand nous naviguions, le

matin auprès de la côte, que les vents de terre fussent chargés des parfums de toutes les forêts d'orangers qui bordent cette plage; peu m'importait que ce souffle embaumé caressât légèrement nos voiles, puisque l'espérance ne dirigeait plus le gouvernail. Deux fois des tempêtes du sud menacèrent de nous briser contre les écueils de Catane; alors, penché sur une vergue de l'avant, je mesurais d'un œil avide la profondeur des eaux, je défiais d'un sourire amer la vague verdâtre qui dépassait la hauteur de nos mâts, et semblait prête à nous engloutir.

Je ne rencontrai à Céphalonie que des pêcheurs grossiers qui ne savaient ce que je leur demandais, et que je laissais bien surpris d'avoir reçu quelques bienfaits pour des questions auxquelles ils n'avaient pu répondre.

Je ne fus guère plus satisfait à Smyrne; l'oncle de Nisieda n'était plus. La veuve et ses enfants qui vivaient dans une honnête aisance, avaient appris le mariage de leur cousine; ils partagèrent mon chagrin et cherchèrent à l'adoucir. Hélas! je n'avais plus à poursuivre au-

cune route certaine, aucun but désigné. Le sage M. de Formont ne me rappelait à une douleur plus raisonnable qu'en me parlant beaucoup de la malheureuse femme qui en était la cause; il justifiait aisément sa faute. Nous n'étions occupés que d'elle au fond des grottes d'Antiparos, et en foulant les marbres d'Athènes et de Mégare. Nous passâmes ensuite à Alexandria Troas, dans l'Asie mineure; d'où nous allâmes jusqu'à Héraclée de Bithynie, dont le consul français était étroitement lié avec mon ami : ses soins et ses connaissances en médecine me furent fort utiles dans cette terre étrangère. Nous revînmes ensuite en Italie, et nous débarquâmes à Otrante.

Rome renfermait ce qui me restait de plus cher et de plus précieux, je m'y rendis. La tristesse de cette ville était d'accord avec le sentiment qui me dominait. Le pape, sans habiter Rome, y avait repris sa puissance pacifique; il appela M. de Formont à Venise, et le chargea, de nouveau, d'une mission importante. Nous nous jurâmes de nous revoir, quelque part que ce fût, avant la fin de l'année. Cet ami, dont la

saine philosophie et la vertu m'étaient si nécessaires, ne pouvait se résoudre à s'éloigner de moi; l'obéissance l'y contraignit, et je demeurai seul auprès d'un tombeau.

J'avais abandonné ma maison de Pouzzoles au père de Nisieda, qui la louait, me dit-on, à des étrangers. Je ne me sentis pas la force de retourner à Procita. Naples avait été arrosé de sang, Cimarosa venait d'y périr; enfin, peu d'années avaient suffi pour m'isoler entièrement sur la terre.

Après avoir épuisé tous les moyens connus et secrets, pour obtenir même l'ombre d'un renseignement vraisemblable sur le sort de Nisieda, après avoir même intéressé le cardinal ministre à cette recherche sans en obtenir plus de succès, je me résolus enfin à souscrire aux désirs toujours plus pressants de mon oncle; et je pris la route d'Angleterre par la France, avec laquelle nous étions alors en paix. J'étais bien décidé à revenir à Rome dès que mes affaires seraient terminées. Je rencontrai, chemin faisant, une nuée de mes compatriotes; ils ignoraient tous mes infortunes; j'appris avec

plaisir que mes malheurs n'avaient pas encore affligé ma famille et qu'ils lui étaient entièrement inconnus.

En passant à Paris, je courus chez madame de Saverande; je la trouvai modestement logée dans un petit appartement, sous les toits de cet hôtel de B.... que j'avais vu si magnifique. Elle s'était mariée, je lui trouvai de l'embarras avec moi. Son mari n'avait de fort distingué que son nom, et me parut plus occupé de retrouver la fortune qu'il avait perdue que de jouir des qualités et des agréments de sa femme. Elle me pria de revenir, mais chaque jour me prouva davantage que ce n'était plus la même personne. Ses idées avaient pris une direction peut-être plus raisonnable, elle avait de nouveaux devoirs à remplir; ma présence lui rappelait les événements les plus pénibles de sa vie, et ma vue l'attristait sans l'intéresser. Ses paroles les plus consolantes me semblèrent froides, étudiées, et nous nous quittâmes mécontents l'un de l'autre, et affligés d'avoir perdu jusqu'aux illusions de l'amitié.

Je partis alors pour Londres, où se terminera

ce journal du voyage le plus funeste et le plus orageux.....

FIN DU JOURNAL DE CHARLES BARIMORE.

Cette narration avait tellement excité mon intérêt, que je la lus sans m'interrompre. Je renvoyai cet écrit par Francis, sachant quelle importance M. Barimore devait attacher au secret qu'il contenait. Je lui adressai en même temps quelques expressions d'une vive sympathie, et j'en reçus cette réponse.

Sumpton-Abbey, West Moreland, 5 janvier.

« Mon cher Egerton,

« Je suis charmé que ma confiance vous « semble la meilleure preuve de mon attache- « ment; si j'en connaissais une plus forte, j'y « aurais recours, n'en doutez pas. Vous me con- « naissez à présent aussi bien que si nous ne

« nous fussions jamais quittés; vous savez quelle
« était ma Nisieda, vous la plaignez, et l'aimez
« sans doute.

« Je viens de recevoir une lettre de M. de
« Formont; il accomplit sa promesse, et me
« communiquera, ajoute-t-il, une chose qu'il
« ne peut m'écrire. Cet ami rare a quitté la
« Suisse, il traverse la Hollande; jugez avec
« quelle impatience je l'attends. Je vous l'ai
« adressé, vous le verrez avant moi, et me l'a-
« mènerez à Sumpton-Abbey. Je ne puis pré-
« voir ce qu'il va m'apprendre. Si ma femme
« vit encore, si l'on connaît enfin sa retraite,
« n'était-il pas tout naturel de me le mander?
« Quelque part qu'elle soit, Nisieda ne peut
« vivre que pour son époux. Ah! si elle était
« retrouvée, l'explication de nos torts serait
« bien facile; mais il me le dirait; il a été le
« témoin de mes angoisses, il connaît ma posi-
« tion auprès de ma famille, et sait que je ne
« puis plus tarder longtemps à lui donner l'ex-
« plication de ma conduite.

« Je me flatte vainement; M. de Formont
« n'aura reçu que des rapports incertains,

« comme tous ceux qu'il m'a transmis jusqu'à
« ce jour. Mon cœur est las de l'espérance ; j'en
« ai eu tant de fois et toujours en vain ! Que de
« faits qui paraissaient devoir amener une dé-
« couverte ont trompé mon attente !

« M. Denham se rappelle à votre souvenir ;
« il a éprouvé deux attaques de goutte succes-
« sives, et ne saurait décidément être trans-
« porté ailleurs. Emma ne veut jamais le quit-
« ter; elle le veille, tandis qu'elle-même au-
« rait besoin des plus grands ménagements, et
« tous deux s'oublient pour ne penser qu'à moi
« et pour prévoir tout ce qui pourrait me dis-
« traire. Ils espèrent que nous pourrons reve-
« nir tous ensemble à Londres, dès que mon
« oncle sera mieux. Ah! mon ami, quel tourment
« que cette certitude de réduire au désespoir
« un aussi excellent homme que M. Denham !
« et la pauvre Emma... peut-être me croit-elle
« encore digne d'elle, et je me sens forcé de la
« fuir ! je feins d'avoir du goût pour la chasse,
« et je passe mes journées entières dans les
« bois. Quelle consolation pourrais-je leur don-
« ner? Pourquoi tromper cette douce Emma,

« qui quitte mon oncle seulement le soir pour
« venir du côté par où elle imagine que je ren-
« trerai ! J'ai souvent trouvé la trace de ses pas
« sur la neige, loin de l'abbaye; elle m'avait at-
« tendu... et sa poitrine est affectée... elle souf-
« fre..., et je n'ai pas le droit de chercher à
« prolonger sa vie en lui offrant un titre malheu-
« reux qui pourtant l'y rattacherait peut-être.

« Adieu, mon cher Egerton, M. de Formont
« arrivera trop tard ; songez que c'est dans peu
« de jours que l'honneur m'oblige de tout ra-
« conter à ma famille.

« Mais pourquoi ai-je demandé ce délai à
« Bath ? n'aurais-je pas dû me montrer tout de
« suite tel que j'étais et tout dire, puisque rien
« ne pourra me faire changer ? Le cœur hu-
« main est un dédale inexplicable ; cette ten-
« dance à chercher un remède dans l'avenir, à
« compter sur des événements problématiques
« pour résoudre de grandes difficultés, enfin
« cette confiance dans le temps est une faible
« consolation; hélas! le temps aggrave bien plus
« de maux qu'il n'en guérit. »

C. B.

Quelques jours après cette lettre, je reçus encore celle-ci :

« Oui, mon cher Egerton, j'attends toujours « aussi vainement ; les lettres qui m'arrivent « d'Italie ne m'apprennent rien de ce que M. de « Formont me fait pressentir. Je vais souvent à « plusieurs lieues au-devant de vous ; là, j'é- « coute au détour de la montagne si aucun « bruit lointain ne m'annonce l'arrivée des « voyageurs, et je n'entends que le vent du « nord chargé de frimas ; il siffle dans les bois « de sapins, en balançant tristement leurs som- « mets couverts d'une neige glacée.

« Mon oncle me paraît s'être encore affaibli. « J'augure bien mal de cet attendrissement « continuel et de ce besoin de nous avoir « toujours auprès de lui ; il ne veut rece- « voir de secours que de notre main. Quelque- « fois il prend celle d'Emma et la mienne, il les « rapproche ; son regard cherche à lire dans « mon âme. Ma tête se baisse, je me sens rou- « gir, pâlir, et les larmes du vieillard coulent « alors avec abondance. C'est ainsi qu'autour de

« moi s'est établie une lutte constante entre
« le présent et le passé pour me rendre le plus
« malheureux des hommes. »

C. B.

Une lettre de M. Denham était jointe à cette missive; elle peindra mieux ses chagrins que ma plume ne saurait y parvenir.

Sumpton-Abbey.

« Je veux vous écrire aussi, mon cher mon-
« sieur Égerton; cela n'a jamais été mon fort
« que le style épistolaire; mais si je n'écris
« à personne, c'est que je n'ai pas aimé
« beaucoup de gens. Cependant je me décide, je
« veux vous dire moi-même que je vous cau-
« tionne pour une bonne et estimable créature,
« que votre société est aimable comme votre
« âme est franche, et qu'il n'y a pas un homme
« par comté dans les trois royaumes en qui
« j'aie plus de confiance qu'en vous. Je vous di-
« rai que je ne suis plus le même; ces enfants
« me tueront; cela ne parle, ne mange, ni ne

« dort. Ils disent qu'ils m'affectionnent comme
« leur père; ils ont bien raison; car j'ai le cœur
« brisé de les voir ainsi dépérir chaque jour.
« Ah ! ce Charles, il n'aurait qu'un mot à dire,
« et je deviendrais, ce me semble, sain et leste
« comme un chevreuil. Vous devriez le déci-
« der à ce mariage, il a tant d'estime pour vous;
« où trouvera-t-il plus d'amour et de vertus
« que chez mon Emma? Cette fille-là n'a pas
« un seul défaut. Nous étions tous assez bons,
« mais très-colères dans la famille; celle-ci est
« un agneau pour la douceur; et Dieu permet-
« tra-t-il que la tristesse la fasse mourir à mes
« yeux? Enfin, tout cela sera bientôt expliqué.
« En attendant je ne vois jamais Charles; il dit
« qu'il court la chasse; et Jack, son palefrenier,
« m'a assuré qu'un renard passerait entre les
« jambes de son cheval, que le pauvre enfant
« n'y ferait point attention.

« C'est pourtant ce long séjour en Italie qui
« nous vaut cela ; ce n'était pas assez d'y avoir
« perdu le malheureux Wisburne. Il y a quel-
« que diablerie là-dessous, mais je n'en verrai
« pas la fin. Non, M. Égerton, je vous le pré-

« dis, je le sens, je n'en verrai pas la fin; et « s'ils avaient été heureux, je crois que la mort « n'aurait jamais pu m'atteindre.

« Si je pouvais faire quatre pas, je les emmè- « nerais à Londres; mais je suis enchaîné ici par « cette maudite goutte qui m'étouffe : et ils « s'obstinent à ne pas m'y laisser seul.

« Adieu, mon cher Égerton. Dans tous les « cas, je vous les recommande du fond de « mon âme; car bientôt, si je veille encore sur « mes enfants, ce sera d'une place où l'on « ne peut plus former que des vœux pour les « êtres que l'on chérissait. »

G. Denham.

P. S. « Pardonnez-moi d'avoir été forcé de « faire achever ceci par une main étrangère. »

Si je cherchais à encourager mes amis malheureux, je n'en sentais pas moins combien mes consolations étaient insuffisantes contre des chagrins aussi graves. J'attendais M. de Formont d'heure en heure; mais mon inquiétude fut

extrême, lorsque Francis, que l'on m'avait dépêché en courrier, me remit ce billet écrit à la hâte.

Sumpton-Abbey.

« Partez, mon cher Egerton, venez le plus « vite possible; je ne fais pas le tort à votre « amitié d'admettre que la moindre difficulté « vous empêche d'être ici dans trois jours : et « peut-être aurons-nous déjà perdu mon oncle!

« Avant-hier il éprouvait plus d'étouffement « qu'à l'ordinaire : le mal s'emparait de sa « poitrine : il rassembla ses forces pour me « prier de lui confier mon secret. Emma était « présente. J'hésitai longtemps; il insista avec « tant d'ardeur, son cœur lui fournit des ex- « pressions si rassurantes, que je finis par lui « avouer mon mariage et l'ignorance absolue « dans laquelle j'étais sur le sort de Nisieda. « *Eh bien!* dit alors Emma avec un accent déchi- « rant et la plus noble simplicité, *c'en est donc « fait ; c'était ce que j'avais le plus à redouter. Oui, « Charles, je le déclare hautement devant celui en « qui j'ai retrouvé le plus tendre père, je m'étais flattée*

« *de l'espoir de vous appartenir un jour. Je vous* « *aime, et nous voilà séparés pour jamais! Ah! du* « *moins, que votre cœur apprécie l'étendue de mon* « *sacrifice!* M. Denham voulut parler, mais il « ne put articuler que quelques paroles. Je « n'osais lever les yeux sur eux. Tombé aux « genoux de mon oncle, je ne fus rappelé à « moi que par les cris redoublés de ma cousine. « M. Denham semblait lutter contre les plus « cruelles souffrances ; il ne reprit ses sens que « quelque temps après. Emma nous parlait à « tous deux avec ce courage héroïque que peut « donner la douleur, quand on vient de se con- « sacrer à elle pour toujours.

« Depuis ce moment, mon oncle a été fort « mal. Amenez-nous pourtant des médecins, « quoique je ne connaisse point d'antidote « contre le poison que je viens de faire couler « dans ses veines.

« M. de Formont n'arrive pas ; je ne sais ce « que nous allons devenir. Ne perdez pas une « minute, songez que c'est l'instante prière de « votre ami. »

C. B.

Je partis sur-le-champ, laissant des instructions pour M. de Formont sur les moyens les plus prompts de nous rejoindre. Lorsque j'arrivai à Sumpton-Abbey, M. Denham était mourant; un silence lugubre régnait dans les vastes cours de l'abbaye : la neige dont cet édifice était couvert en faisait ressortir l'architecture sur un ciel nébuleux. Je traversai de grandes salles inhabitées; j'avais le cœur serré. Charles et Miss Emma étaient réunis. Je trouvai celle-ci fort changée, et M. Barimore beaucoup plus sombre. Il me parla du retard de M. de Formont, mais le danger de son oncle l'occupait entièrement. Nous nous rendîmes auprès du malade; son agonie avait été fort longue, et il était absolument hors d'état de nous reconnaître. Tout ce que nous fîmes pour parvenir à rappeler ses sens fut inutile : peu d'heures après mon arrivée, il rendit le dernier soupir.

Je n'ai jamais rien vu de plus touchant que les regrets de mes malheureux amis, se reprochant tous deux la fin douloureuse de l'homme sensible qui n'avait pu survivre à la certitude de leur séparation. M. Denham était si bon, si gé-

néreux, que ses domestiques et tous les pauvres des environs crurent perdre en lui le meilleur des pères.

Bientôt un peu de terre cacha ce qui restait de cet être simple et aimant ; et nous fîmes graver sur la pierre qui le couvrait cette modeste inscription :

Ici repose
L'homme juste
Et compatissant ;
Il souffrit des peines de ses semblables,
Et il est mort victime de l'amitié.

« Ce que nous venons de tracer sur cette « tombe, me dit alors Barimore avec amer- « tume, sera couvert plus d'une fois par la « feuille d'automne, et le passant n'écartera « pas même ce faible obstacle pour chercher « ici un souvenir ou une leçon. »

J'aurais désiré arracher mes amis de Sumpton-Abbey, et les mener tout de suite à Londres, mais on attendait une cousine de Miss Wisburne qu'il avait paru convenable d'appeler auprès d'elle, Miss Emma se trouvant à vingt

ans libre de sa personne, de sa fortune, et n'ayant plus de parents âgés. D'un autre côté, il était très-urgent qu'elle s'occupât de sa santé, dont le dépérissement devenait chaque jour plus sensible.

M. de Formont arriva enfin, sa traversée avait été difficile. Charles et lui se tinrent longtemps embrassés ; il salua ensuite Miss Emma avec respect. Quand M. Barimore nous présenta l'un à l'autre, il ajouta : « Vous m'aimez assez « tous deux pour que bientôt vous en soyez en- « semble au plus haut degré de la confiance. » M. de Formont prit alors ma main, et s'inclina. Je contemplai avec vénération cette figure noble et austère qui portait l'empreinte de ses longs travaux.

« Mon ami, existe-t-elle encore? parlez, « lui dit Charles à voix basse ; délivrez-moi du « supplice de l'incertitude.—Elle vit, répondit « le prêtre ; elle est en Sicile ; mais nous igno- « rerons toujours le lieu de sa retraite. Je sais « que l'infortunée n'a retrouvé un peu de calme « que depuis quelques mois : un long état de « langueur l'a rendue méconnaissable ; on cher-

« cherait aujourd'hui vainement en elle quel-
« que trace de sa beauté... » Je soutenais Barimore presque défaillant. « Grâce, grâce, dis-je
« au missionnaire, il ne saurait en entendre
« davantage. » Miss Wisburne était sortie dès les premiers mots de cette pénible explication, qui se prolongea bien avant dans la nuit.

Voici un sommaire du récit de M. de Formont. Il le commença au moment de la séparation des deux époux.

Nisieda croyait avoir depuis longtemps la conviction que Charles voulait l'abandonner ; le voyage de Rome lui parut le prétexte de la fuite de Barimore. Feignant d'être rassurée sur son prochain retour, elle mit beaucoup d'art à éloigner Francis et tous les siens ; ils la quittèrent sans méfiance. Elle disparut bientôt, vola vers Rome, découvrit la demeure de son mari, le suivit sans en être vue, et monta après lui chez madame de Saverande, qu'elle vit se jeter dans les bras de Barimore. On parlait français. Persuadée qu'elle est trahie, elle veut fuir, chancelle et tombe. On l'emporte dans une auberge qu'elle quitta aussitôt pour un hospice. C'est là,

qu'après son accouchement, fut formé et exécuté le projet de la vengeance barbare qu'elle exerça sur son époux.

On présume que le désordre de ses idées obligea les sœurs qui l'avaient d'abord cachée avec soin et traitée avec égard, à sévir ensuite contre elle, et même à l'enfermer. Alors, déchirée par l'amour, la jalousie et le souvenir de sa faute, dans l'excès de son égarement, elle franchit un mur, s'échappa de sa prison, et s'en alla errant au hasard. Cette malheureuse femme, faible, exténuée, revint à Naples après avoir éprouvé ce que la misère et le délire ont de plus affreux. Avant de rendre le dernier soupir, elle voulut revoir le rivage où on l'avait tant aimée. Sa maison de Pouzzoles était louée à des étrangers qui la repoussèrent; ses parents avaient quitté Procita. Il paraît que c'était à cette époque que M. Barimore la cherchait dans le Levant. Personne ne pouvait la reconnaître sous les lambeaux qui couvraient sa maigreur; elle arriva jusqu'à l'église de la madone de Pouzzoles. Ce temple, qui avait été le témoin des scrupules de l'amour heureux, le devint des con-

vulsions du désespoir. Nisieda venait expirer sur ces mêmes marches qui la virent autrefois plus brillante que les fleurs dont on y présentait les guirlandes. Ses yeux ne lurent plus sur cet autel l'inscription qui avait, au temps de son bonheur, frappé sa vue : *Stella matutina*[1] ; elle n'y regarda plus que celle-ci : *Consolatrix afflictorum*[2].

Étendue près du sanctuaire, Nisieda était prête à quitter pour jamais cette vallée de larmes ; une pauvre femme infirme qu'elle avait autrefois soulagée, la soulève avec peine, et l'oblige à la suivre dans une chaumière acquise de ses bienfaits ; dès que la vieille femme l'eût reconnue, elle en fit part à un religieux duquel on tient ces détails. Celui-ci fournit à Nisieda les moyens de se rendre en Sicile, mais elle garda le silence le plus obstiné sur le nom et l'adresse du monastère où doivent finir ses tristes jours. A peine y fut-elle rendue, qu'informée des recherches de son mari, elle adressa

[1] Etoile du matin.

[2] Consolatrice des affligés.

pour lui la lettre suivante, au prêtre de Pouzzoles.

« Époux toujours chéri, pourras-tu me par-
« donner le mal que je t'ai fait? Hélas ! l'enfer
« était dans mon cœur ; je frissonnais de son
« horrible joie, quand le ciel me fournit le
« moyen de me venger si cruellement.

« Depuis ce jour, j'ai été marquée du sceau
« de la réprobation ; le remords m'a flétrie ; il
« a tout ravagé, et n'a rien laissé à faire à la
« mort.

« Conserve l'idée de ce que je fus, et ne
« souhaite pas revoir ce qui reste de ta Nisieda.
« J'ai besoin du tombeau ; oublie-moi pour que
« j'y descende sans effort. Que te rendrais-je?
« un visage décoloré, des yeux éteints qui ne
« t'exprimeraient plus le mouvement passionné
« de mon âme.

« Mais, dis-moi, pourquoi donc abusais-tu
« de ma crédulité? quelle faute avais-je com-
« mise alors? Tu ne me rendis la vie, à Pro-
« cita, que pour l'empoisonner ensuite : tu
« n'éclairas mon esprit que par un raffinement
« odieux. Si je t'avais suffi, m'aurais-tu aban-

« donnée lorsque les tressaillements de notre « enfant semblaient annoncer son désir de re- « cevoir tes premières caresses?

« Mais où vais-je m'égarer? Vous l'avez « voulu, ô mon Dieu!... Charles est peut-être « aussi innocent que je suis coupable. Mon « amant, mon époux, plaindras-tu celle qui ne « sera jamais pardonnée par ta douce voix? « Cher et unique ami, sois toujours généreux; « respecte mon asile, laisse-moi ensevelir ici « les faibles restes de mon existence, et que « l'indulgence de mon époux devienne pour « moi le gage de la miséricorde du Très-Haut. »

« Nisieda Barimore. »

« Eh bien! s'écria Barimore après avoir lu « cette lettre, quelle puissance sur la terre peut « m'empêcher de me rendre en Sicile, et d'y « réclamer Nisieda? De quel droit me la refu- « serait-on? Quelles sont les grilles qui pour- « ront encore la dérober à mon amour? Sa « faute est expiée, et dans aucun temps elle ne

« me fut plus chère.—Vous savez si je vous aime,
« Charles, dit alors M. de Formont, vous savez
« que je n'ai rien négligé pour vous aider à re-
« trouver votre épouse tant que j'ai imaginé que
« la félicité de votre vie dépendait de cette réu-
« nion; je pense à présent qu'elle mettrait le
« comble à vos malheurs : respectez son deuil.
« Nisieda ne se croit plus digne de vous; elle ne
« pourrait plus vous rappeler que le supplice
« d'un corps inanimé lié à un être vivant. D'ail-
« leurs elle est encore cachée sous un mystère
« presque impénétrable; écrivez-lui, mais ne
« troublez pas son dernier jour. Ce religieux m'a
« mandé que l'heure du repos approchait pour
« elle; peut-être n'est-elle déjà plus... »

A cette phrase succéda un long silence. La tête de Charles était appuyée sur mon épaule; le missionnaire était debout devant nous; familiarisé avec l'infortune, il en considérait le dernier période d'un œil tranquille; son regard semblait nous dire: Vous attendez-vous à autre chose ici-bas?

« D'ailleurs, reprit-il, pourriez-vous sans
« dureté délaisser tout de suite Miss Wisburne,

« dont vous êtes l'unique appui? Parlez, mon « ami, soyez homme; une douleur insensée « outrage l'Éternel et aigrit la situation même la « plus désespérée. Que comptez-vous faire pour « votre cousine? — Ah! dit Barimore d'une voix « affaiblie, que puis-je, que dois-je lui conseiller, « décidé comme je le suis à quitter l'Angleterre?.. « Lady Sara va se rendre auprès d'elle. Pauvre « Emma!... quel dommage!... Il faut s'occuper « de sa santé, qui décline d'une manière ef- « frayante. — Si l'on pouvait espérer, dis-je « alors, que dans quelque temps elle voulût « consentir à un mariage! M. Edmond Mac « Lenor, votre parent, lui est tendrement atta- « ché, il avait même sollicité sa main; c'est un « homme d'honneur, fort peu riche. — Si cette « tentative pouvait réussir, j'assurerais tout « mon bien à sir Edmond, ajouta Charles, mais « j'en doute, j'en doute beaucoup. » Je me chargeai de prévenir Miss Emma avec discrétion; elle m'écouta, peu de jours après, sans témoigner la moindre résistance, ni le moindre éloignement, assurant qu'elle allait y réfléchir. « M. Barimore est bien bon, dit-elle, de songer

« à mon établissement, au milieu de ses sollici-
« tudes : m'excusera-t-il de tout l'embarras que
« je lui cause? En attendant, si cela peut rendre
« quelque liberté à Charles, je verrai sir Ed-
« mond avec plaisir. »

J'ai eu depuis, l'assurance que cette proposition faite à contre-temps a peut-être hâté la fin de cette femme intéressante. Les maladies de l'âme sont encore plus délicates, plus difficiles à traiter que celles du corps, et les erreurs leur sont tout aussi dangereuses.

Nous revînmes tous à Londres; mes affaires m'obligeaient à partir pour Lisbonne; Barimore ne paraissait pas éloigné de m'y suivre. Je m'occupais des préparatifs de notre trajet, quand je reçus ce billet de Charles.

« Mon cher Egerton,

« Je pars pour la Sicile ; ce sera sûrement un
« voyage infructueux : mais je ne puis me re-
« fuser la consolation de tenter encore cette der-

« nière épreuve ; aucun raisonnement n'aurait « pu m'en détourner. Un devoir sacré a retardé « de huit jours l'exécution de mon projet ; c'est « à ma cousine seule que j'ai pu sacrifier tout « le temps qui s'est écoulé depuis l'arrivée « de M. de Formont. Adieu, on n'écoute plus « rien, on ne consulte que son cœur quand « on est dans la position où se trouve votre « ami. »

Ch. B.

P. S. « Je vous recommande Miss Emma ; « vous aurez de mes nouvelles à Lisbonne. »

J'avoue que je fus peu surpris de cette brusque résolution ; elle suivit de quarante-huit heures la première visite de sir Edmond Mack Lenor à Miss Emma, auprès de laquelle celui-ci devint fort assidu.

M. de Formont se retira en Suisse, et je n'en ai plus rien appris. J'accompagnai Miss Wisburne à Lisbonne ; elle pensait que l'air du Portugal lui serait favorable : son affaiblissement devenait plus sensible chaque jour, surtout

depuis l'impression funeste que le départ de Charles Barimore venait de produire sur elle. Sir Edmond et lady Sara furent du voyage. Le premier était un homme calme, sensé, méthodique; et l'autre une fille de quarante ans, froide, impérieuse, ayant pris le parti de qualifier d'exagération tout ce qu'elle ne pouvait ni éprouver ni comprendre, et persuadée que toutes les félicités de ce monde devaient être aux ordres de ceux qui avaient dix mille livres sterling de revenu.

Notre traversée fut prompte; nous nous établîmes à quelques lieues de Lisbonne, entre Cintra et Colarès, près de l'endroit où l'on conserve les cendres du célèbre Don Juan de Castro. Mais la pauvre Emma restait isolée au milieu de nous; les agréments de cette nature riante et de ce beau climat disparurent pour elle. Le rayon le plus pur du soleil méridional ne pénètre pas jusqu'à un cœur profondément blessé; la pureté, la douceur de l'atmosphère, peuvent ajouter au bonheur, mais, quand il s'est envolé, ne suffisent pas pour le rendre.

Miss Emma s'efforçait de nous cacher le com-

bat qui s'établit chez elle entre la jeunesse et la souffrance physique et morale; lutte longue et entremêlée de quelques rares instants de repos. Ainsi que chez toutes les personnes jeunes et vertueuses qui voient arriver leur dernier moment sans terreur, les sentiments de miss Wisburne s'épurèrent : ses grâces mêmes brillèrent d'un éclat aussi vif qu'il fut peu durable. C'est dans ce terrible moment que l'âme, presque dégagée de la matière, semble pressentir sa destinée. La femme douce et sensible que l'on voit s'éteindre au matin de sa vie, me paraît, dans ses derniers jours, un être d'une nature intermédiaire entre les anges du ciel et les tristes habitants de la terre.

Barimore me manda son arrivée à Trapani en Sicile. Plus il approchait de son but, et moins il se flattait de réussir. Sa lettre prouvait bien que, concentré dans une seule idée, il ne voyait plus rien hors du cercle douloureux dont son imagination ne s'écartait jamais.

Il écrivait aussi à sa cousine, qui avait en outre le droit de lire ce qu'il me confiait; elle ne jouit pas longtemps de ce faible plaisir. Tous

les efforts de l'art furent inutiles ; son sang se décomposa, ses forces l'abandonnèrent, et cette belle âme remonta vers sa source. Formée pour un monde meilleur, elle quitta celui-ci en parlant de Charles Barimore. Son nom fut le dernier qu'elle prononça plusieurs fois en élevant ses bras vers le ciel. La mort la surprit dans cette attitude touchante.

Son corps fut placé dans le cimetière des protestants à Lisbonne, à droite, au-dessous des grands cyprès qui en forment l'enceinte, et près du tombeau de Fielding.

Elle laissa sa fortune à partager par égale part entre son parent, M. Edmond Mack Lenor et lady Sara. Sir Edmond, ayant deviné l'état du cœur de Miss Wisburne, s'en était éloigné sans humeur; et toute sa conduite avait porté le caractère de la droiture et de la probité la plus délicate. Quant à lady Sara, il suffit de dire que sa nouvelle fortune lui fit aisément oublier la perte de sa cousine.

Pour moi, on aura vu comment une liaison d'amitié, formée par hasard, m'entraîna dans des souffrances sans nombre; mon caractère fa-

cile prit la teinte de ceux qui m'intéressaient. J'ai peu recherché les gens heureux, et ils m'ont négligé à leur tour. J'aurai vécu comme ce paria dans les Indes, qui n'ose approcher des hommes que pour soutenir la tête défaillante d'un mourant et pour lui rendre les derniers devoirs. Voulant m'éloigner de cette scène de tristesse, je parcourus rapidement une partie du Portugal. Je vis les abbayes de Maffra, d'Alcobassa et de Batalha ; je cherchai, en lisant le Camoëns, l'endroit où le Mondego et ses rives fleuries furent teints du sang de la belle Inès; j'avais admiré son mausolée dont l'amour sut faire un trône. Je passai à Caldas, et, revenant sur mes pas, je traversai le Tage pour me rendre à Evora, dans la province d'Alentejo. Un temple, des bas-reliefs et un aqueduc montrent encore que cette colonie des Romains leur dut quelque splendeur. Je retournai par Estremos à Lisbonne ; je m'y étais logé hors de la ville près de ce magnifique couvent de Belem, construit aux dépens des Indiens avec l'or du premier tribut qu'ils payèrent aux Portugais.

Dès mon arrivée en Portugal, j'avais manifesté à Charles toutes mes craintes sur la santé de Miss Emma. Quand il revint en Angleterre, sa cousine n'existait plus depuis trois mois; cette nouvelle ne pouvait qu'augmenter sa profonde douleur. Tous les éclaircissements qu'il avait obtenus en Sicile, se bornèrent à deux écrits anonymes qui lui furent adressés successivement; le premier ne contenait que ce peu de paroles :

« Vos perquisitions sont tout à fait inutiles.
« Nisieda n'est plus; elle a exigé le même se-
« cret pour ses cendres après sa mort que pour
« sa retraite, de son vivant. Homme infortuné,
« Dieu vous donne enfin la paix! »

Voici le second, qui contenait un anneau :

« Vous auriez dû croire ce qu'on vous écrivit
« à Palerme, il y a un mois. Vous avez passé
« depuis dans la ville qu'elle habitait, et une
« sorte d'inspiration vous a ramené fréquemment
« près de son dernier refuge. On est parvenu
« à se procurer l'anneau qu'elle a porté; rece-
« vez-le, c'est un gage de vérité; croyez que la
« personne qui vous écrit, bien loin de vouloir

« vous abuser, ne connaît rien de plus sacré « que le malheur. Quittez cette terre fatale, « et que vos pensées se tournent vers l'unique « consolateur de toutes les misères humaines. »

L'examen des registres mortuaires d'une maison religieuse confirma ce cruel arrêt.

Ne conservant plus d'espérance, convaincu de la vanité de la vie, Barimore quitta la Sicile et l'Italie après avoir assuré une fortune aisée à la famille de Nisieda ; il ne voulait pas retourner en Angleterre. J'avais partagé ses maux qui m'étaient devenus personnels. De grands intérêts me décidant à passer aux Indes orientales, Charles s'embarqua avec moi pour Madras. Depuis ce temps, aucune plainte ne lui échappa, jamais une larme ne vint le soulager ; fuyant la société des autres passagers, il me cherchait, mais gardait le silence. Son regard errait sur l'immensité des mers, symbole mélancolique de l'espace qui le séparait de ce qu'il avait tant aimé. Dieu sait si je négligeai aucun moyen d'adoucir l'amertume de ses chagrins ; je veillais avec lui sur le pont, je l'obligeais à prendre un peu de repos et de nourriture. Il me regardait

alors avec affection, mais je n'en obtenais que quelques paroles sans suite. J'avais cru que le changement total d'habitudes et de température agirait sur lui; mais le chagrin est de tous les climats, et son empire ne connaît pas de limites. Le voyage fut long; de légers accidents nous obligèrent de relâcher à Bombay, sur la côte de Visapour; nous remîmes bientôt à la voile pour Madras. A peine fûmes-nous débarqués, que des architectes anglais y arrivèrent aussi après une excursion fort curieuse; ils avaient dessiné tous les grands monuments de l'Indostan, et parlaient surtout avec enthousiasme de la fameuse pagode de Jagrenat dans la province d'Orixa. Je trouvai d'assez bon augure le désir que me témoigna Barimore d'aller juger par lui-même de cet édifice; ce projet parut le ranimer. Forcé de m'arrêter à Madras, je ne pus me joindre à mon ami. Nous devions nous retrouver à Calcutta, j'en avais exigé le serment le plus sacré, auquel il souscrivit avec plaisir; mais tout ce que je pus en apprendre, plus tard, quand je fus rendu dans cette ville, où je formai mon établissement, c'est que Barimore était parti de

Jagrenat pour les îles Moluques. Hélas! deux ans se sont écoulés depuis que je suis allé à sa recherche jusqu'à Batavia; trois de mes commis ont été expédiés, l'un pour les Philippines, l'autre pour la Nouvelle-Guinée, et le troisième pour les Moluques; ce dernier seulement m'a assuré que deux bâtiments avaient péri à peu près à cette époque, sur les atterrages de la pointe de Salatan dans l'île de Bornéo. Le pauvre Francis avait suivi son maître dont tous les papiers étaient restés entre mes mains.

Maintenant tout m'assure que l'ami le plus tendre, le plus dévoué, que l'homme qui semblait le mieux appelé à briller sur la scène du monde a été misérablement englouti dans les flots. Cette certitude éveille chaque jour en moi des regrets plus amers. Je me dis que j'aurais dû le suivre partout, le disputer, et l'arracher à sa triste destinée, ou la partager avec lui. Je suis cruellement puni de cette coupable négligence; je reste seul sur cette terre d'épreuve, et les doux enchantements de la jeunesse n'auront jamais existé pour moi. L'arbuste placé par la nature dans une épaisse forêt, ne connaît la tempête

que quand les arbres qui l'entouraient sont tombés; c'est alors seulement que les autans le tourmentent, courbent sa tige isolée, et la brisent sans effort.

FIN DE CHARLES BARIMORE.

LE QUAKER
DE PHILADELPHIE.

LE COMTE DE FORBIN

A MADAME LA DUCHESSE DE DURAS,

EN LUI ENVOYANT LE MANUSCRIT

DU QUAKER DE PHILADELPHIE.

C'est à vous, madame, et à vous seule que je confie un second essai dans le genre de *Charles Barimore*, pour lequel vous fûtes si indulgente. Je me propose de garder celui-ci longtemps, si ce n'est toujours, inédit. Vous y reconnaîtrez encore mes impressions italiennes, entourées d'un cadre mélancolique et même lugubre. Grondez-moi, corrigez, effacez; mais surtout plaignez le malheureux quaker de Philadelphie.

Comte DE FORBIN.

RÉPONSE.

—

Je suis plus touchée que je ne puis vous le dire de cette marque de confiance. Laissez-moi lire cette petite nouvelle à mon aise : on aime à voir ses amis dans le passé, et je suis sûre d'avance que vous n'y perdrez rien. Je remets cependant ma lecture après votre prochaine visite; car j'ai quelques questions à vous adresser avant tout. J'espère que c'est là une belle épreuve d'impatience réprimée, d'empire sur soi-même... Mais tout s'altère dans ce monde, hélas!... même la curiosité proverbiale des femmes. J'en ai pourtant beaucoup de savoir ce que vous avez fait de votre Indien.

La duchesse DE DURAS.

LE QUAKER
DE PHILADELPHIE.

« Les passions sont devenues plus vraies à mesure « que les mœurs, quoique moins bonnes, sont « devenues plus naturelles : c'est ce que l'on « sentira à la lecture du *Jean Sbogar* de M. Ch. « Nodier, ou de l'épisode du beau *Voyage* de « M. de Forbin.... »

CHATEAUBRIAND, *Mélanges littéraires.*

Que ne puis-je espérer pour le *Quaker de Philadelphie* ce même précieux suffrage que m'ont valu *Ismayl* et *Maryam* ! ! !

Le comte DE FORBIN.

En 1790, âgé de dix-neuf ans, je poursuivais mes études à l'Université de Yéna quand je fus obligé de quitter brusquement l'Allemagne parce qu'on me reprochait d'y professer, tout écolier que j'étais, des idées trop libérales. — En 1793, je fus contraint d'abandonner tout aussi vite la France où je suis né ; car on m'accusait d'en-

traver les progrès des lumières et de regretter les anciennes institutions.

Ne sachant alors où porter mon existence, je tournai tristement mes regards vers les États-Unis d'Amérique, lesquels après avoir servi de modèle, ne servaient plus que d'asile à leurs imprudents imitateurs; un vaisseau danois m'amena jusqu'à Philadelphie, sans que je me fusse rendu compte pendant la longue traversée des moyens d'existence que j'apportais dans un nouveau monde.

Je fus chargé par un négociant de Harlem qui connaissait ma famille, de plusieurs lettres pour MM. Wolsberry, banquiers de Philadelphie.

J'allai chercher avec empressement, dès le lendemain de mon arrivée, cette maison que je savais être l'une des plus importantes et des plus zélées de la nombreuse secte *des Amis* appelés vulgairement *quakers trembleurs*, peut-être parce qu'ils affectaient d'agiter violemment le corps dans leurs prédications, peut-être aussi parce qu'ils ont horreur de la guerre et de répandre le sang humain.

On m'avait prévenu que je serais accueilli

avec une hospitalité calme et froide par les frères Wolsberry ; ils occupaient une maison charmante sur les bords de la Delaware. C'est là que je me rendis : je ne devins point un objet de curiosité pour mes hôtes, qui me pressèrent cependant avec une gravité affectueuse, de demeurer le plus longtemps possible chez eux. L'intérêt qu'ils me témoignèrent depuis et dont je reçus de nouvelles preuves chaque jour, me fixa bientôt au milieu de cette famille respectable.

Elle se composait d'un homme âgé, de sa sœur qui était veuve et de deux fils de cette sœur. L'aîné dirigeait conjointement avec son oncle, une maison de banque considérable ; le plus jeune voyageait dans le nord de l'Amérique.

Attendu depuis plusieurs mois par les siens avec une sorte d'inquiétude, John Wolsberry me parut être l'objet de toutes leurs préférences.

On avait d'abord envoyé le jeune homme chez un de ses parents en Angleterre ; il y porta le goût le plus décidé pour les arts ; retenu long-

temps à Londres, il se livra sans relâche à l'étude de la peinture contre le vœu de sa famille et l'usage de ses coreligionnaires qui envisagent cette occupation sinon comme dangereuse du moins comme frivole et inutile. Ses premiers essais dirigés par son penchant naturel, surprirent tous les artistes ; ses progrès furent d'une rapidité singulière et quand il revint à Philadelphie, les moindres productions de son pinceau signalaient déjà un talent supérieur.

A mon arrivée John parcourait les bords de l'Ohio et les vastes solitudes du Nord ; il observait les effets de cette nature vierge, de ces forêts impénétrables, de ces majestueux torrents Il allait chercher, jusque dans leur asile le plus reculé, ces sauvages que l'on oblige à échanger le désert natal contre de nouveaux besoins et de nouveaux vices.

Les habitudes de la famille Wolsberry étaient véritablement patriarcales; tout y respirait l'amour de la paix et la charité la plus ardente; mais l'expression même de la bienfaisance y était simple et concise. Avares de paroles consolantes, ils étaient prodigues de consolations

réelles envers le malheur. Le vieux oncle et son neveu travaillaient dans leur comptoir avec une âpreté minutieuse, bien qu'ils fussent extrêmement riches ; et la moitié de leur revenu était considérée par eux comme le patrimoine des indigents.

« Notre correspondant te recommande, me « dit le vieillard la première fois que je me « présentai à lui ; sois le bienvenu ; ta patrie « est agitée, adopte la nôtre ; tu n'y as pas en- « core d'amis, regarde nous comme tes frères ; « et si ma maison te plaît, ne me fais pas le « chagrin d'aller en habiter une autre. »

Je n'osais pas d'abord témoigner toute ma reconnaissance à cet homme de bien ; mais bientôt j'oubliai au milieu de sa famille, les fatigues d'une traversée pénible, les contrariétés de ma vie passée et les sollicitudes de mon avenir.

Poursuivi cependant par le souvenir du tumulte et des intrigues politiques, affecté de tous les maux qui désolaient la France, j'étais incertain jusque dans les souhaits que je formais pour elle. Je n'osais plus avoir une opinion sur le gouvernement qui convenait le mieux à mon

pays, depuis que, même au milieu de ses plus violentes secousses, j'avais toujours cru démêler son besoin de se donner des maîtres.

Je jouissais enfin sans danger et plus près de moi d'un spectacle plus intéressant; je voyais se développer la véritable indépendance d'un peuple dont chaque individu était libre. L'homme n'y obéissait qu'à la loi, et cette loi garantissait contre toute crainte d'avoir à obéir à un autre homme.

Je trouvai dans le monde une véritable franchise, accoutumé que j'étais à l'entendre seulement définir, et une obligeance réelle dégagée de tout ce qui peut en détruire l'effet.

Sans discuter ici la doctrine des sectateurs de Penn, je pensai dès lors qu'on ne saurait leur refuser un grand respect pour la justice dans tous leurs rapports avec la société, comme aussi une exactitude scrupuleuse à remplir leurs devoirs envers le prochain et même à faire aux autres tout le bien qu'ils n'en doivent pas attendre; enfin une sincérité si parfaite que leur simple affirmation acquiert devant les juges toute l'autorité d'un serment.

J'habitais depuis six mois les bords romantiques de la Delaware lorsque, revenant un jour d'une longue promenade, je m'aperçus que tous les visages de la famille Wolsberry avaient dû sourire en mon absence. Je n'osais en demander la cause, ces questions étant de toutes les formes du discours la moins usitée chez les Quakers ; et je m'efforçais en tout de me plier à leurs usages. J'étudiais donc avec assez de curiosité la cause et les effets de cet épanouissement des figures les plus impassibles de Philadelphie quand on annonça un jeune voyageur; c'était John Wolsberry qui me fut présenté avec la bienveillance la plus cordiale. Il s'était annoncé seulement depuis quelques heures : « John, lui dit son oncle, tu as certainement « vu bien des choses intéressantes dans le cours « de ton voyage, mais tu as inquiété ta mère. » La pauvre femme s'efforçait vainement de contenir ses larmes, et pourtant elle ne fit pas un mouvement pour quitter sa chaise, ni son fils bien-aimé pour s'approcher d'elle : ils étaient tous satisfaits et joyeux intérieurement, mais leurs paroles ne cessèrent pas d'être graves ; et

aucun d'eux ne pensa à prendre la main de l'autre, ou à exprimer le bonheur de se trouver enfin réunis. Ce fut là chez ces hommes habitués à parler peu, et à réprimer leurs sensations, tout l'accueil fait à un enfant bien-aimé après une longue absence.

John Wolsberry, alors âgé de vingt-deux ans, avait toute la modestie et la beauté des anges bibliques; les purs esprits qui revêtirent une apparence terrestre, pour apporter les ordres de Dieu dans les plaines de Sichem et de Chanaan devaient lui ressembler. Debout, immobile, il gardait le silence. La joie de son âme se peignait dans ses grands yeux bleus, et ses regards erraient doucement sur chacun des êtres qui lui étaient chers. Les rapports de nos goûts, la sympathie la plus prononcée, nous lia bientôt l'un à l'autre avant même que sa timidité me permit de lire dans le cœur le plus noble et le plus sensible.

Chaque jour sa société me devenait plus nécessaire ; je trouvais chaque jour un plaisir plus pur et plus vrai à l'entendre, à le suivre dans

la campagne, ou à être seul admis dans la retraite de son atelier.

Tout ce qu'il avait écrit ou dessiné pendant son voyage portait l'empreinte d'une observation heureuse en même temps qu'originale; et ses esquisses les plus légères donnaient une notion fidèle des hommes, des usages et des sites de cette terre presque inconnue.

Une piété fervente, une conviction inébranlable, l'étude approfondie des institutions religieuses de la secte *des Amis* firent naître chez John Wolsberry, le désir de voir sa croyance se répandre parmi les sauvages ; il développa tous les avantages d'une mission générale ; dans les assemblées spirituelles auxquelles il assistait assidument, et il décida le départ de plusieurs frères choisis parmi les plus zélés.

John, quant à lui, fut retenu par les intérêts de la secte à Philadelphie ; il y achevait un travail relatif à l'enseignement des livres sacrés mis à la portée des Indiens.

Souvent, quand, après les réunions religieuses, mon jeune ami retrouvait la solitude, son imagination exaltée lui rappelait, parmi les souvenirs

des prédications mystiques, les traits des jeunes femmes de la secte si renommées pour leur beauté; John les voyait embellies par le recueillement et la prière, offrant à ses crayons de merveilleux modèles; et ces premiers élans d'une mémoire inspirée jetèrent sur ses toiles des figures presque comparables aux productions du Guide et du Corrége; lorsque, dans l'ardeur de la jeunesse et du talent, ces deux grands peintres réalisaient à la fois les rêves de l'amour et du génie.

John Wolsberry, était élève de West. Il avait trouvé l'occasion de copier en Angleterre, les œuvres des grands maîtres; et l'étude des statues antiques le guidait vers cette correction noble et élégante à l'aide de laquelle les Grecs composèrent une sorte d'apothéose de l'humanité.

Nous n'avions, John et moi, qu'un même désir, devenu chaque jour plus impérieux; nous brûlions de voir l'Italie; elle était l'objet de nos rêves comme de nos conversations secrètes. Nous gardâmes pendant trois ans, au fond de nos cœurs, sans la laisser deviner, cette pensée ha-

bituelle qui se fortifiait chez nous par la contrainte ; nous savions d'avance combien son exécution allait rencontrer d'obstacles ; mais selon le malheureux penchant de l'esprit humain, ces obstacles mêmes irritèrent notre impatience mutuelle, et hâtèrent notre détermination.

Notre famille, car je leur appartenais par tous les liens de la reconnaissance, employa aussi vainement son autorité que ses prières pour nous retenir : nous partîmes en promettant d'être revenus après le terme de trois années.

Je pris alors pour du courage cette résolution peut-être irréfléchie qui nous entraîna tous les deux vers l'Europe, mais je dus la considérer plus tard comme une obéissance instinctive aux volontés de la destinée ; et les reproches que je m'adresse encore bien souvent à moi-même ont gravé profondément dans ma mémoire l'image de ce cruel départ. Les soins des habiles et prudents Wolsberry avaient augmenté ma fortune ; je retournai en Europe avec le premier élément d'indépendance ; la France était plus tranquille, et les exilés revenaient de toutes parts dans cette

patrie dont l'égarement passager n'avait pu détruire les charmes.

Je découvris avec bonheur le rivage de cette belle France, où nous débarquâmes bientôt ; et je saluai avec transport la terre natale; je croyais revoir des frères dans tous ceux qui parlaient la langue de mon enfance ; et ces sons amis longtemps oubliés venaient réveiller les plus douces sensations de mon cœur.

Nous nous rendîmes à Paris ; je n'y devais plus trouver ma mère ; mes parents, mes amis étaient encore dispersés par l'orage. L'absence m'avait rendu presque étranger pour tous ceux qui m'avaient connu autrefois ; quelques-uns prirent mon empressement à les chercher pour une preuve gênante de mon infortune; d'autres rougissaient de leur misère et regardaient comme une sorte d'insulte la tendre curiosité que je leur témoignais.

Après tant de mécomptes, mon attachement pour Wolsberry ne devint que plus exclusif, et finit par me suffire entièrement. Je partageais son dégoût pour le monde ; tout notre temps était employé à visiter les artistes, les savants,

les bibliothèques et le musée du Louvre. C'était là que nous revenions sans cesse ; John me faisait admirer une multitude de nuances et de détails qui n'échappaient jamais à son esprit d'analyse ; il possédait au suprême degré le sentiment intime du beau, et savait le soumettre à une démonstration élevée, toujours claire, simple et en même temps instructive.

Nous fûmes présentés à l'auteur de *Paul et Virginie*, au traducteur de Virgile et de Milton, et à cet écrivain éloquent, voyageur comme nous, aux forêts de l'Amérique, dont la lyre merveilleuse, entendue dans une époque d'alarmes, a charmé les douleurs de ses contemporains, et a raconté les mœurs touchantes de ces mêmes sauvages que nous avions connus aussi.

Toujours régulier observateur des préceptes de son culte, Wolsberry demeurait étranger aux émotions de nos théâtres, à l'harmonie de la musique italienne et aux danses voluptueuses de l'Opéra. Je dirigeais souvent ses promenades vers les déserts de Versailles ; nous parcourions la demeure triste et pompeuse des rois qui ne sont plus, et ce palais dont les derniers bruits

ont été des cris d'ingratitude. Nous cherchions ce qui restait de Louis XIV; et tout nous rappelait les malheurs de Louis XVI. Passant ensuite de la galerie de Le Brun à l'appartement de Mme de Maintenon, du cabinet du Régent dans les boudoirs de Mme de Pompadour, nous terminions par les jardins de Trianon cette revue de tant d'écueils, longtemps menacés par la foudre, insensibles témoins du plus terrible naufrage.

Une crainte insurmontable des séductions de la société formait essentiellement le fond du caractère de mon ami, et dérobait au monde une grande partie des avantages que la nature lui avait prodigués.

Cependant je ne combattais qu'avec précaution cette méfiance excessive; car elle ressemblait parfois à un pressentiment.

Nous habitâmes assez longtemps Paris, cette ville où la mort et la vie, le luxe et la pauvreté se pressent dans des rues tumultueuses.

Il y avait alors quelque intérêt à étudier le peuple français, à le suivre dans cette époque singulière : les altérations rapides des consti-

tutions et des fortunes imprimaient un caractère bizarre à cette capitale toujours avide de changement ; les titres et les visages y devinrent tout à coup aussi nouveaux que les noms ; la richesse et la puissance y brillaient d'un éclat d'autant plus vif qu'il allait disparaître plus vite.

Quant à nous, sans affection pour ces bruits étourdissants et pour ces éphémères grandeurs, nous quittâmes Paris sans regret ; l'Italie nous appelait; des affaires nous conduisirent d'abord à Venise : une juste admiration des peintres de son école nous y retint , et nous y fixa... Terre prodigieuse, où chaque ville suffit presque à la curiosité. Wolsberry, transporté à la vue des fresques hardies du Titien, du Tintoret et du Véronèse, se livra sans réserve à l'enthousiasme que lui inspiraient les tableaux brillants et vigoureux de ces coloristes immortels, et chercha bientôt à les étudier par l'imitation comme par la pensée.

Nous préparâmes des ateliers immenses, destinés à recevoir les épreuves des plus belles statues antiques, des toiles d'une vaste dimen-

sion ; enfin tout l'appareil d'un travail considérable.

La famille de John avait exigé que plusieurs domestiques le suivissent en Europe ; et sa fortune, qu'exagéraient les correspondants de sa maison de banque, la quantité d'artistes et d'ouvriers qu'il employait, comme la renommée de sa générosité, occupaient Venise à tel point qu'il devint bientôt, pour les oisifs de la galerie de Saint-Marc, l'objet d'une véritable curiosité.

Quoique la reine des Lagunes fût dès lors sous la domination autrichienne, les Vénitiens ne s'en livrèrent pas moins à leurs plaisirs favoris, des mascarades bruyantes ; des bals splendides, des spectacles pompeux ; et un grand nombre d'étrangers essayait de les imiter.

Mon ami avait bien jugé que le costume des quakers serait trop remarquable en Europe ; il avait cherché à rapprocher ses habits de la mode générale ; mais, malgré mes soins, une simplicité singulière dans tous ses vêtements, qui contrastait avec l'élégance de sa taille, frappait encore la multitude et l'attachait souvent à nos pas.

Occupé sans relâche de ses études artistiques, ne se reposant de ses travaux que pour les mieux méditer, Wolsberry exécuta, aussi promptement qu'il l'avait conçu, un grand tableau qui représentait Washington réveillant l'Amérique et lui montrant tous les bienfaits de l'indépendance.

La noblesse du style, la fierté de l'exécution, un coloris mâle et transparent, distinguait cet ouvrage qui portait dans toutes ses parties l'empreinte du talent le plus élevé.

L'admiration publique qui, en Italie, va promptement jusqu'à l'enthousiasme, fut bientôt suivie et confirmée par les suffrages des connaisseurs les moins indulgents.

On accourait en foule à l'atelier de Wolsberry; il l'avait déserté : la solitude la plus profonde le mettait difficilement à l'abri de l'empressement et des suffrages assidus.

On ne parlait plus d'autre chose dans tous les rangs de la société vénitienne.

Je compris alors comment les arts pouvaient acquérir une certaine importance politique, surtout dans les pays soumis au régime de la

monarchie ; il semble que tout ce qui est une distraction pour le peuple, un sujet d'innocent entretien pour la classe aisée, devienne aussi d'un intérêt réel pour le souverain, et se présente à lui comme une garantie de la durée de son pouvoir.

En effet, loin de se passionner pour le héros de l'indépendance, et de regretter leur propre servitude, les Vénitiens paraissaient oublier, devant cette peinture emblématique de la prospérité des États-Unis, que l'Océan a remplacé l'Adriatique, et que la puissance de Venise n'existe plus aujourd'hui que dans l'histoire de la vieille Europe : aussi leur admiration n'entraînait avec elle aucun danger ; ils trouvaient dans cette imitation de leurs chefs-d'œuvre bien plus un hommage rendu à leur supériorité dans les arts, qu'un regret de leur gloire passée ou un reproche de la chute de leur république.

Parmi les étrangers que la beauté du ciel et les amusements du carnaval retenaient à Venise, on remarquait la jeune et riche comtesse Zulmoska, veuve polonaise, résidant habituellement à Vienne, mais voyageant alors en Italie.

La comtesse Zulmoska venait de perdre un mari très-âgé, dont elle n'avait pas eu d'enfant : son deuil allait finir, et sa maison était déjà le rendez-vous de la meilleure compagnie de Venise.

Wolsberry, dont les dames étrangères étaient venues plusieurs fois admirer le tableau, m'avait chargé de leur faire les honneurs de son atelier, et il s'était refusé à toutes les invitations qui nous furent faites pour venir entendre la musique exécutée par les plus célèbres virtuoses chez madame Zulmoska.

Je fus cependant obligé de réparer ce qu'il y avait de trop impoli dans l'obstination de nos refus. L'insistance de la comtesse Zulmoska finit par vaincre mes résolutions, et je choisis, pour aller chez elle l'une des soirées où je supposais devoir y rencontrer le moins de monde.

Mon entrée dans le salon le plus éclairé, le plus élégant et le plus fleuri, fut sans doute assez gauche ; car on fit pour moi des frais de simplicité qui achevèrent de porter mon embarras à son comble.

Bien qu'entièrement séparé du monde depuis sept ans, je compris presque tout de suite que l'on me ménageait, et que chacun s'étudiait, avec une certaine bienveillance, à descendre à mon niveau.

Les belles dames, qui cherchaient à m'apprivoiser, me parlèrent du grand talent de John Wolsberry, des charmes de notre amitié, et de mon bonheur d'avoir fait un voyage en Amérique.

Madame Zulmoska me parut avoir à peine vingt ans : elle était grande, éblouissante d'éclat et de fraîcheur ; l'ensemble de ses traits avait plus d'agrément que de régularité ; mais son visage s'embellissait d'un mot, d'un sourire et de la sensation la plus fugitive : elle avait dans les manières une sorte de paresse et de distraction dont le réveil était toujours autour d'elle le signal de la conversation la plus animée.

Appuyant les autres de la double autorité que le monde accorde toujours à une haute naissance et à un beau visage, Madame Zulmoska protégeait la timidité; son cœur aidait les absents de

toutes les ressources de son esprit, sans prêter à la faiblesse un secours mortifiant. Elle parlait facilement plusieurs langues; sa voix était douce, flexible, et la grâce de sa danse ne pouvait se comparer à rien.

Madame de Laurizal, qui semblait être intimement liée avec la comtesse Zulmoska était une émigrée piémontaise séparée de son mari : elle venait de rentrer en possession d'une fortune assez considérable; le souvenir des services que lui avaient rendus les parents de madame Zulmoska, l'attachaient à la jeune comtesse, et elle réclamait sa confiance avec l'encourageante bonté d'une femme expérimentée qui se croit un esprit supérieur.

Madame de Laurizal avait au moins trente ans, un teint basané, la voix un peu rauque, des yeux pleins de feu, dont elle accusait souvent la faiblesse et la myopie : sa bouche était grande, ses dents fort belles, et ses traits mobiles se masquaient d'une expression composée. Sa taille était moyenne, mais régulière; et toute sa personne paraissait au premier aspect piquante et distinguée.

L'esprit de madame de Laurizal, qui éblouissait d'abord par sa bigarrure, n'était qu'un emprunt fort adroit de tout ce qu'elle avait entendu dire de plus saillant; elle déguisait sous une gaieté vive et philosophique, une prétention à être adorée de tous les hommes; son âme vindicative ne leur pardonna jamais l'indifférence. Il est vrai qu'elle exerçait fréquemment une sorte de séduction sur tous les cœurs amis des superficies : car elle s'était arrangé une apparence de caractère héroïque et un état de souffrances nerveuses et excitées qui n'était pas sans charmes.

Elle avait l'air de succomber à des maux intimes; et déjà lorsque je la connus elle adressait depuis six mois les adieux les plus touchants à la vie et à des amis qui avaient la bonté de s'en affliger sérieusement. Puis le désir d'entendre un Oratorio, la fantaisie de suivre une promenade en gondole, la crainte de demeurer seule rendaient tout à coup quelque ressort à ses nerfs épuisés. Alors madame Zulmoska se réjouissait de cette espèce de convalescence, s'en émerveillait comme d'un miracle de l'a-

mitié; et la charmante veuve polonaise poussait son aveugle tendresse jusqu'à savoir bon gré à son amie de ce qu'elle consentait à vivre.

Une jeune orpheline de dix-neuf ans, Allemande et parente de madame Zulmoska, l'avait aussi suivie en Italie : mademoiselle Hettmann, qui était très réellement malade, ne s'en doutait pas; c'était une douce créature fort aimante, mais point du tout jolie. Elle avait été élevée chez un pauvre ministre protestant dont la tête s'était embrouillée dans les calculs et les méditations mystiques, et qui avait fini par ne plus nourrir sa famille que de rêveries sur la fin du monde. La jeune fille avait contracté dans cet intérieur une tristesse habituelle que redoublait l'état de sa santé.

Cette société intime était complétée par une Écossaise dame de compagnie de madame Zulmoska, Mademoiselle Campbell; celle-ci, âgée de trente-six ans, toute pénétrée de la lecture assidue des romans les plus lugubres, véritable souffre-douleur de madame de Laurizal, ne s'occupait guère qu'à réparer à force

d'éther les ravages d'une sensibilité vaporeuse.

Je n'aimais pas son exaltation et ses larmes jaillissant à toutes les épreuves. Enfin, quand mademoiselle Campbell, au milieu de ses sanglots, laissait entrevoir une opinion, c'était toujours celle des autres et la même à peu de chose près, ce qui fournissait rarement à la variété de l'entretien.

Deux Françaises et quelques Anglais passaient aussi de courtes journées et de longues nuits dans cette maison, où tout respirait le luxe, le plaisir, et où régnait avec la plus entière liberté cette sorte de familiarité que donnent la sympathie des goûts et la communauté du voyage. Une table était dressée au milieu d'un salon dont les fenêtres ouvertes donnaient sur le grand canal et sur le pont de Rialto.

Chacun, suivant ses caprices, pouvait venir le soir chez madame Zulmoska se livrer à la conversation, dessiner, chanter ou écouter la musique dans un des salons, lire ou rêver dans un autre.

On assurait que le cœur de madame Zulmoska n'avait jamais été atteint, et que cette froideur

dont elle était assez vaine, causait autour d'elle bien des regrets.

On lui supposait des projets sérieux, on allait jusqu'à désigner un de ses parents pour remplacer le premier mari, et on fixait déjà l'époque de cette autre union.

Si je devinai sitôt des arrangements qui auraient pu être pour moi un mystère, c'est que l'indifférence de madame Zulmoska me parut être le sujet de ses propres plaisanteries en même temps que des reproches les plus gais et les plus habituels de tous les hommes de sa société.

Cependant madame de Laurizal et son amie mettaient une telle suite à nous faire connaître leur empressement de me revoir et leur désir de rencontrer Wolsberry, que j'en fus souvent étonné; mais elles m'en donnèrent l'explication avec tant de bonhomie, elles me montrèrent sous un jour si spécieux l'envie de vaincre l'aversion de John pour la société, elles exprimèrent une bienveillance si naturelle que j'en vins à approuver leurs raisonnements et à me laisser moi-même convaincre.

Madame de Laurizal, dont le caractère m'était trop peu connu, semblait se charger des avances; je vis même plusieurs fois madame Zulmoska embarrassée du zèle de son amie.

Je me perdais à deviner les motifs de l'intérêt qu'on nous témoignait chaque jour d'une manière plus vive et plus délicate.

Les deux dames avaient vu John Wolsberry pendant qu'il copiait les fresques des Procurazie et de San-Giovanni.

Mademoiselle Campbell parlait avec une grande exagération de l'intérêt que la belle figure du jeune quaker avait subitement inspiré, comme de la surprise que causaient ses talents; j'aurais pu, avec un peu plus d'expérience, voir dans ces manéges une insistance combinée et un plan qui semblait arrêté. Je prévoyais cependant si peu l'avenir que je me chargeai tout innocemment deprier Wolsberry d'exécuter en secret le portrait de la veuve polonaise. Elle avait rendu la liberté à tout un bourg de la Lithuanie, et ses vassaux, me dit madame de Laurizal, désiraient conserver l'image de celle à qui leurs enfants devaient le plus précieux de tous les biens.

On convint de ménager une seule rencontre entre la comtesse et le farouche Américain; et l'on présumait assez de son talent pour penser que l'entrevue ou plutôt que l'unique séance suffirait. J'en parlai à mon ami; je l'engageai à s'associer à un hommage de reconnaissance qui devait le toucher : c'était la seule séduction à laquelle je le savais accessible.

Madame de Laurizal vint elle-même chercher Wolsberry pour le déterminer, comme pour convenir de la pose à choisir, et de tous les accessoires du portrait. J'attribuai à une imagination un peu trop animée, la chaleur avec laquelle madame de Laurizal s'exprimait quand elle voulut monter son enthousiasme à la hauteur des chefs-d'œuvre qu'elle admirait dans l'atelier de mon ami; oubliant même le sujet qui l'amenait, elle embarrassait le jeune peintre par des louanges outrées.

Ces louanges contrastaient singulièrement avec le laconisme des réponses du quaker : « Je « te remercie, disait Wolsberry, mais je ne te « crois pas; il ne m'est pas même permis de « t'écouter plus longtemps, car je participerais

« à ta faute. » Madame de Laurizal parut d'abord interdite de cette réponse peu étudiée. « Ton amie a fait une action juste, ajouta-t-il ; « montre-la-moi ; ces sortes de modèles sont « rares à rencontrer ; reviens avec elle, et ne « me loue jamais. »

Il fut donc décidé que madame Zulmoska se rendrait dès le lendemain à l'atelier ; j'éprouvai quelque surprise de ne trouver madame de Laurizal ni choquée ni rebutée de l'excessive simplicité, pour ne pas dire de l'impolitesse apparente de Wolsberry.

« Je suis bien aise de te connaître, dit John « à madame Zulmoska, en l'abordant ; il sera « facile de donner une idée de ton âme en « imitant les traits de ton visage : j'y vois déjà « la preuve que la bienfaisance fait ressembler « à la divinité...Que le père de tous les hommes « te bénisse ! » reprit-il après un instant de silence et avec une émotion qui ne lui était pas ordinaire.

Cependant son large chapeau était resté sur sa tête ; et il devint bientôt impassible et presque sourd aux expressions flatteuses de la jeune Po-

lonaise. Elle ne demeura que peu de moments auprès de nous, ne nous pressa point de venir chez elle, et parut s'accommoder, sans affectation, aux manières austères et recueillies de Wolsberry.

En peu de temps, néanmoins, les visites des deux amies devinrent très-fréquentes; et à mesure que le portrait gagnait en ressemblance, Wolsberry perdait quelque chose de la paix de ses premières habitudes.

J'étais moi-même d'une inquiétude difficile à définir.

Nous ne pouvions vaincre nos dispositions communes à la tristesse : alors, comme par un instinct des âmes souffrantes, quand la mer était la plus houleuse, nous allions y chercher une agitation réelle et braver les vents chargés de la brume de l'hiver. Vaines tentatives de distractions! quand nous rentrions à Porto-Sant'Andrea, le tumulte et les cris de la place Saint-Marc nous devenaient encore plus insupportables. Tantôt nous pénétrions pour y trouver le calme et la solitude sous les portiques des grands cloîtres ; et quand l'aspect de quelques

moines fainéants amenait un sourire sur mes lèvres (1), mon ami, plus sérieux, semblait envier l'obscurité de ces exilés du siècle, et leur vie inaccessible aux orages du cœur.

Déjà Wolsberry ne peignait plus devant madame Zulmoska qu'avec embarras ; tout décelait chez lui un état pénible et nouveau.

Madame de Laurizal persuada bientôt, quoique

[1] La religion ne peut pas plus répondre de l'abus de ses institutions, que la nature de l'abus de ses bienfaits. Des bénédictins ignorants, des chartreux oisifs ne sont pas l'œuvre de la religion. Rappelez ces couvents à la discipline de leur règle ; ils deviendront utiles à la société. Les déserts seront fertilisés, les terres incultes défrichées, la jeunesse recevra une éducation vertueuse, les malades seront soignés, et toutes les misères secourues.

L'impie et l'athée se réjouissent des désordres de nos institutions religieuses, et cela est tout simple ; les âmes faibles et timides s'en alarment ; les vrais fidèles s'en affligent parce qu'ils ont besoin de trouver leur religion conséquente et irréprochable. C'est chez ces derniers un sentiment de bienveillance, s'il est bien entendu : ces mêmes personnes qui s'indignent du désœuvrement des moines, admirent les solitaires consacrés à la méditation et à l'étude, qui savent vaincre leurs passions, s'imposer mille sacrifices, nourrir les pauvres et prier pour tous.

Tonnez donc contre l'abus, mais jamais contre l'institution.

(*Note ajoutée au manuscrit du* Quaker, *par madame la duchesse de Duras.*)

difficilement encore, à mon ami que toutes les convenances seraient blessées s'il se refusait plus longtemps à rendre une visite à madame Zulmoska. Il céda, et les égards témoignés à la sévérité de ses mœurs furent poussés si loin, que dans cette première soirée la porte de la belle veuve resta fermée pour tous les gens qui composaient sa société habituelle.

La comtesse parut si bien apprécier le sacrifice que lui faisait le quaker, elle l'en remercia d'une façon si vraie et en même temps si vive que la tête du pauvre Wolsberry ne put tenir contre tant de soins recherchés et tant de charmes ; il répondit peu de mots, mais dès cet instant je prévis que sa vie entière était vouée à un penchant qu'il semblait ignorer encore.

Les deux amies nous engagèrent à les suivre dans un voyages pittoresque qu'elles allaient entreprendre ; John accepta tout de suite, et fut lui-même surpris de sa hardiesse et de sa promptitude lorsqu'il n'était plus temps de se dédire.

Nous devions visiter les restes de l'amphithéâtre de Pola, en Dalmatie, la retraite de

Dioclétien à Spalatro, et les vestiges de son palais.

L'intimité de ce poétique voyage acheva le triomphe de la comtesse; lorsque, dessinant elle-même à côté de Wolsberry les ruines qu'ils venaient d'admirer ensemble, elle se penchait vers lui pour imiter l'esquisse exacte et facile du jeune artiste, le vent de la mer se jouait dans les boucles des cheveux blonds de la Lithuanienne et les entrelaçait pour ainsi dire avec les cheveux bruns et flottants de l'Américain.

Le quaker levait alors les yeux et contemplait timidement cette fille du Nord, brillante d'élégance et de beauté, assise sur les ruines de Salone et souriant avec toute la confiance de la première jeunesse aux promesses trompeuses de l'avenir.

Ils montaient l'un près de l'autre aux sommets des tours, et parcouraient ensuite la Naumachie et les voûtes obscures des bains antiques, au travers des ronces et des marbres brisés et glissants qui arrêtaient souvent leur marche.

Promenades redoutables où s'éteignaient peu à peu l'esprit d'indépendance et l'austérité du

quaker ! épreuves dangereuses où sa force protectrice et sa volonté se soumettaient insensiblement à la grâce et à la faiblesse !

Quand nous revînmes à Venise, John n'était plus le même ; à peine jetait-il en passant un regard aux merveilles qui nous avaient le plus sérieusement occupés ; il devint presque insensible aux charmes du climat, aux belles journées d'automne, à ces rayons d'un brillant soleil, qui, dégagés des terribles ardeurs de l'été, viennent alors si doucement illuminer les lagunes.

Les contrastes entre l'immobilité des vieux palais, la verdure du jardin royal et les tempêtes de la mer mugissante quand elle menace de reconquérir Venise, enfin les sensations que donne l'aspect de cette reine de l'Adriatique, déchue de tous ses honneurs, trouvaient maintenant Wolsberry occupé d'une seule idée plus puissante que leur charme ou leur imposante horreur.

Madame Zulmoska semblait être flattée du changement qui s'opérait graduellement dans la manière de vivre du quaker ; mais elle fei-

gnait de douter qu'il fût amené chaque jour à ses pieds par un penchant qu'elle disait encore n'avoir jamais connu par elle-même, et dont cependant elle parlait beaucoup moins.

C'était loin d'elle que John retouchait ce portrait dont il fit le tableau le plus expressif. Il s'enfermait seul avec ses pensées pour perfectionner cette séduisante image; et la vue de cette production inspirée révélait toute l'intimité et l'ardeur du sentiment le plus rapide et le plus passionné : mais ses pinceaux se refusaient à toute autre occupation. Dès qu'on aime, tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'objet de notre culte nous devient aussitôt étranger et comme importun.

Des rêveries prolongées, le besoin de la solitude, le désir de revoir sans cesse madame Zulmoska, livrèrent bientôt à Wolsberry des combats continuels. Honteux de son désordre il n'osait me le confier. Je le vis souvent tout près de rompre le silence; mais les préjugés de sa secte venaient lui défendre cette consolation si douce aux cœurs souffrants.

La jeune comtesse se montrait de son côté

plus contrainte et plus réservée ; sa maison devint peu à peu moins gaie et moins ouverte aux constantes distractions de Venise : enfin une sorte de mélancolie vague et incertaine s'empara de madame Zulmoska.

Cette douce tristesse, attrait si dangereux, acheva l'ouvrage des grâces et développa irrévocablement dans l'âme de John le germe ardent qui devait bientôt la consumer. Mécontente des autres et d'elle-même, madame de Laurizal ne travailla qu'avec plus de constance à se rendre indispensable à madame Zulmoska, et redoubla de prévenance envers l'Américain.

Ainsi s'écoula plus d'une année ; et chaque jour ajoutait à l'égarement de Wolsberry. Bientôt chez lui toute lutte cessa entre les principes bien oubliés du sectateur de Guillaume Penn et un sentiment que les remords finirent par exalter jusqu'au délire.

Madame Zulmoska me parut inquiète et décolorée ; sa société se dispersait ; on n'entendait plus que rarement chez elle le bruit des danses et des concerts. Quelques fleurs d'automne pâlies à l'approche de l'hiver ornaient encore ce

salon dangereux et semblaient être l'emblème des regrets tardifs de la jeune Lithuanienne.

Madame de Laurizal ne quittait jamais la comtesse, elle exerçait sur son amie une sorte d'inquisition tyrannique ; et, loind'être importun, cet ascendant avait fini par amener la plus aveugle confiance.

La jeune Polonaise avait une grande faiblesse de caractère comme beaucoup d'hésitation dans sa conduite ; et elle était dominée par un besoin continuel de l'approbation ou de l'indulgence des personnes qui lui étaient même les plus inférieures.

Cependant le cœur de madame de Laurizal s'abreuvait de fiel ; la franchise et les aveux qu'elle exigeait de son amie désabusaient cruellement l'astucieuse Piémontaise sur l'empire infaillible qu'elle supposait à ses charmes et à son esprit. Ses yeux noirs devinrent ternes et errants ; l'habitude d'un sourire forcé frappa tous ses traits d'une expression de contrainte et de dureté.

Mademoiselle Campbell dont l'usage était de ne jamais rien deviner, éprouvait une surprise

aussi respectueuse que muette de tout ce qui se passait autour d'elle.

La douce mademoiselle Hettmann, ramenée vers la terre par les douleurs morales qui l'entouraient, lut bientôt sur ces figures décomposées les chagrins de tous ces êtres faibles ou coupables ; elle frémit, et détourna ses regards comme l'ange témoin céleste des fautes des hommes se couvre de ses ailes pour se dissimuler leur crime et leur châtiment.

Wolsberry m'abandonnait ; et mon amitié, rougissant de sa méfiance, loin de solliciter un aveu, se contentait d'attendre et de souffrir. Une grande passion, me disais-je, est-elle donc pour le cœur de l'homme, comme cette terrible cataracte du fleuve qui trouble et décompose les eaux ?

Wolsberry, l'ami le plus sincère, ne m'adressait plus à rares intervalles que des paroles insignifiantes ; quand je lui avais rappelé le voyage que nous devions faire à Livourne pour y poursuivre les importantes affaires de leur maison de banque, John m'avait montré, sans s'expliquer, une extrême répugnance à quitter

Venise et je n'osais insister dans la crainte de l'affliger inutilement.

Toutes ses journées se passaient alors chez madame Zulmoska dans une sorte d'état contemplatif, l'écoutant, la regardant, parlant très-peu lui-même : il ne revenait chez lui que pour écrire, et j'ignorais si un journal ou une correspondance mystérieuse occupait ainsi toutes les heures qu'il dérobait au sommeil.

La jeune Polonaise, voulant elle-même fuir son trouble, et espérant le cacher aux autres, se réfugiait souvent le soir dans les églises, où la musique des conservatoires retentissait sous des voûtes spacieuses et sombres. John la suivait de loin sous ces édifices voués à d'autres prières que les siennes : debout et pensif, il appuyait son cœur embrasé contre le marbre des colonnes, et comme l'obscurité n'existe pas pour l'amour, une sorte d'illumination intime montrait à Wolsberry celle qu'il adorait, et laissait voir à madame Zulmoska seule la profonde rêverie de son amant.

Alors un découragement subit de la vie, s'emparant de ces deux âmes, semblait leur dévoiler

l'avenir, et confondre leurs émotions dans une tristesse religieuse et sublime. Et cependant, soit qu'elle voulût s'arracher à ces impressions, soit que même, préoccupée par un sentiment qui l'absorbe, une femme ne puisse jamais rester insensible à de nouveaux succès; soit enfin qu'elle cherchât à se parer de tous ses avantages aux yeux de celui qu'elle préférait à tout; madame Zulmoska reparut par intervalles dans le monde, et réussit enfin à y entraîner mon ami, tant il avait changé de sentiments et de coutumes ! Elle accepta plusieurs fêtes que lui donnèrent de nobles Vénitiens dans leurs maisons de campagne des bords de la Brenta.

Ces palais construits par Palladio se chargeaient d'illuminations intérieures dont l'effet enchanté se réfléchissait dans les eaux de la rivière. Une foule choisie se pressait dans des galeries immenses où l'or le disputait aux décorations de Canaletti.

L'arrivée de madame Zulmoska était toujours annoncée par un murmure flatteur qui sans l'embarrasser ajoutait néanmoins à tous ses attraits le charme ineffable de la modestie. Wols-

berry entrait après elle tel que l'esclave roi attaché au char triomphateur ; il y était venu comme par instinct ; il demeurait machinalement, bien qu'effrayé lui-même du contraste bizarre que devait offrir le spectacle de sa conduite présente et le souvenir de ses principes et de ses habitudes passées.

Bientôt l'enivrement doux et imperceptible de la danse, le charme d'une musique délicieuse et l'encens des louanges s'emparait de l'imagination de madame Zulmoska, sans qu'elle pût s'en défendre.

Le bal est un lieu de supplice pour un amant véritable : il souffre des succès de ce qu'il aime, et lorsque madame Zulmoska paraissait oublier quelques instants le premier intérêt de sa vie, le malheureux Wolsberry éprouvait aussitôt toutes les douleurs de l'abandon. Il sortait rapidement, et marchait au hasard dans ces jardins parés de guirlandes autour de ces édifices qui semblaient s'être transformés en palais magiques de la folie.

Il errait ainsi humilié de sa faiblesse, sans courage pour fuir, et honteux d'être puni de

l'excès et de l'aveuglement de son amour, par son amour même.

Un jour, dans une de ces brillantes réunions où assistait auprès de Padoue la belle veuve et le sauvage Américain qu'elle avait transformé en *cavalier servente*, surprise de ne plus le trouver à ses côtés, elle rougit de sa faute; et le besoin de la réparer devenant plus impérieux que toutes les lois des convenances, elle s'arracha du milieu des hommages pour retrouver son amant. Madame de Laurizal l'avait prévenue; celle-ci avait suivi Wolsberry loin des salons tumultueux; elle essaya de le plaindre de ses peines; et, loin de le ramener vers son amie, elle sut irriter adroitement la violence de ses soupçons en lui donnant le conseil de s'éloigner.

John partit, s'égara pendant la route assez longue, et ne revint à Venise que le matin, après une nuit que les tourments de la jalousie et les reproches de sa conscience se partagèrent sans relâche.

Mais quoi! les torts de l'amour sont sitôt pardonnés! quelques plaintes, de tendres excuses le ramenèrent bientôt aux pieds de son

idole, et une faute resserra le lien qu'elle aurait dû briser.

Le calendrier, en ramenant le nom de la jeune Polonaise, donna le signal des fleurs, des sonnets et des surprises.

« Et moi que t'offrirai-je? lui dit en anglais Wolsberry, tandis qu'on chantait une romance; que puis-je pour te flatter? tu règnes sur moi comme sur la nature entière, et je ne saurais te comparer à rien : tu es mon beau lis, ma fleur d'adoption, mon trésor, et je n'en veux pas d'autre. Tu es aussi l'espoir et l'unique pensée de ma vie ; mourir pour toi ne me semblerait pas assez pour te témoigner combien je t'appartiens. »

Chacune des paroles brûlantes de Wolsberry semblait pénétrer jusqu'au fond de ce cœur qu'il réclamait. « O mon Dieu ! reprit aussi « en anglais et avec une sorte de saisissement « la comtesse, tout ce que j'éprouve moi-même « me garantit la sincérité de ce que vous me « dites ; mais je n'en suis pas plus rassurée « sur l'avenir et sur notre bonheur : je ne me « crois pas digne de vous : peut-être me fuiriez-

« vous si vous saviez.... » On l'empêcha de poursuivre et mon ami ne put en entendre davantage du reste de la soirée.

L'arrivée de madame Billington, célèbre cantatrice, attirait alors en foule les Vénitiens au théâtre de *San Spirito;* John parut dans la loge de madame Zulmoska; ce dernier sacrifice fut fait sans murmurer comme les autres : mon ami était placé debout derrière la comtesse et madame de Laurizal; mais je compris que le jeune quaker, bien plus par une préoccupation absolue que par un reste de fidélité à ses maximes, ne voyait, n'entendait rien de ce qui se passait sur la scène. Je considérais de loin ce visage défait, caché en partie par ses cheveux tombant sur son front et sur ses épaules. Je le voyais attendre avidement un regard prolongé qui venait parfois le ranimer. Ses yeux à demi fermés semblaient rêver une douce alliance dans une meilleure vie.

Je m'étais éloigné insensiblement de la maison de madame Zulmoska; on m'en fit des reproches, mais si faiblement articulés qu'ils me confirmèrent dans ma réserve. Tout gênait

ces amants, et John fuyait même son ami. Les souvenirs précieux s'effacaient, les affections de la famille s'étaient relâchées, les lettres d'Amérique que nous attendions autrefois avec tant d'impatience, demeuraient maintenant cachetées et presque oubliées pendant des jours entiers.

Je m'affligeais de cette indifférence; je craignais qu'elle ne fût comprise à Philadelphie, et je savais la secte des Amis prompte à maudire tout projet d'union en dehors de ses coreligionnaires. Ainsi, inquiet pour ma part d'avoir contribué à cette liaison fatale, mais ne pouvant plus rien pour la rompre, ou pour en arrêter l'effet, je cherchais moi-même à m'étourdir sur les résultats. Je continuais à étudier Venise, et, pour en connaître tous les mystères, je me mêlais sous un domino et un masque à cette multitude qui remplissait les salles de la *Fénice*. J'écoutais, je suivais ce peuple dont la galanterie alimente toujours l'esprit, et ne laisse jamais atteindre le cœur.

Une nuit je quittais bien tard le théâtre quand une rixe violente m'attira sur le bord du canal

de San Giovanni, en même temps que j'entendais sortir d'une gondole les cris de plusieurs femmes effrayées. Comme j'accourais, je vis deux hommes masqués se charger, l'épée à la main, d'une manière si impétueuse que l'un d'eux tomba presque aussitôt baigné dans son sang. Je volai à son secours tandis que son adversaire se livrait au plus violent désespoir. Je reconnus dans le mourant un officier autrichien, et un second officier qui venait de servir de témoin à ce brusque duel avait prêté son épée au vainqueur toujours masqué, s'efforçant vainement de rappeler à la vie son malheureux antagoniste.

Au milieu de cette confusion, deux femmes sortirent de la gondole : leurs plaintes et leurs cris amenèrent du monde et des flambeaux; le trouble redoublait; les masques tombèrent enfin, et je vis Wolsberry, tout couvert du sang d'un homme qui rendit le dernier soupir entre ses bras.

La comtesse Zulmoska et madame de Laurizal avaient été poursuivies sous le masque par deux jeunes officiers : une méprise fut la cause de cette cruelle aventure; et la jalousie la plus déraisonnable porta Wolsberry, qui accompagnait

alors les dames étrangères, à sacrifier un homme d'honneur pour des propos peu dignes d'une telle punition, et justifiés en quelque sorte par les légèretés de madame de Laurizal.

Je me hâtai de faire rentrer dans leur gondole tous ces acteurs d'une triste scène, dont on parla peu, et qui n'eut pour témoins que des gens du peuple; la déclaration que l'officier allemand s'empressa de faire chez le gouverneur de Venise arrêta les premières poursuites; et l'autorité ne vit rien de politique ni de très-important dans un des incidents les plus communs du carnaval et des mascarades. Madame Zulmoska fut transportée chez elle évanouie.

Ce malheureux événement réveilla chez John le souvenir des principes de sa secte, et les tourna en indignation contre lui-même. Les dernières angoisses du mourant étaient sans cesse présentes à ses yeux; toujours il croyait entendre prononcer la sentence qui condamne le meurtrier à des peines éternelles : et cet homme qui avait voulu faire partager à des peuplades sauvages ses convictions morales et la paix religieuse de son âme, ne ressentait plus

aujourd'hui que les déchirements d'une conscience coupable, et les convulsions de l'amour le plus malheureux.

A peine l'excès de ce premier délire fut-il calmé qu'une autre épreuve était réservée à mon ami : de tristes nouvelles arrivèrent de Vienne. Le comte Repning, père de la comtesse Zulmoska, se montrait vivement courroucé du refus que faisait sa fille d'épouser le prince Baratinski, son cousin. Le rang, la fortune, la personne du prince avaient paru autrefois convenir à la jeune comtesse : elle avait alors souffert les assiduités de son parent, qui ne lui avait inspiré ni goût ni répugnance ; et désirant satisfaire au vœu de tous les siens, elle lui avait permis d'aspirer à sa main.

Madame de Laurizal se hâta d'instruire Wolsberry de ces détails ; elle entretenait avec le père de madame Zulmoska une correspondance suivie. Les dernières lettres du comte Repning annonçaient sa prochaine arrivée et celle du prince Baratinski ; accablé de ces nouvelles, John s'arracha du lit de douleur où le retenait une fièvre brûlante pour se traîner chez la

comtesse ; elle le revit déjà méconnaissable, pâle, amaigri et abattu par le délire et par l'insomnie.

Assis près d'elle, tantôt il la regardait fixement ; tantôt courbant sa tête fatiguée par la souffrance, il appuyait son front sur ses mains ; puis secouant sa noire chevelure et précipitant les paroles : « Attendras-tu, lui disait-il, qu'on « vienne t'enlever de Venise ? si tu ne rougis « pas de m'aimer, suis-moi ; volons vers les « États-Unis : là, ma vie entière sera consacrée « à ton bonheur. Viens-y régner sur ton amant. « Que t'importent quelques vains titres ? ne « leur préfères-tu pas le nom d'épouse de « l'homme que tu as choisi ? les reproches de « ton père te poursuivront-ils jusque sur mon « cœur quand tu t'y seras réfugiée ? quelle joie « si vive te garde le monde pour te faire oublier « mon amour ? Fuyons, mon idole, fuyons ; je « ne sais quel pressentiment me crie que bientôt « il sera trop tard... Ce sera vainement alors « que tes bras s'étendront vers moi, ils ne saisi- « ront plus que mon ombre. Plus d'hésitations. « Songe que ton cœur appartient à un infor-

« tuné qui pour toi seule a trahi tous ses devoirs,
« et ne peut plus cacher ses remords que dans
« ton sein ou dans la tombe. — Mon ami, ré-
« pondait madame Zulmoska toute tremblante ;
« attendez encore ; laissez-moi voir mon père
« une fois, une seule fois, laissez-moi lui par-
« ler ; la femme qui vous aime ne doit pas être
« une fille dénaturée ; mon père connaîtra l'u-
« nique pensée de mon cœur, le sentiment qui
« nous attache, et nous devrons peut-être à mes
« prières, comme aux soins de madame de Lau-
« rizal, un bonheur sans mélange : si mon père
« s'opposait à notre union ; si des préjugés
« avaient glacé son cœur, alors, Wolsberry, je
« jure de vous suivre et de n'appartenir jamais
« qu'à vous... »

Madame de Laurizal entendit la fin de cet entretien, et le recueillit dans son cœur comme un outrage. « Je pense comme vous, chère « amie, » dit-elle avec un trouble que ne put déguiser sa dissimulation habituelle. « Je crois « aussi que vous devez voir le comte Rep-
« ning ; je sonderai ses dispositions, peut-être
« souscrira-t-il à vos vœux et sera-t-il touché de

« votre état, mais au nom du ciel, mon cher « John, n'abusez pas de votre empire sur celle « qui vous aime, et gardez tous deux le calme « dont vous avez besoin pour dominer de si « terribles épreuves. »

C'est dans cet état de désespoir que, ne pouvant déjà plus m'entendre, mon ami refusa de m'accompagner, même pour peu de jours, à Livourne. Je le suppliai inutilement d'y venir prêter son assistance à un homme de sa secte, son parent, Jack Johnson ; celui-ci, menacé de déclarer une banqueroute, n'avait plus de ressources que dans le crédit de la famille Wolsberry, et invoquait dans les lettres les plus touchantes le secours et la présence de John. — « Porte-lui mon cautionnement, me dit-il, « offre-lui ce que je possède, engage même ma « parole, » ajoutait-il en baissant la voix et en détournant ses regards comme s'il n'avait plus foi lui-même en ses promesses ; « mais « laisse-moi, je ne suis plus digne de faire une « bonne action. »

Vainement je le conjurai de me confier enfin ses peines ; vainement je lui fis entendre que je

les avais devinées, il me fut impossible d'en obtenir l'aveu ; sa poitrine était oppressée, sa respiration lente et douloureuse : il ne pouvait ni me parler ni verser une seule larme.

La présence de l'un de nous deux était indispensable à Livourne ; je me sentais néanmoins violemment combattu entre le désir de sauver Jack Johnson d'une ruine imminente, et le chagrin d'abandonner mon ami dans une situation morale et physique si douloureuse.

Je cherchais à me rassurer en emportant l'espérance de ne pas demeurer absent plus d'un mois ; car je ne pouvais penser que mon ami, si taciturne de près, voulût lui-même de loin m'informer des tourments de son cœur, ou même de sa faute. Je priai mademoiselle Hettmann de me donner de ses nouvelles à Livourne, et je pris congé de madame Zulmoska : « Revenez bientôt, me dit-elle, si vous voulez nous « revoir, » et sa voix altérée, ses yeux baignés de pleurs semblaient solliciter de moi le pardon des maux de Wolsberry : puis des paroles entrecoupées de sanglots s'échappaient de sa bouche. « Hélas ! c'est par ma faute. — Je suis bien

« coupable. — Mais vous serez indulgent, vous « pardonnerez nos inconséquences. »

Mon départ parut réveiller un instant le jeune quaker de cette stupeur qui ressemblait si cruellement à l'indifférence. Il voulut m'accompagner jusqu'au delà des Lagunes, et pendant ce trajet, ses douloureuses pensées paraissaient assoupies; il fixa lui-même mon retour à une époque rapprochée; il me parla même de revoir Philadelphie; il nomma sa mère et ses parents, en pressant ma main de la sienne; et un faible sourire errait sur ses lèvres flétries : c'était le dernier souvenir qu'il dût me laisser de notre longue amitié.

J'étais à Livourne depuis huit jours lorsque je reçus de mademoiselle Hettmann la lettre suivante :

« Votre ami, monsieur, me paraît beaucoup « plus souffrant depuis votre départ; une fièvre « brûlante ne lui permet plus de sortir de chez « lui. Je m'y suis rendue pour lui annoncer que « j'allais vous écrire, et pour savoir par moi-« même le véritable état de sa santé. Voici une

« lettre, m'a-t-il dit, mais elle n'est pas pour
« Livourne. C'est à ta cousine que je l'adresse ;
« j'attends d'elle mon arrêt. Si elle ne peut
« partager ma destinée, son refus me délivrera
« du fardeau de l'existence.

« Maintenant monsieur, aurai-je le courage
« de vous apprendre ce que la mission que me
« donnait ainsi votre ami m'a appris à moi-
« même ? me pardonnez-vous si, dans mes
« habitudes de retraite et d'inexpérience du
« monde, j'ai mis si longtemps à savoir ce dont
« il eût été si nécessaire que vous fussiez in-
« formé plus tôt. Hélas ! ces tristes détails
« viennent de m'être révélés à moi-même par
« une personne que ses regrets excusent peut-
« être de la part indirecte qu'elle a prise à cette
« trame déplorable.

« Apprenez donc que ce fut dans l'oisiveté
« d'une soirée, autour d'une table à thé, que
« madame de Laurizal, quelques Françaises, et
« madame Zulmoska conçurent, il y a deux ans
« bientôt, le plan de ce qu'elles intitulèrent le
« roman du Quaker : on était alors fort occupé à
« Venise des talents de M. Wolsberry. Son génie

« est noble et sauvage, disaient les femmes; il « serait piquant de tourner une tête américaine, « de rendre un austère trembleur d'abord sen- « sible et enfin passionné. Les hommes dont « on s'était caché en premier lieu prirent en- « suite eux-mêmes part à cette plaisanterie, et « on ne se demanda pas longtemps quelle se- « rait la figure digne de fixer les regards d'un « émule de Raphaël et d'inspirer un sentiment « exclusif à un timide enfant de la nature. Ma- « dame Zulmoska fut désignée, et madame de « Laurizal proclama ce choix unanime au milieu « des éclats de la gaieté générale. Ma cousine « eut beau repousser ce dangereux triomphe, « on insista. Une conspiration d'une marche « régulière fut tracée, et, pour première dé- « marche, on décréta que vous seriez gagné.

« Vainement celle qui m'a tout raconté et que « vous reconnaîtrez peut-être à ces réflexions, « prétendit-elle que ce jeu hardi pouvait avoir « des suites très-graves; on ne tint aucun compte « de ses craintes : on lui reprocha de se laisser « dominer par ses lectures sentimentales, et « chacun l'assura qu'on ne voyait plus que dans

« de bien tristes romans des héros assez niais
« pour prendre au sérieux de telles aventures.

« Madame Zulmoska se prêtait d'abord par
« complaisance plus que par goût à ce complot
« général; elle n'y attacha quelque importance,
« et n'y fit réflexion qu'après avoir vu M. Wols-
« berry; ce fut encore avec toute l'indolence
« de son caractère qu'elle chercha à distraire
« inutilement sa société d'une plaisanterie qui
« amusait tout le monde et semblait ne com-
« promettre personne. Madame de Laurizal, le
« plus ardent des conjurés, rendait chaque soir
« un compte exact des succès ou des revers de
« la ligue.

« L'enthousiasme que fit naître le tableau de
« M. Wolsberry hâta les mesures décisives,
« et votre première visite parut un avantage
« marqué.

« Madame de Laurizal inventa le piége du
« portrait; mais bientôt, jalouse en secret des
« succès de ma cousine, regardant la passion
« naissante de M. Wolsberry, comme un tort
« réel fait à sa propre coquetterie, elle passa
« de la curiosité maligne à un sentiment, qui,

« pour être dissimulé, n'en est pas moins chez
« elle comme tous les autres, une véritable
« passion.

« Hélas ! que de maux peuvent naître d'une
« frivole saillie !

« Voilà ce que l'on m'a dit, monsieur, en
« ajoutant qu'on avait voulu maintes fois éclai-
« rer madame Zulmoska sur le caractère de ma-
« dame de Laurizal, et sur les conséquences
« que pouvait entraîner l'ascendant de la Pié-
« montaise ; mais que toujours ma cousine avait
« traité de chimères les soupçons ou les ter-
« reurs qu'on lui témoignait, et que l'injustice
« apparente de ces reproches avait redou-
« blé l'attachement dont on voulait modérer
« l'excès. Vous avez pu voir vous-même que
« M. Wolsberry partage entièrement cette con-
« fiance.

« Vous savez mieux que moi, monsieur, où en
« sont venues les choses et ce qu'il faut faire
« pour déjouer tous ces doubles complots ; ils
« me paraissent menacer tous les gens que nous
« aimons, et leur aveuglement ne peut qu'en
« accroître le danger. Revenez sans délai, mon-

« sieur, peut-être serait-il encore temps de con-
« jurer l'orage.

« *P. S.* M. le comte Repning arrive au mo-
« ment où je ferme ma lettre. Le prince Bara-
« tinski ne sera à Venise que dans quinze jours.

Je quittai Livourne peu d'heures après cette lecture ne pouvant endurer les tourments de mon inquiétude et de mon impatience ; un courrier m'atteignit comme je traversais Bologne, et me remit les lettres qu'on va lire : je restai anéanti sous ce coup de foudre.

« Il n'est plus temps, monsieur, votre ami
« a cessé d'exister.

« Peu d'heures après m'avoir remis sa lettre
« pour ma cousine, retenu dans son lit par une
« fièvre ardente, il vit entrer chez lui madame de
« Laurizal.—Écoutez-moi sans m'interrompre,
« Wolsberry, lui dit-elle, et ne me haïssez pas
« pour tout le mal que je vais vous faire. Pour-
« quoi feindre encore ? Ma hardiesse n'est-elle

« pas autorisée par mon désespoir et par mon
« amour ? Oui, Wolsberry, je vous ai aimé
« avec passion dès le premier jour ; et quand
« vous me préfériez une rivale que sa froideur
« et son habituelle indolence me faisaient peu
« redouter, j'espérais que vous connaîtriez
« mieux bientôt cette femme nonchalante, sans
« énergie pour vous apprécier, sans courage,
« pour s'unir à vous, sans résolution pour vous
« suivre : maintenant son père est auprès
« d'elle ; vous tenteriez en vain de la revoir,
« vous êtes séparés à jamais, et c'est pour
« échapper à vos poursuites qu'elle-même a
« sollicité la présence du comte Repning, sûre
« qu'elle était de sa résistance. Wolsberry,
« relevez votre âme abattue, sachez oublier une
« femme peu digne de vous : voulez-vous qu'une
« sœur, une amie, une véritable amante vous
« suive au bout du monde ? Je ne me plaindrai
« pas du sacrifice, moi, et les jours heureux
« que vous promet mon dévouement et ma ten-
« dresse vous feront oublier, comme à moi-
« même la profonde humiliation où l'amour
« m'a réduite en vous adressant cet aveu.....

« Demain je reviendrai savoir votre réponse et
« vos projets. . . . . .
. . . . . .

« Elle s'échappe rapidement après cette expli-
« cation dont les domestiques de M. Wolsberry
« entendirent les éclats et qu'ils viennent de
« me rapporter.

« Votre ami demeura d'abord muet de stu-
« peur après cette horrible révélation ; puis les
« sanglots, les convulsions, le délire se succé-
« dèrent sans relâche. — « Ne reviens plus au
« près de moi, s'écriait-il, importune furie; dans
« quelques heures je ne serai plus à Venise. »

« La fièvre redoubla. Il n'eut que vers le soir
« assez de force pour s'habiller et écrire d'une
« main tremblante ces mots pour vous et quel-
« ques lignes à madame Zulmoska. Elle était
« auprès de son père qui, sans le lui dire, ren-
« voya la lettre à Wolsberry ; alors votre ami,
« après avoir interdit à ses gens de le suivre,
« remonta les quais jusqu'au pont de Rialto, et
« s'arrêta presque défaillant vis à vis des fenê-
« tres de madame Zulmoska; puis, tournant en-
« core une fois ses regards vers les salons éclai-

« rés où avait commencé son infortune, il poussa
« un cri déchirant, et se précipita dans la mer.

« Une heure après, on retirait du grand canal
« le cadavre froid et inanimé d'un pauvre Amé-
« ricain victime des passions de l'Europe.

« Apprenez le reste, monsieur, et partagez
« notre inconsolable douleur. Madame de Lau-
« rizal avait substitué un arrêt de mort à la ré-
« ponse de ma cousine; cette réponse venait
« d'être écrite par madame Zulmoska, et con-
« tenait la promesse solennelle d'engager irré-
« vocablement sa foi et de suivre M. Wolsberry
« en Amérique. Madame de Laurizal s'était
« chargée de lui porter elle-même cette heu-
« reuse nouvelle ; mais elle ne s'était rendue
« chez le jeune quaker qu'après un long entre-
« tien avec le comte Repning.

« Ma cousine est dans le plus profond acca-
« blement ; sa raison même a reçu quelque at-
« teinte de tant d'illusions perdues à la fois;
« nous allons quitter Venise, le comte Repning
« désire soustraire aussi sa fille à la curiosité
« de cette ville bien peu juste dans ses opinions
« sur les causes de l'odieuse catastrophe.

« Madame de Laurizal n'a point reparu ; on « pense qu'elle s'est aussitôt retirée en Pié- « mont.

« Unissons nos prières et nos larmes, mon- « sieur. Demandons à Dieu le pardon des cou- « pables qui vivent encore, sa miséricorde pour « l'infortuné qui n'est plus, et sa pitié pour les « souffrances de ma malheureuse cousine. »

A cette lettre de mademoiselle Hettmann étaient jointes les dernières lignes que je devais recevoir de mon ami. Les voici :

« Adieu, mon frère; découragé de vivre, après « le coup qui vient de me frapper au cœur, je « n'ai plus d'aveu pour personne, pas même « pour toi. Je vais mourir. Celle que je croyais « un ange m'a précipité en riant dans l'abîme. « Je vais paraître devant le Dieu que j'aimai « tant dans les beaux jours de ma jeunesse. Je « ne suis plus qu'un déserteur de ma secte, « couvert du sang de mon semblable, renégat « des plus saintes maximes, flétri aux yeux du

« monde comme aux miens. Toi seul du moins
« tu garderas ma mémoire sans mépris. Sou-
« viens-toi de nos illusions, de nos études, de
« nos plaisirs si purs en Amérique ; oublie tout
« le reste. Suspens la malédiction de ma fa-
« mille et obtiens d'elle et du ciel le pardon de
« ton frère.

« Adieu. Adieu.

« J. Wolsberry. »

FIN DU QUAKER DE PHILADELPHIE.

ROMANCES

DU

COMTE DE FORBIN

I

LA COMPLAINTE ÉCOSSAISE

LA

COMPLAINTE ÉCOSSAISE.

Consumé de mélancolie,
Un Écossais redit encor
Ce qu'en sa triste rêverie
Chantait la fille de Trémor.

Ma vie est une fleur sauvage,
Un ruisseau qui se perd sans bruit;
Elle passe comme un nuage
Dans l'obscurité de la nuit.

Du moins chez la rose flétrie
Le parfum survit à la fleur;
Et c'est le parfum de la vie
Que le souvenir du bonheur.

Le sommeil a fui ma paupière,
Des rêves consolaient mon cœur,
Il est banni de ma chaumière ;
J'y suis seule avec ma douleur.

Un doux songe, à l'âme oppressée,
Est un bien par le ciel offert ;
Et pour elle c'est la rosée
Qui vient rafraîchir le désert.

Du chevreuil la trace légère
S'efface au souffle du zéphir ;
Et plus vite encor sur la terre
Le temps détruit le souvenir.

Si l'aigle surprend la colombe,
On entend le ramier gémir.
Je vais descendre dans la tombe.
M'accordera-t-on un soupir ?...

II

SANS LA NOMMER.

CHANT PROVENÇAL.

SANS LA NOMMER.

CHANT PROVENÇAL.

Sous le beau ciel de la Provence,
Terre d'amour,
Sabran, fameux par sa vaillance,
Chantait un jour :
« Si les troubadours de Beaucaire
« Savent charmer,
« Aux dames bien peu savent plaire
« Sans les nommer.

« Ma dame a dit : Sans le mystère
« Plus de plaisir ;
« Elle craint un tuteur sévère.....
« Il faut la fuir ;

« Le bonheur peut dans le silence
« Se renfermer,
« Mais je sens bien que ma souffrance
« Va la nommer.

« Mon trouble, quand sa voix m'appelle
« Est indiscret.
« J'ai trahi cent fois, me dit-elle,
« Notre secret.
« Elle croit que de son absence
« Trop s'alarmer,
« Puis de rougir en sa présence,
« C'est la nommer.

« Adieu, Forbin et Castellanne,
« Mes doux amis.
« A partir l'honneur me condamne,
« Et j'obéis :
« Beauté de trop noble parage
« Sut m'enflammer :
« Mourir d'amour sur ce rivage
« C'est la nommer. »

III

A LA BELLE VOYAGEUSE.

A LA BELLE VOYAGEUSE.

Vous dont le cœur est trop sincère,
Fuyez celle qui m'a charmé ;
Elle est aimable, elle sait plaire,
Mais on meurt sans en être aimé.
Et tandis que de sa jeunesse
La fleur s'embellit chaque jour,
Son esprit rêve la tendresse,
Mais son cœur ignore l'amour.

Sans désir, sans mélancolie,
Parmi des chants harmonieux,
Elle a traversé l'Ausonie
Et ses bosquets voluptueux.
A cette grâce noble et sage
Parler d'amour et de bonheur,
C'est sur le sable du rivage
Graver le secret de son cœur.

Et cependant sa voix chérie
Me désespère ou me ravit ;
Ma solitaire rêverie
Me répète ce qu'elle dit.
Je mêle quelques douces larmes
Au bonheur de son souvenir ;
Sans espoir j'adore ses charmes,
Et n'attends rien de l'avenir.

IV.

L'OMBRE D'UNE AMANTE.

L'OMBRE D'UNE AMANTE.

L'Éternel le permet ; je quitte mon cercueil
Quand minuit a vibré sur la cloche sonore,
Et, fille de la mort, dans mon triste linceuil,
J'apparais à celui que je chéris encore.

Je reconnais ta voix, noble et doux Almanzor,
Le cri de ta douleur a ranimé ma cendre,
Veux-tu que pour jamais je m'unisse à ton sort?
Mon sépulcre est ouvert, hâte-toi d'y descendre.

Tu me fuis; je ne sais inspirer que l'effroi ;
Mais, avant mon trépas, ta bouche délirante
Prononça le serment de mourir avec moi :
Je suis seule au tombeau, seule je suis constante.

Viens sur mes blonds cheveux, viens dormir, Almanzor
Rends-moi l'époux, l'amant que ma douleur réclame;
Tu verras que l'amour triomphe de la mort :
Au delà de la tombe il est encore une âme.

V.

L'ATTENTE.

L'ATTENTE.

Attendre est une vive peine :
Moi, loin de l'objet de mes vœux,
J'attends qu'un soupir me ramène,
J'attends qu'un mot me rende heureux.
J'attends qu'on me parle d'Isaure;
Et dans l'espoir
De la revoir,
Toute la nuit j'attends l'aurore,
Chaque matin j'attends le soir.

J'attends que sa bouche de rose
Daigne m'accorder un baiser;
J'attends, et cependant je n'ose
En attendant pas même oser.
Alors tout me parle d'Isaure,
Et dans l'espoir
De la revoir,
Toute la nuit j'attends l'aurore,
Chaque matin j'attends le soir.

Entre l'attente et l'espérance,
Il s'établit un doux accord;
Toutes deux combattent l'absence,
Toutes deux me vengent du sort.
Toujours, partout j'attends Isaure;
Et dans l'espoir
De la revoir,
Toute la nuit j'attends l'aurore,
Chaque matin j'attends le soir.

VI.

LA TOURTERELLE MESSAGÈRE.

LA TOURTERELLE MESSAGÈRE.

Une nuit, d'Ascalon je gardais la tourelle.
« Va vers Ptolémaïs, dis-je à ma tourterelle,
« Messagère d'amour, va, franchis les remparts
« Où du prince des lis flottent les étendards.

« Choisis de cette cour si fière et si brillante,
« La beauté la plus jeune et la plus attrayante :
« Couvre ses pieds charmants de baisers amoureux.
« Si sa main te punit, nous en mourrons tous deux. »

La tourterelle part; son vol perça la nue,
Et mon cœur la suivit longtemps après ma vue :
Mais depuis, vainement penché sur les créneaux,
Je l'attends chaque jour et je pleure mes maux.

Elle ne viendra pas ; fut-il donc téméraire,
L'écrit que je cachai sous son aile légère ?
Hélas! la même main, doux et fidèle oiseau,
En terminant ta vie a creusé mon tombeau.

VII.

LE ROI RICHARD COEUR DE LION.

LE ROI

RICHARD COEUR DE LION.

Le roi Richard, terreur de l'infidèle,
Jeune, charmant et brillant troubadour,
Loin de ses preux, la nuit, sous la tourelle,
Disait ainsi ses longs chagrins d'amour :

Pour t'oublier, aux champs de la Syrie,
Cherchant la mort, j'affrontai les hasards;
Un vain laurier me reste avec la vie,
Le Maure a fui devant mes étendards.

Un doux parler, une touchante grâce.
Sont plus cruels que la flèche et le dard.
Ce cœur brûlant qui bat sous ma cuirasse,
Peut tout braver, tout, hormis ton regard.

Ils sont vengés de leurs tristes alarmes,
Ceux que mon bras menace du trépas;
Sous ma visière il faut cacher mes larmes;
On est vaincu dès qu'on ne te plaît pas.

Mon cœur flétri repousse la couronne;
Le saint tombeau fut mouillé de mes pleurs.
Dans Siloë le chaste écho s'étonne
De répéter de coupables douleurs.

Je rêve à toi sur la mer orageuse,
Quand mon vaisseau fuit devant l'aquilon.
Tu me guidais dans la nuit ténébreuse
Qui me livra les remparts d'Ascalon.

Devant Gaza j'ai fixé la victoire,
Et sous mes lois l'Arabe va gémir.
Que faire, hélas! des palmes de la gloire,
Lorsqu'on ne peut ni plaire ni mourir?

VIII.

LE PARIA DE BENGALORE.

LE PARIA DE BENGALORE.

Un paria, non loin de Bengalore,
Errait la nuit rêvant à son malheur;
Quand la clarté de la naissante aurore
Vint lui montrer un objet enchanteur.
C'est de Brama la fille la plus belle,
Près d'un tombeau que lui marqua le sort.
Là, dans trois jours, cette veuve fidèle
Reposera du sommeil de la mort.

Comme un palmier qui, courbant sa couronne,
Ouvre sa fleur aux zéphirs du printemps,
Le paria soupire et s'abandonne
Au trouble heureux, charme de nos beaux ans.
Ce fils obscur d'une caste avilie,
D'aucune loi ne craint plus la rigueur;
Il se prosterne, et son front s'humilie
Devant la veuve idole de son cœur.

Quoi! lui dit-il, rose qui viens d'éclore,
Tu veux mourir à ton premier matin?
Suis ton esclave, il en est temps encore,
Et le désert t'offre un nouveau destin.
Il répéta sa touchante prière.
On le suivit : les sables de Lahor
Ont entendu le couple solitaire
Bénir l'amour, la nature et le sort.

IX.

LA PLAINTE D'IRA.

IMITÉE DE BYRON.

LA PLAINTE D'IRA.

IMITÉE DE BYRON.

Tout passe comme le nuage,
Tout arrive au champ du repos;
Que reste-t-il après l'orage?
Un triste et funèbre cahos.
Le souffle impétueux d'Éole
Emporte la fleur du matin;
On encense aujourd'hui l'idole
Que le fer brisera demain.

Comme une brillante étincelle,
La beauté s'évapore, hélas !
Et souvent plus rapide qu'elle,
L'oubli marche devant ses pas.
On perd sa plus douce chimère
Avec son plus cher souvenir,
L'espoir fuit d'une aile légère
Et désenchante l'avenir.

Je suis seule sur le rivage
Où j'écoutai ses vains serments ;
Rien n'est changé, car mon visage
Éblouirait d'autres amants :
Ce même écho sut ma tendresse ;
Un jour aussi beau nous a lui
Quand il partagea mon ivresse ;
Hélas ! rien n'est changé que lui.

X.

LE REGARD.

LE REGARD.

Jeune encor, je rêvais d'avance
Un doux regard.
Mon cœur était sans méfiance
Contre un regard.
Je soupirai, j'obtins d'Isaure
Un seul regard;
Et je voudrais en être encore
A ce regard.

Isaure n'a de la tendresse
Que le regard ;
Encore est-il distrait sans cesse
Ce doux regard :
Et mon âme qu'elle a flétrie
D'un seul regard,
Fait sa souvenance chérie
De ce regard.

Le guerrier brave les alarmes
Pour un regard.
La douleur voit sécher ses larmes
Par un regard.
Le cœur retrouve l'espérance
Dans un regard :
L'amour se venge du silence
Par un regard.

XI.

ARTHUR D'ANGLETERRE.

ARTHUR D'ANGLETERRE.

CHANT PROVENÇAL.

Adieu, cruelle Béatrix,
Adieu, cour d'amour de Provence ;
Je vais au loin chercher le prix
Que l'on refuse à ma constance.
Ainsi répète avec émoi
Le bel Arthur, roi d'Angleterre :
Car l'amour régnait sur un roi,
Alors comme sur un trouvère.

Arthur avait offert sa foi,
Son amour, son trône et ses armes :
Mais Béatrix refuse un roi,
Malgré sa puissance et ses larmes.

Elle adorait un troubadour,
Un jeune chanteur de Sicile.
On sait bien que jamais l'amour
Sur les rangs ne fut difficile.

C'est en vain que dans les tournois
Arthur brille par son adresse;
Que l'on admire ses exploits,
Ses blonds cheveux et sa jeunesse.
Il redit dans son déplaisir :
« Puis-je supporter l'existence?
« N'ai pas encor de souvenir
« Et déjà n'ai plus d'espérance. »

Bientôt une sombre langueur
Le consume et le décolore :
Il s'affaiblit, il tombe, il meurt.
Ce lis à sa première aurore!
Beaucaire l'a vu se flétrir,
On y chante encor sa romance :
« Je n'eus jamais de souvenir
« Et n'ai pas connu l'espérance. »

XII.

LA COMMUNE LOI.

LA COMMUNE LOI.

C'est la commune loi,
Partout on est de même
Par la femme qu'on aime
Trompé tout comme moi.

Le bachelier jaloux
Est en Andalousie
Trompé par son amie
Malgré tous les verroux.

Malgré l'eunuque noir,
On l'est même en Turquie.
Dans la belle Italie,
Tromper est un devoir.

L'Anglaise en vous trompant
Meurt de mélancolie,
Et paye de sa vie
Son tendre égarement.

La Française en riant
Trompe avec perfidie ;
Mais c'est coquetterie
Ou bien entraînement.

En Afrique, au Japon ;
Et jusqu'en Laponie,
Lapone un peu jolie
Doit tromper son Lapon.

Nos preux de l'ancien temps
Étaient fous, sur ma vie,
Pour l'honneur de leur mie
D'assommer tant de gens.

RÉFLEXIONS DÉTACHÉES

SUR

LES ARTS ET LA SOCIÉTÉ.

DES ARTS

ET

PARTICULIÈREMENT DE LA PEINTURE.

Le soleil dit de bien dures vérités aux peintres, quand un de ses puissants rayons se promène sur leurs ouvrages. Mais, après tout, s'il mortifie souvent leur vanité, il leur indique aussi le remède et devient un bienveillant auxiliaire : tout au rebours de la critique des hommes qui décourage l'artiste sans lui rien apprendre, et cherche moins à corriger qu'à faire briller son propre discernement.

Il est des pages, des vers, des mélodies, des sujets de peinture qu'il faut entreprendre sous l'influence du malheur ou d'un violent chagrin : la douleur est un grand maître, et fait vivre dans l'avenir tout ce qu'elle a inspiré.

Tout ce qui a été *bon* en peinture n'a passé que pour revenir. Tout ce qui est *mauvais* peut dominer un moment par caprice, mais passe sans retour. Rien n'est plus juste que le temps.

L'impiété est improductive, elle gâte et rapetisse tout. La foi seule est féconde, et nourrit le génie ; elle seule put inspirer à Raphaël les ouvrages qui firent de cet humble mortel le sublime interprète du Tout-Puissant.

Il en est des beaux tableaux pour le jeune peintre, comme de quelques livres admirables

pour l'écrivain : il ne faut ni les trop étudier ni trop les lire, de peur de commettre, malgré soi, la fatale gaucherie de les copier, quand on ne veut que s'en rapprocher par l'imitation.

David, notre maître, disait en parlant à ses élèves : *Prenez-y garde, si c'est une faute que de produire un mauvais petit tableau, c'est un crime de signer une grande, lourde et ennuyeuse croûte.*

Les peintres doivent laisser aux seuls graveurs le métier de traduire. La gravure est le miroir de la peinture; son burin n'est habile que quand il est exact; c'est-là toute son originalité.

Combien de livres attendus avec impatience, et dévorés avidement par nos aïeux, dont on ignore aujourd'hui même le titre ! Quelle quantité de chefs-d'œuvre en musique dont on fut

jadis si enthousiaste, et que notre siècle refuse d'écouter ! Que de tableaux dignes de leur antique célébrité, sont maintenant regardés à peine! l'oubli seul dure toujours.

Le temps, qui efface tout par l'éternel battement de ses ailes, ne peut rien sur le génie habitué à voler plus loin et plus haut que lui.

Nos heures se passent à écrire des livres qu'on ne lit guère, à peindre des tableaux qu'on regarde à peine, à tailler des statues qui rapetissent de grands hommes, à s'enivrer des sons d'une musique moderne qui endort, enfin à s'enflammer d'enthousiasme pour notre époque qui fera bâiller l'avenir. Désormais, je le crains bien, les artistes si nombreux, qui ne peuvent plus rien pour le bonheur et la gloire de l'espèce humaine, chercheront à troubler ses institutions et son repos.

Si l'artiste moderne se borne à copier le moins mal possible, et sans choix autour de lui, c'est qu'il ne sait plus se créer en lui-même une plus belle nature ; c'est qu'il est déshérité des hautes méditations religieuses. La foi seule, je le répète, donne le génie : qu'espérer de nos jeunes élèves, quand à peine sortis de l'école, s'emparant de l'incrédulité comme d'une robe virile, ils pensent se devoir à eux-mêmes de ne pas plus croire en Dieu qu'en Jupiter ou en Pluton ?... ô Raphaël !!!

Je ne saurais oublier les seules paroles inspirées à un de mes amis par la vue de mon dernier tableau des Ruines de Syracuse. « Ah ! ah ! « voilà donc Syracue ! et puis l'Etna ! c'est un « volcan, n'est-ce pas ? J'en ai entendu parler ; « mais je ne savais pas qu'il eût la forme d'un « pain de sucre. » — « Ce qui me frappe le plus, » me disait un de mes compatriotes trahi par son accent, « dans votre soleil qui se couche, « c'est le souvenir qu'il me rappelle. C'était à

« Marseille, à la même heure; je crois y être « encore; » — et, enflant la voix, « l'astre bril- « lant du jour, ajoutait-il, descendait majestueu- « sement comme ici, entre une bastide et les « ailes d'un moulin à vent..... »

O peintres! mes confrères et mes amis, faites mieux que moi; ayez, s'il se peut, encore plus de patience que d'amour-propre.

On vieillit tout entier et sans compensation dans l'étude longue et impérieuse des sciences, des lettres et des arts; et l'on n'a, pour distraction à ces habitudes de l'esprit, que la nécessité d'assister, soi vivant, à la mort de ses œuvres effacées par des nouveautés bizarres destinées à disparaître bientôt à leur tour.

Que de gens m'accorderaient tout de suite et pour toujours du talent, du génie même, si j'étais moins bon gentilhomme, ou plus grand seigneur.

Il ne faut plus attendre de la culture des arts ni éclat ni fortune, mais seulement de douces habitudes et de plus complètes jouissances au sein de la nature. Le soleil est plus brillant, le lac plus limpide, la forêt plus mystérieuse pour celui qui essaie timidement d'en retracer quelques effets.

DE LA SOCIÉTÉ.

On se sert à Paris de phrases toutes faites et bien adoucies, pour exprimer les vices ou les malheurs les plus brutaux qui pèsent sur l'humanité. Un mari trompé n'est pas heureux dans son ménage. Une femme adultère est incomprise. Le fou a trop d'exaltation ; l'avare porte à l'excès l'ordre et l'économie ; enfin le lâche manque de hardiesse ; mais il est, au demeurant, d'une société égale et sûre, tandis que le courage irréfléchi compromet.

Votre ami est-il plus malade? Hâtez-vous d'ébruiter sa convalescence, vous vous épargnerez ainsi l'ennui de le plaindre et le devoir de le soigner.

La conversation d'un homme supérieur n'est que la monnaie ou plutôt l'intérêt de son esprit; il en emploie le capital à un but plus important qu'un succès de salon.

En fait de consolations de nos si constantes misères, ne soyons pas difficiles, et accueillons bien les premières venues.

La prière calme tous les maux que peuvent endurer l'âme et sa triste enveloppe, et prévient de nouvelles douleurs. C'est le cri d'un cœur affligé, mal accueilli des hommes, mais à qui Dieu, du sein des plus célestes harmonies, prête toujours une oreille attentive.

Il est encore plus prudent et plus profitable de se méfier de soi que des autres.

J'ai vu des passions s'éteindre à Paris, sans avoir été satisfaites, uniquement parce qu'on était arrivé à s'apercevoir, un jour, que l'idole de sa vie dansait assez mal et se mouchait de mauvaise grâce.

Je trouve, en vieillissant, mon bonnet de nuit plus fidèle, plus chaud que mes autres amis, et tout aussi gai; en tout cas, c'est le plus commode; car, après m'en être coiffé comme d'un diadème, je me réserve le plaisir de le jeter par la fenêtre, ainsi que certains rois de notre temps voudraient faire de leur couronne.

La solitude laisse des pensées justes et fécondes, tandis qu'on ne rapporte presque toujours du monde qu'un profond mécontentement des autres, et surtout de soi-même.

Un doctrinaire, bavard et obscur plus que le commun des doctrinaires, me répétait sans cesse : *Ecoutez-moi, écoutez-moi bien ; suivez mon raisonnement*... J'y consens, lui répondis-je, puisqu'il me reste la chance de ne pas vous comprendre.

Son cœur (c'est d'une femme que je parle, devinez laquelle) était comme ces grandes hôtelleries d'Espagne, ouvertes à toute heure et à tout venant ; mais où il n'y a que les quatre murs, et où on ne trouve que ce qu'on y apporte.

L'homme heureux ne rentre jamais en lui-même, l'infortuné n'en sort pas.

Je suis si las d'entendre les femmes parler de leur sensibilité dans toutes les langues de l'Europe, et en faire une sorte de métier, que j'aimerais à en rencontrer une franchement et ingénument féroce. Il me semble que je l'écouterais avec plaisir, fût-elle même très-laide.

Quant à ces nouvelles patronnes de l'humanité qui ne vous entretiennent jamais que de leurs quêtes et bonnes œuvres; est-ce donc, je le leur demande, être sensible et humain que de faire mourir d'ennui tant de bonnes gens?

Quand on a fait le tour de la société, voyage pas plus long, mais presque aussi difficile que le tour du monde, il est sage de recueillir dans la retraite les souvenirs de la traversée : le marin émérite y aura du moins acquis une complète indulgence pour les fautes de ceux qui naviguent encore.

Si j'étais roi, je me méfierais par dessus tout du dévouement expansif des gens qui ne croient pas en Dieu.

On sait ma mémoire si affaiblie, que je devrais profiter de l'à-propos pour me donner l'air d'avoir oublié tout ce que je n'ai jamais appris.

J'ai toujours aimé et ménagé le peuple : et je n'ai pas à me reprocher d'avoir lancé la moindre épigramme sur toute personne ayant moins de dix mille livres de rente.

C'était un homme (vous l'avez connu comme moi) qui s'emparait avidement des idées d'autrui, et s'y attachait avec obstination dès qu'il pouvait les comprendre : on juge aisément que s'il lui en fût venu une seule de son crû, il l'aurait défendue jusqu'à la mort.

La coquetterie est l'habitude de témoigner plus d'affection ou d'intérêt qu'on n'en éprouve ; sous ce point de vue, c'est presque une vertu.

On n'est honteux d'être jaloux que quand on aime faiblement.

C'est dire modestement beaucoup de bien de soi-même que de vanter ses amis. Chacun vous en sait gré ; votre souvenir reste après le leur, et même en n'étant que juste, vous avez tout le profit d'une bonne action.

En religion, je pense qu'il faut suivre, sans discuter, l'exemple de ses pères ; marchons sur le sentier qu'ils nous ont tracé, pour mériter, s'il est possible, de les retrouver au bout du voyage.

On essaierait plus généralement d'être méchant, s'il n'y avait fatigue et quelque honte à exercer ce triste métier d'exécuteur moral des hautes œuvres sociales.

La plus brillante et en même temps la plus solide des attributions de l'esprit, c'est la faculté de saisir et d'analyser la différence des

choses semblables, et la ressemblance des choses opposées.

Il faut se consoler des désagréments et des amertumes de la vie, comme on prend son parti des incommodités d'une auberge, parce qu'on est sûr de la quitter bientôt.

Le peuple français, si longtemps docile aux ordres d'un autre, ne veut même plus aujourd'hui obéir à ses propres lois.

Il faut jouir de la grâce et de la douce humeur d'une femme, comme d'un beau jour d'automne, sans se souvenir de l'orage de la veille, ni s'attrister des frimas du lendemain.

Après avoir fait souvent justice des préten-

tions d'autrui, ne serait-ce pas une sorte de réparation envers le prochain que de se railler à son tour un peu soi-même? D'abord ce ne serait jamais un emploi bien vulgaire de son loisir ; la victime, dans ce combat singulier, serait toujours à portée, l'arrêt mitigé, le supplice commode. On doit connaître mieux que personne, ses torts, ses défauts, ses ridicules. Attaquez-vous de front, et riez de vous-même ; personne ne vous en saura mauvais gré, bien au contraire ; car la lutte sera amusante. Prévenez en disant mieux ce que les autres allaient essayer de dire pour vous venir en aide ; parlez le premier ; on se taira par crainte de vous répéter, et peut-être par indulgence ou par une sorte d'intérêt qu'inspirera votre franchise, et ce sera déjà un succès.

Soyez riche ou puissant, ne fût-ce que pour quelques jours ; et vous ne saurez compter le nombre des gens qui se hâteront de vous rappeler, sous toutes les formes, votre parenté à tout degré, leur fierté de vous appartenir, leur joie

de vous approcher, l'intimité de leur affection passée, les jeux de votre enfance, votre surnom de collége, et la prédiction qu'ils firent jadis de votre brillante destinée : c'est le prologue de l'art de solliciter, pressé de se faire entendre avant la disgrâce.

J'ai peut-être, mieux que personne, joui de l'éclat du soleil venant révéler au monde sa céleste origine. Je suis resté en extase devant nos grandes montagnes couronnées de neige. J'ai admiré la tempête agitant la mer, et lançant l'écume jusqu'aux plus hauts promontoires; mais la merveille de l'univers qui m'a le plus charmé, c'est le beau visage d'une jeune femme; voilà pour moi le chef-d'œuvre de la création, et j'ai tâché de ne me prosterner jamais que devant les pieds les plus roses et les plus petits, dès qu'ils chargeaient les yeux les plus grands et les plus doux de me le permettre.

L'homme ne s'occupe que de ce qui lui manque, et oublie de jouir de ce qu'il a; on ne loue la douce influence du climat de Naples et de Palerme, que sous le ciel brumeux de Paris ou d'Édimbourg. L'heureux habitant de Scio et de Smyrne ne remercie jamais la Providence du soleil qui l'échauffe toute l'année, et du parfum de ses orangers qui charment le voyageur et vivent dans sa mémoire comme un souvenir délicieux.

L'amour a parfumé notre jeunesse comme les fleurs embaument le printemps. Que nous restera-t-il de la plus douce saison de la vie? à peine quelques souvenirs incertains qui sont peu de chose pour nous et rien pour les autres.

Dès son début à l'école de médecine, le moindre carabin pense avoir atteint Hippocrate. L'apprenti croûton croit dépasser Le Titien et Raphaël. Un petit tambour qui n'est pas mort

de peur à la première rencontre, méprise César. L'auteur d'un quatrain sourit de pitié en lisant les vers de Racine ; enfin moi-même, parce que j'écris ces maximes qui n'ont rien de piquant et de neuf, je suis tenté de me prendre pour l'héritier de Pascal et de Larochefoucault.

FIN DES OEUVRES INÉDITES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

F.E.B.
31 JUIL. 1995
MORISSET
01 AOUT 1995

a39003 002246311b

CE PQ 2253
.F5C5 1843
C00 FORBIN, LOUI CHARLES BA
ACC# 1391157

Les Reliures Caro
TEL.: (819) 686-2059
(MTL) 861-7768